

G. BONTOUX

CHANOINE TITULAIRE
DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE GAP

LOUIS VEUILLOT

ET LES MAUVAIS MAÎTRES

DES

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

LUTHER — CALVIN

RABELAIS — MOLIÈRE — VOLTAIRE

ROUSSEAU

LES ENCYCLOPÉDISTES

Librairie académique PERRIN et C^{ie}



PQ
2471
.V7
Z54
1919
SMRS

LOUIS VEUILLOT

ET LES MAUVAIS MAITRES

DES

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

DU MÊME AUTEUR

LOUIS VEUILLOT ET LES MAUVAIS MAÎTRES DE SON TEMPS. 4 vol.

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

G. BONTOUX

*Chanoine titulaire,
Directeur au Grand Séminaire de Gap.*

LOUIS VEUILLOT

ET LES MAUVAIS MAITRES

DES

XVI^E, XVII^E, ET XVIII^E SIÈCLES

LUTHER — CALVIN
RABELAIS — MOLIÈRE — VOLTAIRE
ROUSSEAU
LES ENCYCLOPÉDISTES


PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.



Nil obstat

L. ROURE, censor deputatus.

Parisiis, die 21 Junii 1914.

IMPRIMATUR

J. LAPALME, can. v. g.

Parisiis, die 25 Julii 1914.

INTRODUCTION

Non content de porter de sévères mais justes verdicts contre les « mauvais maîtres », ses contemporains, Louis Veillot dut encore, à l'occasion, peser au poids du sanctuaire les œuvres des principaux maîtres du xvi^e, du xvii^e et du xviii^e siècles, coupables, eux aussi, d'avoir servi la cause de l'erreur et du mal.

Et comme il prévoyait qu'on lui ferait sûrement grief de telles exécutions, il prit soin de s'en expliquer sans ambages :

« Je ne crains pas que l'on m'ahonte en m'opposant à moi-même le peu que je vaux. Je connais ma faiblesse. Si je n'aimais la vérité, je me condamnerais au silence ; mais la vérité a encore sa force dans les plus humbles voix, et elle commande la hardiesse aux plus humbles esprits. Sa lumière me remplit d'une aversion sans borne

pour les chefs-d'œuvre d'un art où je ne suis qu'un pauvre vieil écolier, lorsque ces chefs-d'œuvre n'ont pas la marque du vrai : je les tiens alors pour des travaux de fous ingénieux ou de traîtres, et tout le succès qu'ils peuvent obtenir ne diminue rien à mon dédain. J'use en cela d'un droit de nature. Il y a deux races en ce monde, depuis Abel et Caïn, deux races adverses et ennemies. L'une est faite pour croire, pour respecter, pour aimer, pour adorer, pour porter humblement et vaillamment les jougs du devoir. L'autre, incrédule, haïsseuse, impie, blasphème et raille, et ne se soumet qu'à la force, pour laquelle elle se sent moins de haine que pour le devoir ; race révoltée contre la société humaine autant que contre Dieu. Les livres nés de cette race ne peuvent me plaire, puisque j'appartiens à l'autre.

« Dans la race dont je suis, il y a des tribus militaires ; je suis d'une de ces tribus. Parce que tout mon sang frémit contre le mensonge, on m'a appelé révolutionnaire ; parce que j'ai refusé tout hommage aux idoles, on m'a outrageusement comparé au charlatan sinistre qui s'est fait un talent et une renommée d'aller par carrefours hurler contre Dieu. Grâce à l'éducation que la société inflige aux enfants du peuple et que cet infortuné et moi avons également reçue, j'aurais pu sans doute devenir un révolutionnaire, mais non pas comme lui. Nous ne sommes pas de même race. Je n'aurais pas enfoui

mon âme dans l'absurde stérilité du blasphème. On ne fait que des esclaves parmi les peuples à qui l'on ôte Dieu ; ce n'est pas là ce que je me serais proposé si ma raison avait fléchi devant les problèmes dont le spectacle du monde m'obsédait. J'aspirais à la liberté et à la justice ; je n'aurais pas cherché ces filles du Ciel dans la boue...

« Il y a des révolutionnaires qui se prétendent catholiques ; ils croient l'être, je leur souhaite de le devenir. Pour moi, je ne suis pas révolutionnaire, parce que je suis orthodoxe... Après vingt ans, j'ai pu expérimenter la douceur et la facilité de l'entière soumission ; l'obéissance ne demande rien de trop à la fierté humaine. La foi catholique n'est pas une loi d'asservissement. Précisément parce qu'elle enchaîne la passion, la loi affranchit l'esprit...

« Et j'espère qu'enfin des hommes viendront qui voudront se faire l'honneur de remarquer une différence fondamentale, entre l'écrivain qui s'est rendu célèbre par la brutalité de ses blasphèmes contre toutes les vérités divines et celui qui s'est rendu odieux pour les avoir toutes adorées¹. »

Cette crâne profession de foi est de 1859.

Dix ans auparavant, au baron de Dumast, qui plaidait discrètement la cause de quelques écrivains morts ou vivants, mis au pilori dans les *Libres Penseurs*, Louis Veillot avouait la « rage »

1. *Cà et là*, II, 452.

que lui inspiraient « ces ennemis de Dieu, ces assassins de la sainte charité, ces bourreaux de la sainte pudeur. »

« Race idiote de Caïn ! s'écriait-il. Ce n'est pas sur du papier qu'il faudrait écrire, c'est sur leur front avec du vitriol et du fer. Une main viendra, je l'espère bien, plus robuste que la mienne, une main emmanchée à un cœur qui les détestera moins et qui les méprisera davantage. Elle les saisira par la nuque et leur écrasera le nez dans leurs ordures. C'est à ce prix qu'ils cesseront de faire tant de mal... Ne vous souvient-il pas de ce propos du bon Joinville qui, voyant les Musulmans insulter le camp chrétien, disait à un sien compagnon, quoique ce fût dimanche : *Mon ami, fonçons un peu sur cette chiennaille*. Mais qu'étaient ces musulmans en comparaison de l'infâme bande pour laquelle vous criez merci ! Point de merci, jour de Dieu ! Je sens les éperons qui me poussent d'eux-mêmes aux talons, mon cheval hennit, mon sabre frémit dans le fourreau. Fonçons sur la chiennaille¹ ! »

Qu'on se garde de croire cependant que Louis Veuillot ne se complut qu'au rôle d'Aristarque. Nul, au contraire, plus que lui, ne jubile de célébrer, où qu'il le rencontre, le talent, le génie au service du Vrai, du Beau, du Bien.

Entendons-le constater avec un légitime orgueil,

1. *Correspondance*, tome IX, 66.

que « l'art sublime qui bâtit des patries impérissables à la pensée humaine » est pour « les catholiques de France une gloire de famille » :

« Je considère notre histoire littéraire, et j'y vois que les lettres nationales, dans ce qu'elles ont de plus magnifique et de plus élevé, sont filles de l'Église...

« Avant l'invasion des philosophes matérialistes, des orateurs politiques, des journalistes, des traducteurs, des écoliers, qui l'ont troublée entièrement, la majestueuse littérature française coulait dans son lit comme ces fleuves qui sont formés de deux eaux. L'on y voyait distinctement le cours gaulois et païen, le cours français et catholique. Les flots gaulois semblaient d'abord sourdre du sein même de la nation, dont c'était, à proprement parler, le vrai et original génie qui se manifestait dans les pages nettes, vives et élégantes, mais funestes et réprouvées, des fondateurs du langage, de Rabelais, de Bonaventure Desperriers, de Clément Marot et de leurs disciples, beaux diseurs de philosophie et d'érudition, railleurs, chansonniers, plaisants sournois et implacables, — particulièrement habiles à réveiller les instincts mauvais du cœur, pour les pousser à la révolte contre l'ennemie de toutes les concupiscentes, contre l'Église de Dieu, que l'on ne pouvait plus combattre par le fer et par les persécutions. Et ils étaient fort nombreux et agréables ; ils voulaient envahir tout entière la langue qu'ils avaient

formée ; mais, comme le char d'un vainqueur, qui force tout le monde à lui laisser le chemin, à se serrer sur les bords et à se découvrir devant lui, l'éloquence sacrée, suscitée de Dieu, pleine et puissante des inspirations divines, s'était précipitée avec le bruit du tonnerre dans la voie de ces moqueurs, de ces sceptiques et de ces amoureux. Elle avait parlé à la fois par la bouche, par l'âme, par la science, par le génie et par la vertu de ces grands hommes, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue ; annonçant que, comme des évêques et des prêtres avaient jadis formé la monarchie, des évêques et des prêtres allaient aussi former la littérature. Ils la formèrent, en effet. Quel beau spectacle de les voir, l'Écriture en main et les yeux fixés sur la croix, contraindre au silence, contraindre au respect et aux chastes discours, les lascifs héritiers des troubadours et des trouvères ; et cela sous le règne même de ce roi voluptueux qui pouvait bien se faire adorer par ses courtisans et leur faire adorer encore ses maîtresses, mais non pas empêcher ses poètes, ses adorateurs, ni lui-même, à la fin, de trembler devant les respectueuses admonitions des prédicateurs ; qui voyait souvent, au contraire, et courtisans, et poètes, et maîtresses le fuir, au bruit des anathèmes fulminés dans la chaire sacrée ; et Molière, son domestique, n'obtenir que par grâce une sépulture chrétienne ; et La Fontaine étonner Paris de sa pénitence ; et Corneille abriter sa conscience sous

le manteau des casuistes ; et Racine condamner dix chefs-d'œuvre, dont il se défendait de parler à ses enfants ; et tant d'autres se repentir, longtemps avant la mort, d'avoir amusé le public ou Louis ! Que serait devenu le *grand roi* — grand encore dans l'histoire et dans la vérité, malgré les fautes qui chargent sa gloire, — si, contre-pesant son cortège de galants et de badins, son paganisme effréné, sa luxure pompeuse et magnifique, et toute la fastueuse abomination de ses commencements, tant d'illustres prêtres n'étaient pas venus protéger sa couronne contre lui-même et contre la marotte des bouffons et des flatteurs ? Ce fut là l'œuvre glorieusement politique de cette littérature sans précédents, sans modèle, sans rivale, qu'ils créèrent spontanément, qui s'éleva comme un hymne radieux du cœur de la France très chrétienne, et qui retentit assez haut, pendant la durée de près d'un siècle, pour tenir dans une sorte d'effroi le vieil esprit gaulois et rabelaisien, malgré la cour et la ville qui voulaient l'entendre fredonner. On ne peut pas dire tout ce que la langue dut alors à l'Eglise : car ce ne serait point assez de compter ce que l'Eglise produisit elle-même, il faudrait compter tout ce qu'elle empêcha ; il faudrait étudier son influence, directe ou indirecte, sur ces esprits puissants et redoutables, gaulois dans le fond de l'âme, païens encore par le goût, qui pouvaient donner aux lettres profanes une prédominance si funeste, et

qu'elle sut, par l'autorité de son chaste et vigoureux génie, ramener à la soumission, obliger au respect, façonner à la décence, quoique son pouvoir sur tous n'ait pu être ni assez prompt ni assez entier.

« Mais ce qui éclate aux yeux, c'est que de l'influence dont nous parlons naquirent véritablement ces beaux ouvrages où l'esprit de l'homme, et non pas sa dépravation, où nos faiblesses, et non pas nos débauches, où le cœur enfin, et non pas la chair, sont proposés à notre étude, sont relevés, enseignés, — sont flagellés souvent, — mais surtout ne sont pas offerts, dans ce qu'ils ont de mauvais, de bas et de condamnable, à nos louanges et à notre admiration. Alors, vraiment, la langue française fut dans tout le monde comme un flambeau ; elle jeta au fond de toutes les ténèbres des lueurs durables ; elle régna par sa force, par sa clarté, par sa délicatesse, et plus encore par le don qu'elle avait reçu, que l'Eglise lui avait imposé, de louer noblement Dieu et de peindre chastement l'humanité.

« Si cette langue transfigurée, aujourd'hui déchue, n'offre plus ni sa majesté du grand siècle, ni même la grâce, la prestesse et la fraîcheur dont l'école gauloise, d'ailleurs détestable, l'avait cependant parée ; si elle n'est plus qu'obscur et fade chez les uns, lourdement et brusquement libertine chez les autres, dévergondée, bâtarde et sans lois chez la plupart ; si ce grand et beau

fleuve, à la fois profond et limpide, répandu maintenant sur les terres, n'est plus qu'un marais pestilentiel ; s'il nous faudra bientôt étudier le français de Bossuet comme une langue morte, et celui des journaux comme on étudie l'allemand, — plus ce malheur est déplorable, plus il nous touche, plus nous devons glorifier la foi chrétienne, qui l'a retardé et rendu moins amer, en inspirant tant de chefs-d'œuvre impérissables, pour nous consoler¹. »

Bossuet, Fénelon, Bourdaloue : Louis Veuillot tressaille rien qu'à nommer ces grands et bons maîtres ; Bossuet surtout, qui lui paraît hors de pair, et qu'il ne pouvait « quitter », tant il trouvait « de choses toujours vivantes dans les moindres écrits de cet homme qui n'a rien dit de superflu². »

Lors de la réception de Mgr Dupanloup à l'Académie française, en 1854, il rappela que « l'Académie avait voulu compter Bossuet parmi ses membres. » Or, Bossuet écrivait alors, « on sait de quel style... contre ce qu'il appelait « les gens de littérature », et « il ne ménageait pas les avertissements aux philosophes, « autre espèce d'orgueilleux. »

« Il les presse de songer « à ce sévère jugement où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leurs flatte-

1. *Rome et Lorette*, p. 385.

2. *Mélanges*, I sér. VI, 503.

ries, et à la fois le venin de leurs mordantes satires ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela, les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits, ennemis de la religion et de la pudeur. » Il parle de Virgile et de Platon de manière à prouver que l'on peut avoir deux opinions sur les auteurs profanes sans insulter au don de Dieu qui dispense le génie : Virgile, « aussi bon épicurien dans une de ses églogues que bon platonicien dans son poème héroïque » ; Platon, non moins frivole que les poètes qu'il bannit de sa république, « lui qui, ayant connu Dieu, ne le connaît pas pour Dieu ; qui n'ose annoncer au peuple la plus importante des vérités ; qui adore avec lui les idoles et sacrifie avec lui la vérité à la coutume. » C'est ainsi que Bossuet, au plus beau temps de l'alliance de l'Eglise et des lettres, parlait des gens de lettres anciens et modernes : « Enflés de leur vaine philosophie, parce qu'ils seront ou physiciens ou géomètres ou astronomes, ils croiront exceller en tout, et soumettront à leur jugement les oracles que Dieu envoie au monde jusqu'à tenter de les redresser. La simplicité de l'écriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoccupé, et autant qu'ils s'approcheront de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par l'orgueil¹. »

1. *Mélanges*, I sér. VI, 501.

— Corneille, Racine ! Il ne les sépare guère, et il les proclame également « immortels » par « l'éloquence des sentiments vrais¹. »

Il eût désiré voir la statue de l'un d'eux prendre la place de celle de Descartes à l'Académie française.

« Quatre statues décorent, dit-il, la salle où l'Académie reçoit le public. Ce sont celles de Bossuet, de Fénelon, de Descartes et de Sully. On ne sait pas ce que fait là Sully, et Descartes, à cause de ses affinités, serait mieux au quartier des sciences morales. A la place de Sully, si l'on mettait Richelieu, le vrai père des lettres françaises, et si l'on ôtait Descartes du piédestal qu'il occupe indûment pour y introniser ou Corneille ou Racine, on aurait à la fois, dans ces quatre figures, tout ce qui a fait la splendeur de l'Académie et des lettres françaises : l'éloquence politique et religieuse, la philosophie, l'histoire, le roman, la conversation, le beau langage, la belle prose et la belle poésie. Or, ces quatre figures sont chrétiennes². »

Oui, chrétiennes, et à ce titre, Louis Veillot donnait à Racine le pas sur Corneille³, encore que Racine se fût « tant fourré chez les Jansénistes⁴ », et que, sous tant d'autres rap-

1. *Derniers mélanges*, III, 278.

2. *Mélanges*, I sér. VI, 332.

3. *Rome et Lorette*, p. 388.

4. *Lettres à mademoiselle Charlotte de Grammont*, p. 208.

ports, Corneille demeurât pour lui le *premier*.

Jetant, dans *Çà et là*, un regard rétrospectif sur les goûts littéraires de sa jeunesse, il déclare que déjà, avant sa conversion, sa « préférence était pour Corneille », et que ce qu'il préférait de Corneille, « c'était *le Cid*. »

« J'y trouvais dans le langage, dans la passion, dans l'aventure, une fleur indicible. C'était la même sensation que j'éprouvais en me promenant seul, de grand matin, à travers la campagne où se mêlaient la rosée, le brouillard et le soleil naissant, tandis que mon âme, pleine d'ardeurs et de tristesses confuses, cherchait l'impossible par des chemins inconnus, voulait jouir de tout, voulait sacrifier tout, et pleurait également ou d'abandonner Chimène ou d'abandonner l'honneur¹. »

Or, ajoutait-il :

« Je lis encore *le Cid*, je n'y revois plus cela. L'homme qui vibrait avec cette passion, qui comprenait : *Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans!* estimant tout simple que dom Rodrigue à lui seul exterminât une cohorte, puisque c'était l'unique moyen d'épouser dona Chimène, cet homme-là est mort, aussi mort que, quelques années après avoir fait *le Cid*, était mort l'homme qui l'avait fait. Maintenant je donne le premier rang à *Polyeucte*, parce que je suis chrétien, et

1. *Çà et Là*, II, 431.

c'est un progrès; autrement je le donnerais à *Cinna*, et ce serait une décadence.

« Racine suivait Corneille d'assez loin. La distance est moins grande aujourd'hui; Corneille est toujours le premier. Dans Racine je préférais *Andromaque* et *Bajazet*. *Athalie* était trop forte pour moi, et n'est pas devenue à mes yeux, je l'avoue, le chef-d'œuvre de ce grand poète. Je reconnais la compétence supérieure des juges qui mettent *Athalie* au-dessus du reste, mais je suis gêné par le son que la parole biblique a laissé dans mon oreille; ce n'est pas celui que le poète me rend, et ses vers et ses personnages, tout admirables qu'ils sont, portent une coiffure à la Louis XIV qui n'est plus la simplicité inspirée. Le chef-d'œuvre de Racine, à mon gré, serait plutôt *Phèdre*. On me dira que *Phèdre* n'est pas beaucoup plus grecque que Joad n'est hébreu. Mais je pense que l'on peut arranger les Grecs comme l'on veut, et qu'il faut laisser les Hébreux comme ils sont¹. »

Malgré tout, combien tendre, profond, passionné, on peut dire, fut toujours l'amour de Louis Veillot pour Racine! Qu'on en juge par cette lettre à son ami, Edmond Leclerc, écrite d'Algérie, en 1841 :

« Oubliant mes bonnes résolutions, l'autre jour, je me suis laissé entraîner en *Iphigénie*; j'en

1. *Çà et Là*, II, 432.

avais encore le cœur chargé et les yeux humides, lorsque le courrier par bonheur nous apporta un feuilleton, une janinade, une janinerie, une janineptie, sur cette merveille justement, qui me mit en colère, j'allais dire dans une sainte colère. Ah! par Mahom! il faut que je vous parle de cela; et si vous en voulez savoir mon avis tout franc, Cassagnac et Janin, qui paraissent différer, ne sont à eux deux que pile et face d'un gros sou bien indigne d'entrer où l'on serre l'or pur de Racine. Voilà des impertinents qui ont chacun neuf colonnes à lâcher contre un si grand poète et un si grand ouvrage! Mons Granier prétend qu'Achille doit manger sur la scène un bœuf et charger Agamemnon de coups de poing; le héros ne peut lui plaire qu'à ce prix; encore trouverait-il à redire sur la poignée de son sabre et la forme de ses housiaux, qui ne seraient pas d'ordonnance. (Voir les bas-reliefs du Parthénon, voir App., voir Claud., voir Quint., voir Asinus, Scapinius, Crétinus, et surtout Cassagnicus, histoire des classes, etc.). Quant à Iphigénie, si on ne l'appelle Iphiniasaï, qui voulez-vous qui prenne à ce qu'elle dira le moindre intérêt?

— Vous n'y êtes pas du tout, dit Janin à son tour, et votre critique, mon cher, me fait pitié. Mais lisez un peu, je vous en prie, Euripide, que je viens de parcourir, et voyez où Racine a manqué. Pour moi, je suis tout émerveillé du talent de cet animal d'Euripide; je m'étonne en vérité

que Racine, qui le connaissait cependant, ne l'ait pas mieux suivi. C'est sans doute qu'il ne le lisait qu'en grec, et qu'il n'en a pas senti comme moi toutes les beautés, que vient de me révéler la traduction du Père Brunoy. Ah! monsieur Cassagnac, vous êtes injuste pour Racine : il a du bon, il fait bien les vers. Quelle harmonie! quelle souplesse! et aussi, lorsqu'il le veut, quelle chaste passion! quelles belles amours, qui vont les yeux baissés, le cœur au vent, c'est-à-dire, contraint et plein de soupirs, rêver sous les vieux arbres, dans les plaines d'Asnières et de Clamart, avec cet honnête garçon qui a de si beaux chiens, que l'on nomme Burette, et qui est mon ami! Oui, l'ami du critique, car le critique a un ami, il a même des amis; il a Burette et ses chiens : les chiens de nos amis sont nos amis; qui m'aime, aime mon chien. Ici, Fœdora! ici, Burette! ici, Pataud! Dites-moi, que pensez-vous d'Hermione? que pensez-vous de Phèdre? Moi, je vais vous dire sur Phèdre quelque chose de nouveau : c'est une chaste coquine. Oui, je vous le dis, et je vous laisse crier.

« Vous avez là mon jugement. Je le maintiendrai à pied, à cheval, et je l'aurais maintenu en carrosse autrefois; car, vous ne savez pas, autrefois le critique avait un carrosse; il ne l'a plus. Ne le plaignez pas : il s'ennuyait dans son carrosse! il va maintenant en omnibus, comme vous, comme l'employé aux trognons de pommes, comme le

Roi. O société française, hier encore si galante et si belle ! l'omnibus est le char triomphal de toutes ces majestés, voiture de gala faite exprès pour la liste civile du Juif Errant ! Voisin, regardez un peu : Santerre ne galope-t-il pas à la portière ? Je crains que cette charrette aussi, comme l'autre, n'aille à la place de la Révolution. Ciel ! est-ce que le bourreau va déshabiller toutes ces femmes qui sont avec nous ? est-ce que nous verrons toutes ces jambes cagneuses, toutes ces épaules rougies, et, flotter au vent des révolutions, tous ces cheveux isolés ? Et d'Hermione, qu'en penses-tu, Fœdora ? qu'en pensez-vous, Burette et Pataud ? Pour moi, je vais vous confier tout bas ce que j'en pense. N'en parlez point : Pataud, n'en dites rien à vos élèves ; Burette, garde-toi de le répéter aux perdrix : ne trahissez pas le critique, ne le dénoncez point aux gens vertueux, parce qu'il a du goût pour toutes les honnêtes faiblesses d'un grand cœur. Hermione est brune, Iphigénie est blonde. Blondes et brunes, belles et charmantes, voilà les filles de Racine, ce grand poète, cette noble fleur que le soleil de Louis XIV fit un jour mourir en la privant de ses rayons. Racine, ô Cassagnac ! mais c'est mon amour, c'est mon rêve, c'est mon Dieu ; bien plus, c'est mon protégé. Je le défends contre Louis XIV et contre toi ; je me plais à le ressusciter, je veux en faire quelque chose. Cependant, je l'avoue, il n'est rien de tel que les Grecs et qu'Euripide traduit par le Père Brumoy.

« Il ne faut pas qu'Achille soit amoureux, Eriphyle est une vilaine. Racine est trop français; sous des noms grecs, il nous montre des personnages français; des cœurs faits comme les nôtres, des sentiments que nous avons tous. Cela n'a pas le sens commun. Il faut qu'une tragédie grecque soit intéressante comme le *Voyage d'Anacharsis* ou comme une traduction du Père Brumoy. Je vous dirais encore bien des choses là-dessus; je voudrais aussi vous parler d'un tas de bêtises, mais mon feuilleton est fini et Burette m'attend : me voici, Pataud! Ouag ag! ouag! ouag! oua oua ouagg!...

« Mon cher ami, quel cuistre! comment pourrait-il comprendre un si noble poète et en parler dignement! ? »

Cinglant, ce pastiche du feuilleton de Jules Janin.

Peu après, nouvelle confession à Edmond Leclerc :

« Je vous dirai que l'autre jour, ayant trouvé un volume de Racine, j'ai lu *Phèdre*, et que j'en ai pleuré comme un parapluie. Je n'ose plus lire Racine²... »

Quatorze ans plus tard, dans un vigoureux article intitulé : *Une imitation de l'antique*, et que provoqua le succès immense, au Théâtre Italien, de « l'infâme » tragédie *Myrrha*, d'Allieri, Louis

1. *Correspondance*, tome I, 88.

2. *Ibid.*, p. 103.

Veillot, pour faire toucher au doigt que « la décadence du goût » a sa « cause » dans « la décadence des mœurs » ; que « le sens du beau se perd avec le sens du bien » ; que « le niveau de la moralité publique, en descendant, fait baisser le niveau de l'art », et que « la chute de l'art accélère ensuite celle de la moralité¹ », disait :

« Si l'on veut connaître tout le chemin que nous avons parcouru depuis la grande époque de la France, il faut relire la *Phèdre* de Racine et les discussions auxquelles elle donna lieu. Malgré l'appui de Boileau et le suffrage inattendu des jansénistes, *Phèdre*, attaquée du côté de la morale, ne sortit point de là aussi victorieuse qu'elle le fut des sottises cabales de Pradon. Racine s'était vanté qu'il n'y avait point de crime ni de criminel qu'il ne sût rendre intéressant. On lui reprocha d'avoir trop réussi. En vain, moins sincère dans sa préface, il prétendit n'avoir « jamais fait de pièce où la vertu soit plus mise en jour. » *Phèdre*, lui dit-on, cède à sa passion et se complait à en faire des peintures éloquentes ; elle souffre les conseils d'Œnone ; elle s'abandonne jusqu'à se déclarer à Hippolyte ; enfin, apprenant qu'Hippolyte aime Aricie, elle étouffe par jalousie le bon mouvement qui la portait à le justifier : *Phèdre* n'est point vertueuse. On ajoutait qu'il y a des passions dont la peinture est dangereuse

1. *Mélanges*, I sér. vi, 590, 596.

irréremédiablement, parce que les lois mêmes de l'art obligent d'en déguiser l'horreur et d'attirer la pitié sur ce qui ne mérite que l'exécration. Quelque spéculateur peut-être condamnera Phèdre; aucun ne la peut haïr. Or, pour la plupart des hommes, ce qui leur paraît aimable est innocent. Quant au châtement dont ces passions sont suivies, il ne saurait alarmer des consciences déjà vaincues; et tout au contraire la passion en reçoit une parure de malheur ou d'audace qui achève sa victoire. Tant que le crime reste à commettre et la passion à assouvir, le remords est léger. On n'y croit pas. D'ailleurs, point de remords pour la vertu. Si Phèdre est vertueuse, il ne faut pas parler de châtement et de remords; il faut dire qu'il y a des passions fatales, auxquelles nulle force de l'âme ne peut résister. Ce fut l'avis du patriarche des jansénistes, Arnauld, à qui Despréaux, dans l'intérêt de Racine, avait su faire entendre que les Jésuites blâmaient la morale de Phèdre. « Il n'y a rien à reprendre au caractère de Phèdre, disait-il, puisqu'il nous donne cette grande leçon que, lorsqu'en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, *même en les détestant.* » Cette décision fit rire. On trouva que ce n'était point assez, pour justifier Phèdre, d'y montrer la preuve des cinq propositions. Il est probable que Racine se rendit aux réflexions

de ses adversaires, et que ce grand homme, devenu pénitent, n'excepta point sa Phèdre du nombre des chefs-d'œuvre qu'il regrettait d'avoir écrits¹. »

— Louis Veuillot estime, plus qu'il ne l'aime, « maître Boileau... qui n'est pas venu au monde pour consoler ni pour attendrir². »

« C'est, dit-il, par la vigueur élégante de la raison, par la finesse et la justesse de l'esprit que vit Boileau... si pauvre d'élévation et de je ne sais quoi qu'on s'est accoutumé à nommer poésie... Boileau, qui fit sinon chanter, du moins psalmodier le bon sens, se rendait ce grand témoignage auquel la raison a donné la valeur d'un précepte :

« Et mon vers bien ou mal dit toujours quelque chose³. »

Pour ce qui est de la moralité en littérature, « l'honnête Boileau », à qui cependant l'on ne reprochera pas d'avoir « trop restreint la part des poètes », a écrit :

Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissent la vertu, sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

« Boileau parle seulement des livres. Dans la société forte et glorieuse où il vivait, entre Cor-

1. *Mélanges*, I sér. vi, 597.

2. *Çà et Là*, I, 198.

3. *Derniers Mélanges*, III, 278.

neille et Racine,... il n'aurait pas imaginé qu'on en pût venir à mettre en évidence sur la scène ce qu'il proscrivait déjà dans les livres. » Devant les « turpitudes » du théâtre contemporain, pense Louis Veuillot, « Boileau, révolté, aurait passé la fêrule au lieutenant de police ¹. »

Mais, le « législateur du Parnasse... allait jusqu'à croire que l'on ne saurait être chrétien en vers ² », et Louis Veuillot s'élève contre.

Au sujet des relations étroites de l'art chrétien avec la théologie, il rappelle les deux fameux vers de Boileau :

De la foi du chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Puis :

« Qu'entendait-il par « ornements égayés ? »

« On peut douter que Boileau ait regardé une seule fois une Vierge de Raphaël, et c'est pourquoi peut-être on l'appelle assez justement *le sec Boileau*. Le *Salve Regina* n'étant pas de M. de Santeuil, il ne pouvait le trouver en assez bon latin. Un grand côté des choses catholiques et françaises lui demeurait fermé. Il ne savait pas par où M. de Turenne ressemblait à son parent Godefroy de Bouillon. La grande ignorance qui devait se prolonger et s'accroître jusqu'à

1. *Mélanges*, 1^{er} sér. vi, 339.

2. *Ibid.*, II sér. I, 171.

nos jours, où elle est devenue si épaisse, avait commencé... dès le temps de Boileau¹. »

— Quant à madame de Sévigné, elle devint, de bonne heure, des « meilleures amies » de Louis Veillot, qui voulait avoir ses *Lettres* « toujours sous la main. »

« Heureux livre ! s'écrie-t-il, qui ne se compose que de pages charmantes et pures, semblable à une campagne pleine partout d'épais gazons, de grands arbres et d'eaux vives, où l'on s'aventure sans aucune appréhension de rencontrer ni reptiles, ni mares infectes, ni chiens enragés, pas même un seul visage désagréable, puisque enfin cette marquise est toujours là, vive, fine, joyeuse ou attendrie, pour donner un tour plaisant aux importuns et les congédier avant qu'ils ennuient². »

Louis Veillot convient « qu'elle laisse échapper des mots désobligeants. » Mais, reprend-il aussitôt :

« Ces saillies, qui ne siérait pas partout, ne sont point si condamnables en style épistolaire, sous la plume d'une femme dont on connaît l'honnêteté. Elle ne laisse aucune mauvaise impression, elle est piquante, un peu satirique même, point misanthrope. Lui voit-on jamais de la haine ? Des traits fâcheux qu'elle raconte tire-t-elle jamais

1. *Derniers Mélanges*, III, 331.

2. *Ça et Là*, II, 436.

une conclusion générale contre la pauvre humanité? Quant aux petites erreurs de son jugement, qu'est-ce que nous pardonnerons si nous ne pardonnons cela? Pour moi, j'aime assez qu'elle se trompe et déraisonne de temps en temps, et je ne suis pas fâché de voir que j'aurais quelquefois pu lui tenir tête; lui prouver, par exemple, qu'elle n'aimait point tant M. Nicole, et qu'elle avait plus d'esprit que le bon Coulanges. Mais ce charme et cette grâce et ce cœur simple, comment ne pas les chérir? Comment ne pas aimer cet air de raison, de politesse et de bonté¹? »

Louis Veuillot convient également que « notre grande et chère Marquise parfois cède au plaisir de conter drôlement à sa fille quelque drôlerie du grand siècle. »

« On aimerait autant à ne pas rencontrer ce pied de bouc dans son livre; mais d'abord elle ne faisait pas un livre, elle n'imprimait rien, l'admirable femme! Elle causait au coin du feu, portes closes, valets absents, enfants couchés; trop parfaitement honnête en tous ses comportements pour avoir besoin de dire qu'elle blâmait ce qui la faisait rire. Si un benêt d'éditeur, qu'on n'ose gronder, n'a point voulu passer la plume sur ces traits échappés dans l'intimité de l'entretien, et baisser cette guimpe que soulève la rapide course de l'esprit, c'est la faute de l'éditeur, non la

1. *Ça et Là*, II, 436.

sienne. Elle reste chaste et digne par ses mœurs, par son génie, par son amour, par sa piété¹. »

Louis Veillot relève particulièrement « son vif esprit et sa langue légère². » Voulant donner du « véritable esprit » une définition tangible, il dit qu'il est « le style, la chose spontanée et savante avec quoi madame de Sévigné fait sa lettre..., chose exquise », que « les ramasseurs ne ramassent jamais » ; qu'il est « la grâce et la fleur de l'intelligence, plus délicieuse qu'ailleurs chez madame de Sévigné, à cause de son perpétuel épanouissement d'honnête joie³. »

Edmond Leclerc, « grand admirateur de madame de Sévigné », ayant publié, « après une visite aux Rochers », quelques pages sur cette excursion littéraire :

« Je viens de lire votre affaire », lui écrit aussitôt Louis Veillot, « et c'est vraiment très joli, d'un bon goût, d'une mémoire, d'un instinct, d'une honnêteté qui font continuellement plaisir. C'est écrire en homme qui a toujours une chemise blanche, et qui ne dépense pas son esprit comme un enrichi son argent, moitié pour faire montre et le reste par spéculation. La déception y est charmante ; toutes les fois qu'elle vient, on l'attend ; elle se fait presque désirer. Enfin ma-

1. *Les Livres Penseurs*, p. 202.

2. *Mélanges*, I sér. I, 145.

3. *Ibid.*, III sér. I, 136.

dame de Sévigné, oui, madame de Sévigné en personne aurait aimé cela.

« Quel dommage, mon cher ami, que vous n'ayez pas pu tout comprendre et par conséquent tout pu dire ! En lisant, je me dépitais contre vous. Il y a les trois quarts de votre narration que je n'aurais jamais imaginés, et je ne pourrais jamais si bien faire l'autre quart, mais il y a un cinquième quart auquel vous n'avez pas seulement pensé et dont je me serais, moi qui vous parle, tiré joliment. Je l'entreprendrai peut-être un jour, pour avoir l'occasion de célébrer tout à mon aise ce que je trouve si charmant dans votre travail. Ah ! chien (révérence gardée) de n'avoir point vu la femme qui aimait tant Bourdaloue, qui se reprochait si ingénument, aux approches de Pâques, d'aimer trop sa fille, qui doutait si tristement de la tendresse de cette froide personne, qui avait tant de jours pleins d'angoisses dans sa belle existence, qui se croyait janséniste et qui l'était moins que vous ! Voilà le défaut de votre article : il y manque deux pages, qui sont le sérieux, le grave, le douloureux de cette plaisante et aimable et facile vie. Vous faites de madame de Sévigné le portrait le plus frais, le plus élégant, le plus souriant, le plus pomponné ; mais elle avait un pli au front que je n'y retrouve pas ; mais, entre chien et loup, sous ces grands arbres où elle aimait tant à rêver de sa fille, elle rêvait à quelque chose encore que vous ne dites

pas ; et si vous ne montrez point ce pli sur son front, si vous ne dites point quel était ce rêve dans son cœur, le portrait n'est pas fini. C'est une lacune effroyable, et le mal est que vous ne le sachiez point¹. »

En villégiature à Epoisses, Louis Veillot se délectait à lire les « autographes très *chics* » de sa « chère marquise », que le château du comte de Guitaut possédait « en abondance². »

*
**

Viennent ensuite les maîtres dont l'œuvre littéraire présente, au point de vue moral, une sorte de dualisme. Tel est le cas de Pascal, de La Fontaine et, dans une mesure, de Chateaubriand³.

— En mai 1855, au cours d'une ardente polémique avec le *Siècle* sur la question de savoir : « A qui sont les gloires de la France », Louis

1. *Correspondance*, tome I, 422.

2. *Ibid.*, tome VI, 263.

3. Qu'on ne s'étonne point trop de nous voir, en dépit de notre titre, parler de Chateaubriand, écrivain qui appartient plutôt au XIX^e siècle, et aussi de deux ou trois autres de l'époque de transition ; c'est Louis Veillot lui-même qui semble l'exiger, lui qui si judicieusement écrivait en janvier 1850 : « Les évolutions de l'esprit humain ne s'astreignent pas à la loi des almanachs, et les siècles ne commencent ni ne finissent à l'heure précise que leur assigne la chronologie. Suivant cette mesure arbitraire, nous aurions atteint maintenant la moitié du XIX^e siècle ; suivant la stricte chaîne des événements, le XVIII^e siècle s'achève à peine ; le XIX^e n'est pas encore commencé. » (*Mélanges*, II sér. II, 1.)

« L'Académie, en ce temps-là, toute pleine encore de son premier esprit, toute religieuse, toute monarchique, toute grammairienne et polie, modeste même, offrait vraiment un spectacle aussi beau qu'une réunion d'écrivains peut l'être. Bossuet la félicita d'avoir rempli les desseins du cardinal de Richelieu, desseins très sagement bornés. C'était que les Français eussent une langue dans laquelle ils pussent raconter leurs grandes actions. « Il entreprit de faire en sorte que la France fournit tout ensemble et la matière et la forme des plus excellents discours ; qu'elle fût en même temps docte et conquérante ; qu'elle ajoutât l'empire des lettres à l'avantage glorieux qu'elle avait toujours conservé de commander par les armes¹. »

Bossuet « succédait à du Châtelet, dont il oublia de faire mention. »

« Ce fut Charpentier qui lui répondit en trois pages. Trois pages pour complimenter Bossuet ! pour exposer ses titres académiques ! Mais comme on s'entendait alors sur tout, il ne fallait pas de longs développements ; et, comme l'affection était sincère, les compliments n'avaient pas la violence qu'on leur a donnée depuis. Une parole dans la réponse de Charpentier, montre bien ce qu'était Bossuet pour ses contemporains. Charpentier le remercie pour l'Académie de *cet épanouissement de cœur et de visage qu'il lui fait paraître.* »

1. *Méanges*, I sér. vi, 302.

Sur quoi Louis Veillot de s'écrier, presque lyrique :

« Ne semble-t-il pas voir Bossuet, tel en ce lieu qu'il y devait être : grand, tranquille, dans l'éclat incontesté de son mérite et dans la sérénité de son vaste esprit ; laissant à ses pieds la foudre, qui n'a personne à frapper parmi ces chrétiens honnêtement occupés de littérature et de grammaire ; faisant de la grammaire avec eux, d'un visage épanoui, d'une bouche presque souriante d'où les oracles de l'art tombent en paroles mûres qui ne disent que ce qu'il faut, et qui ne vont que là où il veut ? Quel génie ! quelle mesure ! Et, autour de cette figure sévère et douce qui ne cherchait point les applaudissements, qui ne cherchait aucune espèce d'hommages, qui ne cédaient rien à aucun genre de popularité, quel universel et immense respect ! Temps heureux, où l'on voyait chacun en son rang, faisant son œuvre et parlant sa langue¹ ! »

*
* *

Mais, après Bossuet, à côté de Fénelon, de Bourdaloue, voire même de Massillon, il est d'autres maîtres, laïcs ceux-ci, notamment Corneille, Racine, Boileau, madame de Sévigné, à qui, malgré quelques réserves, Louis Veillot ne marchandait l'admiration ni la louange.

1. *Mélanges*, I sér. vi, 504.

Veillot revendiquait « la moitié de Pascal. »

« Le Pascal des *Provinciales* lui appartient, déclarait-il ; le Pascal des *Pensées* est à nous. »

Il remarquait « en passant » que Voltaire « a dit du Pascal des *Provinciales* qu'il était menteur¹. » Et, en effet, il est avéré que les « falsifications » qu'avec une si vertueuse indignation Pascal reprochait aux Jésuites, sont bien « du côté de Pascal » ; que « les *Provinciales* se nomment aussi les *Menteuses* » : que « ce livre, trop cher à l'Université, a été condamné par les évêques pour faux témoignage, mis à l'*index* par le Pape, flétri par la discussion, et que M. l'abbé Maynard, dans son docte et patient ouvrage,... a mis les supercheries jansénistes dans une telle évidence qu'on ne peut plus déceimment les utiliser². » Louis Veillot veut « croire » cependant que les jansénistes qui ont « fourni » à Pascal les « textes » de son ouvrage, ont été « plus coquins que lui³. »

Quoi qu'il en soit, « l'escadrille des *Petites-Lettres* » du « corsaire janséniste » ravagea « impunément, et pour des siècles, les rivages » que le P. Daniel, « grand savant, grand théologien », cherchait vainement à « mettre à l'abri » de ses

1. *Mélanges*, I sér. VI, 581.

2. *Ibid.*, II sér. n, 114.

3. *Çà et Là*, II, 441.

« deux vaisseaux de ligne » : deux « in-quarto d'environ chacun six cents pages¹. »

Par contre, du Pascal des *Pensées*, Louis Veillot affirme très catégoriquement qu'il est « vrai catholique » et « vrai philosophe². »

« Les *Pensées* de Pascal ne sont que des ébauches jetées en courant sur des chiffons de papier qu'on a rassemblés après sa mort³ » ; mais « elles se cramponnent dans la mémoire par des pointes de diamant⁴. »

« Quel écrivain que ce Pascal ! » s'exclame Louis Veillot. Et il le compare à « Michel-Ange, attaquant de furie un bloc de marbre, et de cette masse informe, en quelques coups de ciseau, dégageant vivante et belle l'image que son génie a conçue⁵. »

Louis Veillot dit avoir « lu et relu les *Pensées*⁶ », — il les emportait même dans sa « poche » en allant à la chasse⁷, — et que cette lecture lui a « fait voir de nouveaux horizons et des routes larges. » Il se pâme, d'ailleurs, d'admiration devant « ce style incomparable, aussi grand et aussi

1. *Mélanges*, II sér. I, 291.

2. *Ibid.*, I sér. II, 426. Voir la discussion qui s'éleva au sujet du Pascal-Cousin et du Pascal-Feugère, et dans laquelle Louis Veillot prit victorieusement parti contre Cousin : *Louis Veillot et les mauvais maîtres de son temps*, p. 172, seq.

3. *Ç et Là*, II, 108.

4. *Ibid.*, p. 107.

5. *Ibid.*, II, p. 108.

6. *Ibid.*, p. 441.

7. *Ibid.*, p. 109.

majestueux dans ses langes, que Bossuet l'est dans sa chaire et dans son manteau¹. »

Au soir de sa rude existence, « désabusé de tout » et sentant « absolument que Dieu seul n'est pas une illusion », Louis Veillot se livrait volontiers aux « belles considérations sur la misère et la grandeur de l'homme qui ont tant occupé le cerveau de M. Pascal². »

— Au sujet de La Fontaine, Louis Veillot faisait également une concession au *Siècle*. « Nous nous partageons La Fontaine », disait-il : « pour le *Siècle* ses *Contes*, pour nous son cilice³. »

Les *Contes* ! « c'est un régal de vieillard corrompu », prononce-t-il ; « ils me répugnent ; je ne les ai pas lus tous, je n'en relirai aucun⁴. » « La sève impie et ordurière » qui a produit ce La Fontaine a fait de lui ni plus ni moins un précurseur de Voltaire⁵.

Des *Fables*, Louis Veillot avoue qu'il eut d'abord « bien quelque peine » à « saisir » leur « arôme gaulois. » Ce ne fut que vers sa « vingt-quatrième année », qu'il put en savourer « le charme profond⁶. »

— Louis Veillot reconnaît, certes, que « Cha-

1. *Correspondance*, tome VII, 176.

2. *Lettres à mademoiselle Charlotte de Grammont*, 245.

3. *Mélanges*, I sér. VI, 583.

4. *Çà et Là*, II, 433.

5. *Mélanges*, II sér. I, 7

6. *Çà et Là*, II, 433.

teaubriand a tenu et mérité une grande place, mais, dit-il, ce n'est pas mon homme. »

« Ce n'est ni le chrétien, ni le gentilhomme, ni l'écrivain tels que je les aime ; c'est presque l'homme de lettres tel que je le hais. L'homme de pose, l'homme de phrase, toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui pose pour phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase. Tout son cœur et tout son esprit sont dans son encrier avec toutes ses phrases, et il a fait de cet encrier un piédestal où il prend toutes ses poses. Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable de revêtir une belle couleur et de rendre un beau son.

« *Atala* est ridicule, *René* odieux ; le *Génie du Christianisme* manque de foi ; les écrits politiques manquent de sincérité ; les *Mémoires* sont écrits pour faire admirer le personnage, mais ce moi toujours vain et parfois haïssable, jette une ombre fâcheuse sur la beauté littéraire, souvent éclatante.

« Dans les *Martyrs* mainte scène m'a ému ; bien des mots, comme des coups de lance, ont fait couler l'eau et le sang. Les beautés sont nombreuses et grandes, mêlées d'emphases déplorables et de fautes de goût qui étonnent. Il faut s'accoutumer à l'empois antique, qui semble parfois fourni de la propre main de Bitaubé. Quand l'oreille y est faite, on se laisse traîner.

« Cymodocée a bien de la peine à devenir chrétienne ; la grâce agit moins que l'amour, qui, je crois, n'a pas coutume d'agir en ce sens. Il échappe à Cymodocée des mots malheureux. J'aime mieux la jeune fille du *Flavien* de Guiraud, pauvre petite chrétienne qui se débat contre l'amour.

« Eudore est trop amoureux et trop chrétien. Il y a là quelque chose de manqué. Ni le chrétien ne tomberait dans cette folie amoureuse, ni l'amoureux à ce point de folie ne resterait si chrétien. L'auteur a bien imaginé le combat, il ne l'a pas senti, faute d'être assez chrétien et d'avoir été assez amoureux. Chateaubriand n'avait pas le tempérament à être l'un ou l'autre au degré poétique.

« Les postiches archéologiques que Chateaubriand a mis à la mode paraissent chez lui horriblement démodés. Inévitable sort de ceux qui créent des beautés fausses ! On perfectionne le procédé, et ils semblent les imitateurs maladroits de leurs propres copistes. L'érudition des *Martyrs* est plaquée, accrochée, raccrochée, encombrante ; c'est un bric-à-brac.

» La partie mythologique chrétienne ennuie, et même elle afflige. Ces conseils tenus dans le ciel sur le destin d'Eudore et de Cymodocée, à l'imitation des conseils de l'Olympe sur Troie et les Grecs, ont le double inconvénient de choquer beaucoup et de ne pas intéresser du tout. En outre ils ne sont pas d'une théorie exacte. L'auteur a

voulu étaler de la poésie chrétienne ; il n'y a pas de poésie, il n'y a qu'une contrefaçon des fictions païennes. La poésie chrétienne est dans le cœur. Chateaubriand avait la sensation chrétienne, il n'avait pas le sens chrétien. Les *Martyrs* restent un livre fameux, quoique passé. Il y a toujours du mérite dans les livres qui ont produit un grand mouvement, et qui, n'ayant plus de cours, conservent leur renommée. Toutefois ce livre est faux de pensée, faux de couleur, de style, trop chargé de métaphores, trop rembourré d'épisodes maladroits, d'une langue trop maniée et qui fatigue par le soin et la recherche.

« J'ai vu à Saint-Malo le tombeau de Chateaubriand, sur un rocher qui apparaît de loin. L'emphase de ce tombeau peint l'homme et ses écrits et leur commune destinée. Chateaubriand a exploité sa mort comme un talent ; il a pris dans son tombeau une dernière pose, il a fait de ce tombeau une dernière phrase ; une phrase qui se pût entendre au milieu du bruit de la mer, une pose qui se pût voir encore dans la brume et dans la postérité. Mais ce calcul sera trompé. N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans cette mer dont il a voulu suborner le murmure pour le transformer en applaudissement éternel¹. »

1. *Çà et Là*, II, 449.

Le monument qu'on lui éleva en 1875, ramena sa mémoire, « qui paraissait s'enfoncer dans l'oubli », et Louis Veuillot lui consacra, le 16 septembre, un long article où, après avoir convenu qu'on ne voyait « rien depuis lui » qui s'élevât « à sa taille », il le mettait en parallèle avec Joseph de Maistre :

« Un seul moderne a remonté plus que Chateaubriand : c'est Joseph de Maistre, qu'aucun autre ne dépasse, ni peut-être n'atteindra. Il faut le placer à part, parmi les grands hommes, presque parmi les prophètes ; mais Chateaubriand est davantage un héros. Ses troubles, ses chutes, ses élans lui donnent je ne sais quoi de plus humain. Aux yeux de la foule il grandit de tout ce qui l'abaisse devant le spectateur isolé. Il fait comprendre comment la bruyante fusée et le météore peuvent paraître jeter plus d'éclat que les silencieuses étoiles. Peut-être aussi qu'on leur sait gré de retomber, de s'éteindre dans le sein de la nuit, et de ne pas garder leur place immuable au milieu de l'azur ! De Maistre n'a point d'aventures, ni de l'esprit, ni des sens ; il n'a que l'immense passion du vrai, qui ne s'endort pas, qui ne dévie pas et qui reste inconnue des hommes. Il semble être né où on le voit ; on le voit toujours où on l'a toujours vu. Chateaubriand est plein d'aventures et de passions ; il a des ignorances, il remue, s'inquiète, déchire ; il cherche, croit avoir

trouvé, doute, se désespère et cherche encore. Ainsi, il excite toujours nos sympathies et nos antipathies ; il faut toujours l'entendre, et notre pensée ne l'oublie pas¹. »

— Ce départ entre l'ivraie et le bon grain, Louis Veillot le fait non moins consciencieusement, s'il y a lieu, dans un même ouvrage. Ainsi en agit-il pour les *Caractères* de La Bruyère.

La Bruyère *enthousiasma* d'abord Louis Veillot, qui aimait « sa pointe, son éclat, son poli. » Plus tard, il baissa dans son « estime », parce que « cette fine pointe ne pénètre pas toujours bien avant » et qu'elle est « habituellement trempée de fiel. » D'ailleurs, « le volume des *Caractères*, quoique court, devient pesant dès le milieu. » Mais le principal reproche que Louis Veillot fait à La Bruyère, c'est d'être « un vieux garçon mécontent des femmes, un littérateur mécontent de la société². »

Le *Constitutionnel* soutenait que « le bien-être matériel du peuple » avait fait, en France, depuis la Révolution, « de grands progrès », et appuyait sa thèse sur le passage des *Caractères* où La Bruyère « s'amuse à dépeindre » les campagnes comme des « lieux d'horreur et de misère tout peuplés de brutes et de sauvages », en qualifiant l'écrivain « d'observateur consciencieux, de philosophe éclairé, de chrétien fervent. » —

1. *Derniers mélanges*, II, 545.

2. *Çà et Là*, II, 439.

« La Bruyère n'est rien de tout cela », riposta vivement Louis Veillot; « c'est tout simplement un artiste, un homme de lettres, faible moraliste, car il est plein de misanthropie, et qui, comme tous ceux de sa profession, aurait donné cent vérités pour une antithèse. Il suffit d'ouvrir son livre charmant et faux pour reconnaître un de ces esprits qui jouent à la surface des choses, ne cherchant dans les spectacles et les misères de la vie que des effets de littérature¹. »

Au reste, La Bruyère connaissait bien certain « philosophe tourmenté d'orgueil et d'envie, qui trouvait mauvais qu'on eût beaucoup de grec et un beau style, et que cependant on ne fût point appelé à gouverner l'empire...

« S'imaginant n'être pas traité suivant son importance, il se plaignait volontiers de tout, et il avait des idées sociales comme en eut plus tard Rousseau, comme en ont finalement aujourd'hui tous les portiers, tous les ouvriers, tous les valets de ferme qui lisent des feuilles démocratiques. Ils ne sont pas au premier rang; ils connaissent des hommes plus riches et mieux placés qu'eux : c'est assez; et tout n'est qu'iniquité dans le monde². »

« Nous qui voyons l'Académie pleine d'anciens ministres », remarque malicieusement Louis Veillot, « nous pouvons penser que la patrie n'aurait pas été perdue quand même Antisthènes,

1. *Mélanges*, 1 sér. v, 225.

2. *Ibid.*, p. 226.

au lieu de gouverner l'Etat, se fût fait vendeur de marée¹. »



Et il y a enfin proprement les *mauvais maîtres*, dont les œuvres, néfastes à divers degrés, constituent l'objet même de ce travail.

Louis Veillot, s'inspirant surtout des circonstances, leur a consacré des études plus ou moins nombreuses ou plus ou moins étendues, qui ne donnent pas toujours la mesure exacte de leur importance. S'il en est plusieurs dont il parle très longuement et sur lesquels, pour cause, il revient sans cesse, tels : Molière, Voltaire, Rousseau, il en est d'autres, par contre, qu'il juge plus sommairement ou une fois pour toutes.

Nous avons dû négliger, mais à regret, quelques auteurs « de second cru » que Louis Veillot n'apprécie qu'incidemment et d'un mot, ce mot étant parfois si saillant : témoin Saint-Simon, Montesquieu, Bernardin de Saint-Pierre et madame de Staël.

— Les *Mémoires* de Saint-Simon sont, dit-il, « un beau pays, et plantureux à merveille; mais il y a des fondrières et des bêtes venimeuses, et je n'aime pas à me promener en compagnie de ce duc enragé. L'esprit de dénigrement qui l'en-

1. *Çà et Là*, II, 439.

fièvre lui fait plus de partisans que son talent extraordinaire et étrange. Il est à la mode parce que, dans notre époque féconde en statuettes, le plaisir exquis est d'égratigner les statues. Beaucoup de gens le trouvent honnête homme; c'est un dernier trait de pudeur : ils n'oseraient pas tant l'aimer sans ce mérite. Si Saint-Simon est honnête homme, il l'est malhonnêtement. Envieux, hargneux, ingénieux à tout gâter. Tout le jour courbé comme le plus souple courtisan, il éponge les souillures et les scandales, il se sature, et, le soir, il dégorge en flots de lave¹.»

— Montesquieu est « un des penseurs » du xviii^e siècle « qui ont mis en circulation » le plus de « bourdes². » Il y avait en lui « du journaliste et même du feuilletoniste. Voltaire l'appelait un peu sévèrement Arlequin-Grotius, et Linguet nommait l'*Esprit des lois*, l'*ouvrage d'un petit maître français qui lisait fort légèrement*³. »

— Louis Veuillot souligne, un jour, la déchéance que subit la langue française en passant de « la précision fine et élégante, mais sèche de Voltaire », de « la pompe enflée de Rousseau », du « style surfait de Buffon, Montesquieu, d'Alembert et Diderot » au « pathos hypocrite et larmoyant de Bernardin », qu'il appelle « un des plus niais, c'est-à-dire un des plus dangereux

1. *Çà et Là*, II, 437.

2. *Mélanges*, III sér. v, 245.

3. *Ibid.*, II sér. II, 428.

révolutionnaires¹. » Un autre jour, il loue grandement M. de Courcy, à qui « la révolte du bon sens » et « le sentiment du devoir » avaient dicté une « piquante critique de *Paul et Virginie* », d'avoir mis « en belle évidence la platitude et l'immoralité de ce prétendu chef-d'œuvre². »

— De madame de Staël, enfin, il écrit au baron de Dumast : « J'ai horreur de cette hermaphrodite et de son *sentiment*. Toute femme philosophe est un monstre à mes yeux, même lorsqu'elle se tait ; jugez ce que c'est, si elle se répand en écritures. Je veux que l'on déteste ces créatures-là et que, de la quenouille sainte que leurs mains délaissent, on leur caresse les épaules jusqu'à les casser. Comment, vous ne trouvez pas cela hideux qu'une femme, une femme, nous conte des histoires d'alcôve ! Voilà une belle affaire qu'elle ait été moins impie que tous les polissons qu'elle fréquentait à tort et à travers³. »

1. *Mélanges*, I sér. I, 159.

2. *Ibid.*, II sér. II, 316.

3. *Correspondance*, tome IX, 65.

LOUIS VEUILLOT

ET LES MAUVAIS MAITRES

DES XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

CHAPITRE PREMIER

LUTHER

Au temps où Joseph de Maistre luttait intrépidement contre « un gros de prétendus écrivains ou penseurs orgueilleux et sots, suant la peur et le sophisme, lâches instigateurs ou lâches complices de toutes les atrocités » de la Révolution, « le Sénat — un Sénat de bandits et d'assassins — gardait dans son enceinte les bustes de Voltaire et de Rousseau. » — « S'il eût été lettré, dit Louis Veuillot, il y aurait mis encore celui de Luther... »

Luther n'a-t-il pas « ouvert la voie » qu'ont « suivie » tour à tour « Voltaire, Robespierre, Proudhon¹ » et tant d'autres de même acabit?

C'est ce que Louis Veuillot s'est appliqué à mettre en vive lumière dans de fortes études sur le Protestantisme, où le psychologue égale l'écrivain.

Il y démontre notamment qu'*en émancipant la raison*

1. *Mélanges*, sér. 1, 92.

humaine, Luther a été pour ses adeptes une cause immédiate de déchéance intellectuelle et morale; et que l'émancipation de la raison est devenue le principe des aberrations philosophiques et politiques des temps modernes, non moins que la source des désordres sociaux de l'époque contemporaine.

I. — LUTHER, ÉMANCIPATEUR DE LA RAISON HUMAINE, CAUSE IMMÉDIATE POUR SES ADEPTES D'UNE DÉCHÉANCE INTELLECTUELLE ET MORALE.

L'essence du Christianisme est l'union de Dieu et de l'homme. Commencée au jour de la création, rétablie et devenue intime par l'incarnation du Verbe, cette union se perpétue par le sacrement d'amour et par l'assistance promise et accordée à l'Eglise. L'homme ayant partout et toujours avec lui l'élément divin, voyant partout et toujours sa lumière, rencontrant partout et toujours son appui, ne peut errer et tomber que par un abus du plus bel apanage qu'il ait reçu de Dieu : la liberté. Dans l'ordre, il est invincible; s'il veut sortir de l'ordre, il le peut aisément, mais il est perdu.

Pour pervertir l'homme, il suffisait donc de le séparer de l'élément divin, c'est-à-dire de le réduire à ses propres forces. Les ouvriers de l'Iniquité, continuateurs de l'œuvre de Satan, l'ont compris; ils ont tenté de le faire, ils l'ont fait¹.

Mais, « le plus difficile » était « d'isoler l'homme et

1. *Mélanges*, II sér. II, 184.

de le séparer de Dieu jusque dans le sein de la religion : de créer un chrétien qui, en présence de l'Église, dépositaire et interprète de la vérité de Dieu, proclamât la souveraineté de sa propre raison. » Eh bien ! « cet effrayant prodige », Luther « l'a opéré. »

« En proclamant le droit du libre examen, en soumettant la raison de Dieu à la raison souveraine de l'homme, en donnant à chaque individu la faculté ou plutôt en lui imposant l'obligation de se créer à lui-même sa religion dans les limites de la Bible », Luther a « nié la présence sur la terre de l'autorité divine », et, par là, il a « donné aussitôt l'existence à des religions purement humaines. » Puisque la Raison a « conquis la part de Dieu dans la direction morale de l'humanité », elle doit « rester seule maîtresse des croyances, des doctrines, des lois, des mœurs. » Et aussi, a-t-elle « revendiqué et exercé ce droit de sa victoire. » Dès lors, « plus de tradition, plus d'infaillibilité, plus de vérité absolue, plus de droit divin, plus de lien d'unité dans la foi ; en d'autres termes, plus de foi ! »

Oui, mais :

Du jour où la Raison s'est déclarée souveraine, indépendante, suffisante à elle-même et à tout, elle est entrée dans le dédale où l'on voit et où elle sent qu'elle s'égaré de plus en plus. Séparée de tout élément divin, elle se restreint et se circonscrit au point de ne plus rien regarder au-dessus d'elle ; mais cédant au sens contraire qui la subjugué, elle descend chaque jour plus bas vers la matière, et elle y cherche avec une sorte d'adoration toutes les jouissances de la vie².

1. *Mélanges*, II sér. II, 183.

2. *Ibid.*, p. 183.

Et Louis Veillot nous invite à voir « ce que fait la raison émancipée. »

Subitement, la voilà qui erre à travers les opinions religieuses, sans trouver un motif suffisant de s'arrêter à aucune. D'une soumission aveugle à la parole des novateurs, elle passe tout droit à l'indépendance absolue, et cette indépendance se courbe avec une indifférence honteuse sous n'importe quelle dictature. On a abandonné la foi de l'Eglise, et on reçoit les dogmes impérieux de Luther, de Calvin, d'Elisabeth, de Gustave-Adolphe. On n'est plus avec le Pape, mais on est avec les Quakers, avec les frères Moraves, avec Stork, avec Knox, avec Ronge, avec mille autres qui ne démontrent bien clairement que leur impuissance à trouver la vérité. Le couronnement de tous ces efforts, le résultat de toutes ces recherches, c'est le sommeil du doute. Le réveil sera le déisme le plus voisin de l'incrédulité pure et formelle. « Un déiste, dit Bonald, est un homme qui dans sa courte carrière n'a pas eu le temps de devenir athée. » Les peuples ont le temps de voir la funeste semence germer dans leur sein et donner tous ses fruits. Ils vont au bout, à la dernière extrémité de l'erreur : ils tombent dans l'indifférence, dans le mépris de toute religion. Comment ne pas nier Dieu, dès qu'il devient impossible de savoir comment il faut le servir¹?

Louis Veillot démontre qu'à défaut « des longs raisonnements de l'histoire, la seule étude de l'homme

1. *Mélanges*, II sér. II, 185.

fait voir qu'il ne peut tenir longtemps un certain milieu de doute entre la vérité et l'erreur, conservant assez de foi ou retenu par des moyens de police assez puissants pour garder en cet état on ne sait quelle moyenne de vertus somnolentes capables de garantir l'ordre social » ; et que « ceux qui espèrent un résultat pareil n'ont guère réfléchi sur le mystère de l'humanité. »

Saint Maximin, abbé, signalait trois choses qui attirent l'homme, ou plutôt vers lesquelles il se porte librement : Dieu, la nature et le monde. Chacune en l'attirant le détache des deux autres, le transforme en soi, et le fait devenir par inclination ce qu'elle-même est par sa nature. Si c'est Dieu qui le mène, Dieu lui accorde par sa grâce une déification surnaturelle, et le détache ainsi parfaitement de la nature et du monde. Si c'est la nature qui le conduit, l'homme ne se montre que l'homme de la nature, un certain milieu entre Dieu et le monde qui ne participe volontairement ni de l'un ni de l'autre. Si c'est le monde qui l'entraîne, le monde fait de l'homme une brute, c'est-à-dire de la chair ; lui inspire des convoitises qui l'éloignent de Dieu et lui apprennent à faire des choses contre nature. Les deux extrêmes, savoir Dieu et le monde, détachent donc l'un de l'autre, comme aussi du milieu, ou de la nature. Si ce milieu, si la nature seule l'emporte, elle éloigne également l'homme des deux extrêmes, ne lui permettant pas de s'élever jusqu'à Dieu ni de se ravalier jusqu'au monde. Dès que l'homme s'attache volontairement à l'une de ces trois choses, son action change aussitôt avec lui, et lui-même s'appelle

différemment ou *charnel*, ou *animal*, ou *spirituel*. Le caractère distinctif de l'homme charnel, est de ne savoir faire que le mal; de l'homme spirituel, de ne vouloir faire que le bien et de souffrir courageusement pour la vertu toutes sortes de maux¹.

Or, le Protestantisme, que pouvait-il « espérer de plus beau », si ce n'est « d'accroître beaucoup la portion animale de l'humanité, en y faisant redescendre tous ceux que la connaissance et l'amour de Dieu élevaient jadis à la vie spirituelle », tous ceux du moins que « leur ardeur n'aurait pas entraînés d'un extrême à l'autre et qui, n'ayant plus pour but le bien le plus élevé, auraient consenti à s'arrêter dans ce terne et vulgaire milieu, résistant à la séduction de se précipiter dans les profondeurs du mal? »

Mais cet homme de nature, cet animal qui veut bien n'être pas malfaisant, tient d'abord à ne pas souffrir, et l'absence de douleur est la condition essentielle de sa bénignité. A ce prix seulement il est inoffensif et tranquille. Or, dans la privation des sacrements et du culte et dans la libre interprétation des Écritures, qui instituent l'homme son propre prêtre et, par une conséquence prochaine, son propre Dieu, on voit tout ce qu'il faut pour lui ôter la vie de la foi, puis la foi, puis enfin le remords : il n'y a rien qui puisse le préserver de la douleur. Elle vient toujours, de tous les côtés d'où elle avait l'habitude de venir; elle vient aussi d'où elle ne venait pas, du ciel, d'où venaient jadis la consolation, la force, l'espé-

1. *Mélanges*, II sér. II, 186.

rance : elle vient non plus comme averfissement, comme épreuve, comme frein, c'est-à-dire comme secours, mais comme une humiliation gratuite, comme une malédiction non méritée, comme une injustice. Au lieu d'apaiser, elle irrite ; au lieu de convertir, elle indigné ; au lieu de détacher de la vie, elle inspire la soif de toutes les jouissances de la vie, unique consolation et seul adoucissement de tant de maux sans remède. Par la douleur, l'homme animal descend donc d'un degré ; la voilà charnel. Dieu n'y étant plus, la douleur, qui devait le ramener vers Dieu, le pousse vers le monde, où il voit le plaisir, la domination, la vengeance ; et il fait le mal parce qu'il ne veut pas souffrir le mal.

Cependant la douleur, continuant de le poursuivre, ne l'atteint pas seulement de ses flèches qui transpercent le corps et l'âme. Elle l'obsède aussi des cruels problèmes dont elle fatigue l'orgueil de l'esprit humain. Qui empêchera l'homme de se demander pourquoi il souffre, soit qu'il fasse le mal, soit qu'il ne le fasse pas, et même lorsqu'il prétend et croit faire le bien ? Et puisqu'il n'a plus la lumière de Dieu, quel flambeau allumé de sa main l'aidera jamais à trouver le mot de l'énigme ? Qui lui révélera le mystère de cette grandeur qu'il sent en lui, et de cette bassesse qu'il y trouve ? de cette puissance qui lui soumet les éléments, et de cette infirmité qui le soumet à la douleur ? Pourquoi dominateur du monde, sans pouvoir y trouver une joie pure et assurée ? Pourquoi sujet de la mort, et en dépit de sa raison, sujet perpétuellement craintif, quand la

mort n'est que l'accident qui le délivre des perpétuels mécomptes de la vie? Pourquoi, malgré tout, n'est-il pas en assurance de ce côté-là même? D'où vient qu'après s'être affranchi dans son esprit du regard de Dieu, il frissonne devant ce spectre toujours présent, et murmure encore le terrible *peut-être*¹?

Certes, « la foi catholique » répond nettement à ces « questions formidables. » Elle « connaît l'homme parce qu'elle connaît Dieu. » Louis Veillot donne ici la parole à Bossuet. Écoutons seulement cette apostrophe aux pécheurs en proie à ces transes morales :

« Ame remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle. Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie : qui croit en lui ne meurt pas ; qui croit en lui est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire. Mais le corps est cependant toujours sujet à la mort? O âme, console-toi : si ce divin architecte qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre ; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité. »

Cependant, cette réponse si claire, le protestant, dont le dogme fait Dieu auteur du péché, ne peut

1. *Mélanges*, II sér. II, 487.

l'entendre ; l'homme animal, dont le grossier appétit s'attache aux jouissances de la vie, ne peut la recevoir, *animalis homo non percipit ea que sunt Dei* ; l'homme charnel qui se complait dans le mal, la méprise ; et tous, suivant malheureusement les conseils de leur raison séparée de Dieu, s'égarèrent de plus en plus dans ces ténèbres qui tout à la fois les pervertissent et les désespèrent ¹.

II. — L'ÉMANCIPATION DE LA RAISON HUMAINE PAR LUTHER, PRINCIPE DES ABERRATIONS PHILOSOPHIQUES DES TEMPS MODERNES.

Chassé de la Religion, l'élément divin devait l'être, à plus forte raison, de la Philosophie. Durant des siècles, la Raison s'éclaira de la lumière révélée pour avancer dans l'étude des phénomènes physiques et moraux de la création. Elle faisait alors des pas immenses. Un seul homme, un Albert le Grand, un Vincent de Beauvais, un Thomas d'Aquin, pouvait sans trop de témérité entreprendre le tableau de la science universelle et donner la synthèse du monde.

Depuis que la Philosophie a fait divorce avec la Révélation, comme le Protestantisme avait fait divorce avec l'Eglise, la Raison, errant au hasard dans le désert de la pensée peuplé de fantômes et plein de mirages, et ne trouvant nulle part un jalon pour reconnaître son chemin, a successivement tout soumis à ses investigations, tout

1. *Mélanges*, II sér. II, 490.

affirmé, tout contesté, tout nié : d'extravagances en extravagances, elle s'est niée elle-même, non pas, hélas ! pour confesser son impuissance, mais par un dernier excès d'orgueil, et comme pour se punir de l'instinct qui la pousse à retourner vers Dieu, vers la vérité¹.

Louis Veillot constate que « la raison émancipée, c'est-à-dire incrédule, n'a fait autre chose depuis sa victoire, que travailler à détruire ce que la raison soumise, c'est-à-dire croyante, avait édifié après de longs siècles et de puissants travaux. » Elle n'a point « fini » ; car, « d'une part, telle était la grandeur et la solidité de l'ouvrage, que certaines parties résistent encore ; et de l'autre, telle est cette frénésie de destruction, que rien ne l'entrave et rien ne l'arrête. » Et donc, « le travail continue. »

Les libres penseurs se multiplient sous l'influence du principe protestant. Ils attaquent les dernières bases de l'édifice social, mises à nu, avec la même rage et la même impétuosité que leurs devanciers en ont attaqué et détruit la beauté extérieure ; ils se ruent contre ces débris dont la chute va les écraser².

Parce que « les principes admis produisent partout les mêmes conséquences », et qu'une « rigueur toute fatale gouverne la logique des opinions et des mouvements sociaux », Louis Veillot, franchissant d'un bond tout l'espace de temps qui sépare Luther de Cousin, montre le lien logique qui unit leurs principes respectifs, lesquels produisent des conséquences identiques :

1. *Mélanges*, II sér. II, 491.

2. *Ibid.*, p. 492.

Comme le premier réformateur avait dit : *A la Raison seule le droit de se chercher une religion dans la Bible!* le premier éclectique s'est écrié : *A la Raison seule le droit de se chercher une doctrine dans les enseignements de tous les philosophes!* Le premier a produit des milliers de sectes religieuses, et le second des milliers de sectes rationalistes. Le premier a introduit le désordre dans la conscience ; le second a mis au comble le désordre dans la pensée. Chose singulière ! Pas plus l'un que l'autre, le novateur religieux et le novateur rationaliste ne peuvent faire école. Ils se voient, de leur vivant, dépouillés de l'autorité magistrale, battus par leurs propres disciples sur le terrain qu'ils avaient défriché.

Luther emploie inutilement le glaive des princes pour appuyer sa doctrine et la protéger contre l'esprit d'innovation dont elle est en même temps le résultat et la cause : de chaque village sort un théologien prêt à réformer le réformateur. Le chef des éclectiques français, dominateur souverain des écoles, a beau faire implanter ses systèmes dans toutes les jeunes intelligences : ses élèves se vantent de n'être pas ses disciples, et de n'avoir appris de lui que le droit et l'art de penser autrement que lui. Usant du droit illimité de se choisir ou de se faire une doctrine, ils suivent leur attrait et s'attachent l'un au fanatisme, l'autre à la Providence ; l'un au spiritualisme de Socrate, l'autre au matérialisme de Spinoza ; tel devient sensualiste à la mode d'Epicure, tel se fait sévère et rigide à la manière de Zénon ; celui-ci se renferme avec Pyrrhon dans le scepti-

cisme, celui-ci s'enfonce dans l'athéisme avec Diagoras. Il en est, et ce ne sont ni les moins nombreux, ni les moins logiques, qui tirent du droit de choisir partout le droit de rejeter tout, les anciens et les modernes, le grand Aristote et M. Cousin, pour ne devoir qu'à eux-mêmes l'idole qu'ils adoreront, ou plutôt pour être eux-mêmes cette idole. La seule chose que tous aient en commun, c'est l'infatuation de leur propre pensée, étant persuadés également, les sceptiques et les athées comme les autres, qu'ils sont possesseurs de la vérité.

Cet orgueil aveugle est la vieille maladie de la Raison, particulièrement visible en ceux qui font métier d'enseigner la sagesse : « Les capitaines des Grecs, aprez la défaite des Barbares, dit Plutarque, estant assemblez en conseil pour donner leurs voix sur l'adjudication des prix et honneur de prouesse, tous se jugèrent eux-mêmes les premiers et les plus vaillants : et des philosophes, il n'y en a pas un qui ne fasse tout de même. » Oui ! *tout de même*. Et cela plus sincèrement peut-être qu'on ne pense. La vérité étant à leurs yeux quelque chose de relatif, de variable suivant les intelligences qui la façonnent, tous ont raison ; car tous ont la raison telle qu'on l'a faite, c'est-à-dire privée du flambeau qui l'aidait à se conduire dans les obscurités des sciences morales¹.

Et Louis Veuillot pose cette question : « Dans cet état, en connaît-on beaucoup qui puissent mériter l'éloge que Tertullien accordait aux philosophes du

1. *Mélanges*, II sér. II, 192.

paganisme, d'avoir quelquefois frappé à la porte de la vérité : *Veritatis fores pulsant?* » Il répond lui-même :

S'ils l'ont fait, nous n'avons que trop sujet de leur adresser néanmoins les reproches dont Bossuet charge leurs devanciers :

« Soit que dans ce grand débris des connaissances humaines, Dieu ait voulu conserver quelque petit reste, comme des vestiges de notre première institution ; soit, comme dit Tertullien, que cette longue et terrible tempête d'opinions et d'erreurs les ait quelquefois jetés au port par aventure et par un heureux égarement ; soit que la Providence divine ait voulu faire éclater sur eux quelque lumière pour la conviction de leurs erreurs ; il est assuré qu'au milieu de tant de ténèbres, ils ont entrevu quelque jour, et reconnu confusément quelques vérités. Mais le grand Paul leur reproche qu'ils les ont injustement détenues captives, et en voici la raison : c'est qu'ils voyaient le principe, et ils ne voulaient pas ouvrir les yeux pour en reconnaître les conséquences nécessaires. Par exemple, l'ordre visible du monde leur découvrirait manifestement les invisibles perfections du Créateur ; et quoique la suite de cette doctrine fût de lui rendre l'hommage qu'une telle majesté exige de nous, ils refusaient de servir Celui qu'ils reconnaissaient pour leur souverain. Ainsi la vérité gémissait captive sous une telle contrainte, et souffrait violence en eux, parce qu'elle n'agissait pas dans toute sa force : de sorte qu'il

la fallait délivrer du pouvoir de ces violents usurpateurs, et la remettre, comme une vierge honnête et pudique, aux mains du christianisme, qui seul la conserve dans sa pureté ¹. »

Mais, observe Louis Veillot, « la raison catholique ne s'était pas bornée à conserver la vérité dans sa pureté. Elle avait eu aussi son éclectisme, bien différent de celui de la raison protestante. »

Recueillant avec soin les débris de la sagesse antique et les lumières que peut fournir toute étude humaine, elle les éprouvait et les plaçait ensuite comme un rempart ou comme un ornement autour du trône où elle asseyait la vérité. Suivant saint Jean Damascène, la science est la connaissance vraie de ce qui est. Notre esprit ne l'ayant pas en lui-même, non plus que l'œil la lumière, il lui faut un Maître. Ce Maître est la Vérité et la Sagesse mêmes, le Christ, en qui tous les trésors de la science sont enfermés. L'application et le travail peuvent tout apprendre, mais moyennant la grâce de Dieu avant tout et après tout. L'apôtre nous avertissant d'éprouver toute chose et de retenir ce qui est bon, nous consulterons les écrits des sages de la Gentilité ; peut-être y trouverons-nous quelque chose d'utile à notre âme. Tout artisan, pour faire son ouvrage, a besoin d'instruments : nous nous servirons aussi de ceux-là. Les sciences purement humaines sont les servantes de la vérité, des instruments et des armes pour la défendre. C'est ainsi qu'il faut

1. *Mélanges*, II sér. II, 194.

philosopher ; mais quel sera le but de la philosophie ? Ce docteur nous le fait connaître en définissant parfaitement la philosophie. « C'est, dit-il, la science naturelle de ce qui est en tant que cela est, la science des choses divines et humaines, la méditation de la mort, l'imitation de Dieu, l'art des arts, la science des sciences, enfin l'amour de la sagesse. Or, la vraie sagesse, c'est Dieu ; donc l'amour de Dieu est la vraie philosophie ¹. »

Un siècle et demi après que Luther eut écarté la Philosophie de la « voie large et lumineuse » que suivait « la raison catholique », le protestant Leibnitz lui-même n'avait besoin que de considérer « la marche nouvelle et les tendances fatales de l'esprit philosophique » pour annoncer, cent ans à l'avance, les « révolutions » dont l'Europe allait être « ébranlée. » Epouvanté, ce « grand homme » écrivait, dès l'année 1670 : « Puissent tous les savants réunir leurs forces pour terrasser le monstre de l'athéisme et ne pas laisser davantage croître un mal d'où l'on ne peut attendre que l'anarchie universelle ! »

Hélas ! « le mal plus grand et plus terrible qu'on ne le voyait envahir les sciences politiques ². »

III. — L'ÉMANCIPATION DE LA RAISON HUMAINE PAR LUTHER, PRINCIPE DES ABERRATIONS POLITIQUES DES TEMPS MODERNES.

Il était impossible que la raison individuelle, proclamée souveraine, bornât sa pleine puissance

1. *Mélanges*, II sér. II, 195.

2. *Ibid.*, p. 196.

à se choisir une religion et une philosophie, et rentrât ensuite docilement dans la règle sociale, conservant à l'autorité temporelle le caractère divin qu'elle refusait à toute autorité. Que serait la liberté de penser sans la liberté de dire? et la liberté de dire sans la liberté de faire? et la liberté de faire, s'il y avait une règle quelconque qui ne pût jamais être attaquée? Telle est la constance inexorable avec laquelle les principes admis enfantent les mêmes conséquences dans tout ce qui tient à l'humanité.

La raison individuelle, souveraine en religion, souveraine en philosophie, le devient donc en politique. Après s'être fait, de son plein gré, une religion et une philosophie, l'individu veut se faire un gouvernement, suivant les idées et les goûts qui l'ont guidé dans le choix du reste... En même temps que la notion de Dieu périt dans la conscience et dans l'esprit, la notion de l'Autorité, fille du ciel, s'efface, laissant le champ libre aux combats des intérêts individuels, armés les uns contre les autres de toute la force et de tout l'entêtement de l'égoïsme¹.

Mais, fait judicieusement remarquer Louis Veillot, « la nature refuse d'extravaguer autant que la raison le voudrait. »

Dieu ayant miséricordieusement créé l'individu trop faible pour qu'il puisse faire prévaloir sa volonté particulière, chaque individu cherche à se fortifier en s'associant à ceux qui partagent ou

1. *Mélanges*, p. 198.

avoisinent ses opinions ; et ainsi quelque forme d'autorité se conserve toujours. Mais c'est la malédiction qui reste, quand la bénédiction est écartée. Soustrait au droit de Dieu, l'homme tombe immédiatement sous le joug de l'homme. Dans ce morcellement et dans cette contrefaçon de l'autorité, la société, qui était une famille, dégénère en un pêle-mêle de tribus dont le plus ardent désir est de s'anéantir réciproquement. Vivante image des sectes du protestantisme et des écoles de philosophie ! Mêmes principes, même résultat, droit pareil ! Otez l'idée du devoir, laquelle ne vient jamais que de Dieu, puisque l'homme ne peut rien imposer à l'homme, et dites ensuite qui a raison. En droit, vous n'avez rien à objecter au parlementaire, à l'absolutiste, au socialiste, même au partisan de la vie sauvage. Celui qui a raison ? C'est celui qui triomphe ; et l'éclectisme, quoique parlementaire en politique, a précisément une théorie pour diviniser toujours le succès. En l'absence du Droit, c'est la Force qui est le Droit. Quoi ! le droit de la Force ? Oui ; il n'y en a plus d'autre. Et non seulement vos raisonneurs sont les premiers à se prosterner, pour peu que le vainqueur les caresse et les intimide ; mais la Raison est obligée de s'incliner devant le droit de la Force, lorsque par ses abus, pervertissant les esprits et les consciences, cette orgueilleuse Raison a enfin ruiné la force du Droit¹.

Louis Veillot tire cette conséquence, que « la politique de la Raison souveraine se réduit au maniement

1. *Mélanges*, II sér. II, 199.

de la foule. » Or, « on agite la foule par la passion, par l'erreur, par la crainte, et de cette fermentation se dégage une force qui peut tuer, mais qui passe vite et qui par elle-même ne crée rien ; irresistible comme la vapeur, subtile et stérile comme elle. »

La science de la foule, l'art d'y créer la force et de s'en emparer, n'est pas un attribut régulier du pouvoir ; c'est un accident, un don de génie, quelquefois un don de circonstance, aussi propre à perpétuer l'esprit de révolution que commode pour le vaincre. Les dictées de la raison philosophique n'en enseignent pas le bon usage, n'en combattent pas l'usage mauvais. La Force fait ce qu'elle veut, la Raison n'objecte rien. Elle approuve, suivant le conseil égoïste du moment. Elle applaudit même au mal ; elle applaudit sans scrupule, sans remords, sans craindre Dieu ni la postérité. Elle est souveraine ! Dieu n'a rien à dire, la postérité se tirera d'affaire comme elle pourra. C'est ainsi que la souveraineté de la Raison, en détruisant la notion de l'Autorité, remplace l'autorité par le despotisme, l'obéissance par la servilité, la liberté par l'esclavage¹.

Louis Veuillot démontre ensuite, l'histoire en main, que « Dieu n'a rien plus soigneusement enseigné à l'homme que le respect de l'Autorité » ; que, « quelle que soit la forme traditionnelle ou accidentelle du Gouvernement », il y a « une nécessité, à moins de cas tout à fait extraordinaires et passagers, une autorité qui est de Dieu, et à laquelle la raison individuelle doit obéir, sous peine de crime contre la raison géné-

1. *Mélanges*. II sér. II, 200.

rale et contre la société ; » que cette autorité, « le principe protestant, introduit dans la politique, la mine sans cesse par des coups sous lesquels la société elle-même doit périr » ; et qu'il y « réussit d'autant mieux que, dans cette guerre continuelle et pour ainsi dire naturelle contre l'Autorité, il sait se la donner elle-même pour complice¹. »

L'Autorité a en soi quelque chose de si légitime, de si nécessaire, de si divin que rien ne peut l'ébranler sérieusement, sauf elle-même. Tant qu'elle remplit sa mission, tant qu'elle fait son devoir, elle croit fermement à son droit, et elle résiste aux plus redoutables épreuves, appuyée sur la conscience publique.

Mais l'Autorité conspire contre elle-même et se trahit lorsqu'elle se sépare de Dieu. Premièrement, elle se retire ainsi la protection de Celui par qui les rois règnent ; secondement, elle ne peut se séparer de Dieu sans entreprendre contre les droits de Dieu : et tout ce qu'elle fait en ce sens tourne aussitôt, tourne nécessairement contre le bien du peuple. Car le droit de Dieu dans ce monde, c'est la véritablement le bien et l'apanage, l'unique bien, l'unique apanage des faibles et des petits : c'est la justice qui les protège, la charité qui les assiste, la lumière qui les éclaire, les ennoblit et les console. Ils n'ont que cela, et qui manque aux droits de Dieu leur ôte cela. Les peuples ne tardent pas, sinon à le comprendre, du moins à le sentir. En vain ils remercient d'abord l'Autorité de quelque licence qu'elle leur

1. *Mélanges*, II sér. II, 202.

concède pour couvrir ses prévarications ; cette popularité dure peu et bientôt dégénère en insolence.

Toute histoire montre que le peuple reste fidèle au juge sévère contre lequel il murmure, et méprise le corrupteur auquel il applaudit. Le peuple voit bien qu'on lui fait payer les vices qu'on lui donne : il sent bien que le frein religieux dont on l'affranchit, est remplacé par le frein politique, cent fois plus dur à porter ; il s'aperçoit bien que l'autorité, jadis paternelle et désintéressée, devient hautaine et mercenaire.

Alors l'esprit de sédition se réveille, revêtu des apparences de la justice ; Dieu le laisse se répandre. L'autorité étonnée faiblit, ne trouve plus son ancienne force, s'abandonne elle-même, succombe. Ainsi a péri tout d'une pièce la grande monarchie française, si antique, si vénérée, entourée de tant d'appuis. Elle a péri après le règne de ce Louis XV qui, devant les menaces de l'avenir, répondait précisément comme les philosophes pratiques dont parle Leibnitz : *Alors comme alors !* Et qui l'a renversée ? Une guerre, une conspiration, un parti en armes, un grand désastre ? Elle avait cent fois subi ces accidents de la vie des nations, elle y avait cent fois résisté. Ce qui l'a renversée, ce sont des idées dont elle était devenue complice et qui la séparaient du peuple en la séparant de Dieu. Quelques pamphlets ont jeté bas cette monarchie séculaire¹.

Maintenant, conclut Louis Veillot :

1. *Mélanges*, II sér. II, 204.

Personne ne contestera que le Protestantisme a fait faire à l'Autorité d'étranges progrès dans l'art funeste de conspirer contre elle-même, de se trahir elle-même. Dès son origine, en l'environnant de rebellions, il l'a d'abord rendue plus sévère et comme contrainte de retirer à soi une très grande part des libertés publiques, dont il se servait pour l'attaquer. Du moment qu'il y eut dans le pays deux religions, il y eut deux peuples, et deux peuples hostiles ; dès ce moment aussi l'Autorité dut se rendre plus forte que ces deux peuples divisés : et n'eût-elle pas été portée de nature à s'agrandir, leurs entreprises continuelles et inévitables l'un contre l'autre, leur jalousie réciproque, leur passion de la gagner ou de la détruire l'y auraient forcée.

Après avoir ainsi amené l'Autorité à se surcharger de pouvoir, le Protestantisme, ou si l'on aime mieux l'*esprit protestant*, l'a corrompue en la séparant de Dieu, en lui ôtant la crainte de Dieu, en l'obligeant à faire entreprise sur entreprise contre les Droits de Dieu. En tout, et à tous les degrés, il l'a isolée de tout : ici dans un égoïsme mercenaire, là dans une fausse et insolente grandeur ; puis enfin, dirigeant les coups du libre examen contre ce colosse engraisé de profits et enivré d'orgueil, il l'a meurtri, il l'a rendu méprisable, il l'a tué ; et nous savons quels flots de sang ont inondé la terre¹.

C'est à ces « flots de sang » que songeait Louis Veillot, quand il écrivait dans son premier ouvrage :

1. *Mélanges*. II sér. II, 206.

Les Pèlerinages de Suisse, cette phrase qui a fait longtemps « le bonheur des journaux rouges », et qu'ils ont reproduite « avec toutes sortes de manifestations typographiques et de déclamations philanthropiques », pour prouver que le rédacteur en chef de *l'Univers* était « un homme sanguinaire ¹ » :

« Pour moi, ce que je regrette, je l'avoue franchement, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Hus plus tôt, et qu'on n'ait pas également brûlé Luther ; c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelque prince assez dieux et assez politique pour mouvoir une croisade contre les protestants. »

Or, treize ans plus tard, invité à s'expliquer là-dessus, Louis Veullot le fit sans barguigner :

Littérairement, dit-il, cette phrase pourrait être mieux tournée, mais comme j'ai le bonheur de n'être pas de ceux qui ne tiennent pas trop à la façon de leurs phrases, je ne la renie point. Je la prends, puisqu'on me la rejette, et je ne suis pas insensible au plaisir de me trouver fidèle à mes opinions. Ce que j'écrivais en 1838, je le pense encore ².

Et il se prenait à rappeler les « temps à la fois plus vigoureux dans le mal, plus fermes et plus sages dans le bien » où « il y avait peine de mort contre ceux qui compromettaient la paix publique en fabriquant de fausses croyances. »

Nos pères croyaient l'hérésiarque plus dangereux que le voleur, et ils avaient raison. Une

1. *Mélanges*, I sér. vi, 190

2. *Ibid.*, p. 193.

doctrine hérétique était une doctrine révolutionnaire. Il en résultait des troubles, des séditions, des pillages, des assassinats, toutes sortes de crimes contre les particuliers et contre l'État; on tombait en guerre civile, on faisait alliance avec l'étranger, et la nationalité était menacée en même temps que la vie et la fortune des individus. L'hérésie, qui est un très grand crime religieux, était donc aussi un très grand crime politique. Cela n'a pas besoin d'être démontré aux gens instruits et de bonne foi; on ne démontre rien aux autres.

L'hérésiarque, examiné et convaincu par l'Église, était livré au bras séculier et puni de mort. Rien ne m'a jamais semblé plus naturel et plus nécessaire. Cent mille hommes périrent par suite de l'hérésie de Wicléf; celle de Jean Hus en fit périr davantage; on ne peut mesurer ce que l'hérésie de Luther a coûté de sang, et ce n'est pas fini. Après trois siècles nous sommes à la veille d'un recommencement. La prompte répression des disciples de Luther, une croisade contre le protestantisme aurait épargné à l'Europe trois siècles de discordes et des catastrophes où la France et la civilisation peuvent périr¹.

Un peu plus tard, en 1837, Louis Veuillot, s'appuyant de l'histoire, affirmait que « 89, qui est le libre examen politique, n'a pas produit moins d'écoles que le libre examen religieux, son ancêtre, n'a produit de sectes », et que « ces écoles ne sont pas moins ennemies que ces sectes. »

1. *Mélanges*, I sér. vi, 192.

Dans le protestantisme politique, comme dans le protestantisme religieux, où peut être l'orthodoxie, et où peut-elle n'être pas? Il y a ce que l'on appelle des *établissements*, c'est-à-dire des orthodoxies de fait et de force, mais qui ne reposent doctrinalement sur aucune base et qui ne peuvent se soutenir qu'au mépris du principe générateur de tous les protestantismes, principe unique et uniquement admis : la négation de l'autorité¹.

IV. — L'ÉMANCIPATION DE LA RAISON HUMAINE PAR LUTHER, SOURCE DES DÉSORDRES SOCIAUX DE L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE.

Dans sa retentissante brochure : *Le Pape et la diplomatie*, Louis Veillot, envisageant les désordres sociaux de son temps, et cherchant à démasquer « le dernier acte de la révolte du Protestantisme contre l'Eglise de Dieu », révolte « contre la vérité divine » qui se couvrait du « mot » de *liberté des peuples*, exactement comme elle s'était couverte du « mot » de *liberté des consciences* au temps de Luther, révélait magistralement que l'attaque du « monstre » offrait bien « le triple caractère qu'elle avait au XVI^e siècle : caractère social, caractère politique, caractère religieux². »

Luther attaque l'état social dans sa racine en ébranlant la solidité du mariage, *base* de la société chrétienne; il attaque l'état politique dans sa racine par le déplacement des pouvoirs et l'abolition

1. *Mélanges*, II sér. III, 146.

2. *Ibid.*, III sér. I, 62.

de la hiérarchie, *développement* de la société chrétienne; il attaque l'état religieux dans sa racine par l'abolition du culte extérieur, expression nécessaire du culte intérieur, *couronnement* de la société chrétienne. Cette triple attaque se fait au nom de la liberté : pour la liberté de la chair, le divorce; pour la liberté de l'âme, le pontificat des princes; pour la liberté de Dieu, la déchéance de tout culte extérieur¹.

Or, affirme Louis Veuillot, « la Révolution nous présente le développement régulier et logique de ces trois libertés protestantes. »

La Révolution traîne à sa suite le socialisme; et le socialisme, au nom de la liberté de la chair, proclame l'abolition totale du mariage, ruine absolue de la famille, dernière logique du divorce².

« Charnelle », l'hérésie de Luther n'avait-elle pas d'abord sollicité la « sensualité saxonne? » Elle ne put même « insurger l'esprit que par le concours impérieux des sens. » Le « premier prince allemand qui se fit hérétique voulait boire, piller l'Église, ou répudier sa femme ou en prendre deux; pareillement le premier prince anglais. Les arguments théologiques ne vinrent qu'en second rang³. »

De même que Luther avait proclamé pontifes les rois, au nom de la liberté de conscience religieuse, de même la Révolution proclame les peuples rois au nom de la liberté de conscience

1. *Mélanges*, III sér. I, 63.

2. *Ibid.*, p. 64.

3. *Ibid.*, III sér. V, 330.

politique... Les peuples-rois sont la conséquence rigoureuse, inévitable, du principe qui avait créé les rois papes; c'est-à-dire du principe qui veut que l'autorité s'exerce de bas en haut; c'est-à-dire encore du principe qui veut, en les divisant, tuer d'un même coup et l'autorité et la liberté, lesquelles n'existent pas si elles ne sont indissolublement unies.

Enfin, la Révolution proclame au nom de la liberté de l'esprit humain, au nom de la dignité de Dieu, la déchéance du Pape-Roi; en d'autres termes, l'abolition absolue et sans retour d'un culte extérieur, image et expression du culte intérieur. Ici, l'identité du principe de Luther et du principe de la Révolution se manifeste dans les termes mêmes. Luther jurait aux peuples qu'il n'en voulait pas à leur foi, il voulait la dégager de ces formes extérieures qui ne font que l'obscurcir. — Pourquoi ce culte, ces cérémonies, ces richesses dans les temples? Dieu n'a pas besoin de ces choses; — elles nuisent à la pureté de la foi. Le vrai chrétien redoute de s'attacher à la forme extérieure, il veut adorer en esprit et en vérité! — Et il en a été de l'adoration en esprit et en vérité comme du droit de se choisir une forme de religion, comme du droit de se choisir une forme de gouvernement. L'esprit de secte a multiplié sans fin les mensonges; il a fait pulluler des docteurs pour inventer toutes les folies; mais pas la folie héroïque, la folie de l'amour, la folie de la croix¹!

1. *Mélanges*, III sér. 1, 64.

Non seulement, « en face du pouvoir temporel du Pape, la Révolution répète mot à mot les serments de Luther en face du culte extérieur¹ », mais elle emploie également les armes préférées du grand chef : « le libelle diffamatoire, qu'il fabriquait de verve et en maître », et auquel « son génie, non moins astucieux que brutal, ajouta la caricature. »

Mélancton, l'angélique Mélancton, l'assistait en cette lâche besogne, où tous deux prenaient un grand soin. L'Allemagne protestante conserve religieusement ces caricatures de si sainte origine, et plusieurs servent encore. Toutes sont d'une ineptie et d'une grossièreté qui font honte aux pasteurs, quoique pasteurs; mais elles parlent au peuple, c'est tout ce qu'il faut. L'une des plus estimées représente le Pape en oreilles d'âne, portant la triple couronne surmontée d'excréments humains. On ne fait pas moins de cas de la *truie papale*: le Pape assis sur une truie, d'une main bénit le monde, de l'autre tient des emblèmes qu'on ne peut décrire; la truie représente le concile de Trente. Ces deux caricatures et d'autres encore, où les mêmes motifs se retrouvent, sont les propres inventions de Luther. En collaboration avec Mélancton, il a composé le *Moine-veau* et le *Pape-dne*. Cette dernière, incomparable par l'abjection, est restée en pleine popularité et mérite d'être connue. On lit dans les œuvres de Luther, recueillies par Walch, ministre protestant, 1746 :

1. *Mélanges*, III sér. I, 65.

« Explication de deux monstres horribles, l'une du Pape-âne, rédigée par Mélanchton, avec l'*Amen* de Luther ; l'autre du Moine-veau, rédigée par Luther, l'an 1523.

« Le Pape-âne, expliqué par Mélanchton et perfectionné par Luther.

« En tout temps, Dieu a préfiguré sa miséricorde et sa colère par certains signes miraculeux, notamment en ce qui regarde les empires, comme nous le voyons en Daniel (viii, 24), où il annonce aussi l'empire de l'Antéchrist romain, afin que les vrais chrétiens se pussent garder de sa malice, laquelle est si perfide que les élus mêmes pourraient être séduits, comme le dit le Christ en Mathieu (xxiv, 24). C'est pourquoi, vers le milieu de cet empire, Dieu a donné beaucoup de signes, et tout récemment cette figure du Pape-âne, qui a été trouvé mort à Rome, dans le Tibre, en 1496, et qui retrace si exactement l'essence de l'empire papal qu'il eût été impossible à des hommes de l'inventer, et qu'on est forcé de convenir que Dieu même la dépeint. »

Suit une description, où le plus révoltant abus du nom de Dieu et des saintes Ecritures est mêlé aux saletés et aux obscénités les plus ignobles pour accréditer dans le peuple un amas de stupides impostures : « J'ai vu dans Wittemberg, dit Audin, la figure du Pape-âne suspendue au chevet du lit des pauvres paysans, à la place de l'ancien bénitier catholique, de la Vierge Marie consolatrice des affligés, ou du saint patron de la paroisse ; je l'ai retrouvée derrière les vitres des libraires

et sur l'étalage des échoppes d'Eisenach et de Francfort ¹. »

A l'heure même où Louis Veillot écrivait ces lignes (1852), « l'explication du Pape-âne, due aux lumières combinées de Luther et de Mélanchton » et « divisée en douze paragraphes », contenant « le sommaire très complet » de la doctrine protestante, était répandu avec une telle profusion, qu'on en « inondait les voitures, les chemins, les auberges et autres lieux ². »

Luther disait : « Plutôt Mahomet que le Pape ! »
C'est le cri de la Révolution ³.

*
* *

Certains « philosophes du libre examen » ont osé parler de « progrès au milieu de cette immense misère ; ils ont dit que l'humanité avait grandi, qu'elle était sortie de l'enfance, arrivée à l'âge viril, qu'elle pensait, qu'elle devait désormais marcher sans lisière, sans tutelle, maîtresse d'elle-même dans sa sagesse et dans sa liberté. » Louis Veillot convient qu'assurément « l'humanité a vieilli et s'est émancipée. » Mais, remarque-t-il, « ce n'est pas tout de vieillir et de s'émanciper : il faut savoir en quel sens le caractère s'est développé avec l'âge. Quand l'enfant indocile à qui l'on montrait les verges est devenu un homme vicieux, alors on lui montre le bâton et le glaive ⁴. »

Pour ce qui est du « progrès moral », assure Louis

1. *Mélanges*, II sér. III, 268.

2. *Ibid.*, p. 270.

3. *Derniers Mélanges*, I, 115.

4. *Mélanges*, II sér. II, 207.

Veillot, il n'y a pas à en douter, « c'est un progrès à reculons. »

Entrons un dimanche, un jour de solennité religieuse, dans cette vieille église dont les dimensions annoncent qu'elle fut bâtie pour un peuple nombreux. Elle avait un clocher magnifique, on y voit encore des restes de sculpture et de peinture, l'architecture en est grande et ornée. C'était un véritable monument, que des mains savantes et généreuses avaient élevé dans ce village perdu. Et quelles étaient ces mains? Celles du peuple lui-même. Les dons et les travaux du peuple ont fait cette belle église. Puisque le peuple avait bâti l'église, il y venait sans doute prier. Il remplissait cette vaste nef. A ne prendre les choses qu'au point de vue le plus restreint, que fait un peuple qui vient à l'église? Il vient au moins chanter les plus beaux chants qui aient retenti sur la terre et suivre un cours de très bonne philosophie... Que pouvait-il résulter de là, si l'on veut reconnaître qu'il en résultait quelque chose? Il en résultait la connaissance de Dieu et de soi-même, le sentiment du devoir dans la famille et dans la société; chez les âmes plus hautes, le goût du sacrifice; partout, pour ne rien surfaire, une certaine moyenne de vertu et de conduite dont les fruits naturels et ordinaires étaient le contentement et la paix.

Aujourd'hui, l'église est déserte. Si c'est un progrès, on a fait celui-là. Si les femmes, en petit nombre, viennent encore à la messe, elles n'en ont plus guère l'intelligence; les hommes l'ont

perdue tout à fait. Ils ne franchissent plus le seuil de l'église. Les uns restent sur la place, occupés de sots propos, plus ordinairement de vaines querelles; d'autres, pour montrer qu'ils sont libres, remuent du fumier ou traînent des lardeaux; la plupart sont au cabaret. Le simple paysan, victime de son ignorance monstrueuse, victime surtout du bel esprit de village qui domine en lui l'instinct même de la nature, craint de montrer qu'il pense à Dieu, cesse d'y penser, et se couche avec une morne résignation sous le lardeau formidable qu'il porte tous les jours. Autrefois il avait Dieu pour compagnon de tant de travaux, pour espérance de tant de misère; il avait l'assistance de la Vierge et des saints. À la voix de l'Angeles, il s'inclinait sur le sillon arrosé de ses sueurs, non plus comme l'éclave de la terre avare, à laquelle il ne peut demander que la prolongation de ses souffrances, mais comme la créature noble et libre qui se fatigue pour une éternité de gloire et de repos. À présent il n'y a plus de gloire et de repos, c'est une journée de cabaret¹.

1. *Melanges*, II ser. II, 254.

CHAPITRE II

CALVIN

On sait en quoi l'herésie de Calvin diffère de celles de Luther et de Zwingli. Bien qu'il eût étudié le droit, le grec, le syriaque, l'hébreu, ce réformateur n'était guère que bon écrivain : il n'avait pas du tout de théologie, et composa sans choix, sans liaison, sans logique, sa doctrine de tout ce qu'il put ramasser dans les erreurs de son temps, prenant à Luther, à Zwingli, à Œcolampade, mais plus particulièrement aux vieilles inepties des Vaudois ¹.

Afin de montrer comment s'y prit Calvin pour accréditer ce fatras de doctrines, « plus absurde et plus antichrétien, s'il se peut, que tout ce qui avait précédé », et quels fruits de mort produisit cette réforme, Louis Veillot nous transporte sur le théâtre principal où opéra l'hérésiarque, Genève, dont il décrit successivement l'état religieux et moral, *avant l'ar-*

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 19.

rière du personnage, sous son gouvernement et après sa mort.

I. — GENÈVE AVANT CALVIN

La réforme protestante y fut introduite « secrètement par quelques réfugiés français, et violemment par les troupes de Berne. » Genève n'était pas alors « en grande réputation de bravoure et de moralité », au dire des panégyristes de Calvin. « Il faut bien, sans doute, qu'elle ait mérité de quelque façon les malheurs qu'on vit pleuvoir sur elle dans ces temps où elle met sa première gloire. Ville de passage et de richesse, elle ne devait pas être exclusivement peuplée de petits saints ¹. » Toutefois, il n'est pas croyable que la morale y fût si « relâchée » que l'ont prétendu certains historiens tendancieux.

La ville contenait sept hôpitaux, il y avait donc chez les gouvernants et les gouvernés une charité fort active, vertu chrétienne qu'on ne voit jamais dans les cœurs sans un beau cortège d'autres vertus; de plus, les familles genevoises fournissaient à trois ou quatre couvents d'hommes ou de femmes une nombreuse population de religieux, qui montrèrent, lorsqu'on les sécularisa, le plus courageux attachement à leur secrète profession. Il y avait donc de la foi. Or, une ville où se voyaient de telles choses ne peut avoir été corrompue au point qu'on l'a bien voulu dire, et, pour n'en pas chercher si long, la résistance qu'éprouva l'hérésie parle assez haut. Cette préférence donnée aux rigueurs de la vieille foi sur les faci-

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 12.

lités de conscience qu'apportait la foi nouvelle, fait voir que la majorité des habitants se croyaient de force à faire leur salut, sans qu'une main complaisante leur aplanît la voie. Saint François de Sales, venant quelques années plus tôt, y aurait pu travailler autrement que Calvin¹.

Voici dans quelles circonstances y pénétrèrent les premiers réformés :

François I^{er} faisant, comme tous les princes de son temps, profession d'aimer les lettres, avait appelé d'Allemagne bon nombre de soi-disant docteurs, frottés de grec et d'hébreu. Ces professeurs, la plupart d'une science assez contestable, mais savants de l'ignorance commune, étaient tous, pour nous servir d'une expression énergique et vraie, *infectés d'hérésie*. C'était cela surtout, non les bonnes études, qu'ils pouvaient et voulaient propager ; ils n'y travaillèrent que trop bien. Un étalage de faux savoir les mit à la mode ; et, comme on avait plus aisé de croire au salut sans les œuvres que d'apprendre le syriaque ou le chaldéen, les adeptes ne tardèrent pas à devenir nombreux. Leurs premières conquêtes furent quelques centaines d'individus dans le plus bas peuple, quelques femmes perdues à la cour. Marguerite de Navarre d'abord, ensuite la duchesse d'Etampes, puis Clément Marot, puis toujours dans la même proportion. Ils se virent bientôt à la tête d'une armée d'ignorants et d'une ligue de débauchés. Tout ce qui ne pouvait raisonner, et tout

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 43.

ce qui raisonnait trop, venait à eux. Les uns par un entraînement stupide ou par de vagues espérances de liberté, les autres pour s'affranchir des troubles et des inquiétudes que la foi, si puissante dans ce temps-là, faisait toujours naître d'une mauvaise vie. La foi ne manquait pas alors... Ce qui manquait, c'était le courage; ce qui séduisait, c'était cette funeste doctrine que la foi suffit sans les œuvres. On voulait se sauver, mais par une route plus facile, et c'est pour quoi les novateurs éblouirent tant de malheureux ¹.

Enfin, pourtant, François I^{er} « ouvrit les yeux. »

Il y avait pour effrayer le chrétien et le prince, dans le spectacle qu'offrait l'Allemagne et déjà même la France. Des mesures rigoureuses furent prises. Au premier signal, les docteurs, toujours peu friands du martyre, décampèrent sans bruit, et beaucoup de leurs fidèles cherchèrent un refuge à Genève, qui s'accrut ainsi d'une nouvelle population. Population de mauvais choix, formée d'esprits remuants, d'hommes qui avaient eu besoin de tranquilliser leur conscience, de prêtres apostats qui voulaient se marier, d'individus qui, ayant à se reprocher ce que Brantôme appelle des jeunesses un peu fortes, fuyaient la justice en ayant l'air de fuir la persécution. Sans doute une pareille invasion peut changer les mœurs d'un pays; mais quelle dut être la nature de ce changement?...

La présence des réfugiés français se signala

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 14.

tout d'abord par des révoltes. Les secours de Fribourg et de Berne les soutinrent ; l'autorité de la Savoie, celle de l'évêque, furent secouées, la réforme introduite, non sans qu'il en coûtât à la ville pas mal de honte et d'argent. Voilà les Genevois réformés et libres, et ils ont le bonheur de voir un prêtre se marier. Cet homme se nommait Jacques-Bernard. Il était gardien des Cordeliers, et donna pour dot à sa femme tout ce qu'il avait pu voler à son couvent. Son exemple n'eut que peu ou pas d'imitateurs. Une seule religieuse de Sainte-Claire rentra dans le monde.

Des débordements épouvantables, un affreux chaos, suivirent de près ces premiers actes. La multitude de sectes et de partis changeait la ville en un enfer de troubles et de dissolutions. C'est alors que les mœurs de Genève sont infâmes et que son histoire fait rougir. Qui voudra s'en assurer aille aux écrits du temps : les plus discrets n'en disent que trop. C'est alors aussi qu'une des factions, profitant de la victoire, rappelle un prédicant français déjà renommé, chassé peu de temps auparavant par la faction contraire. Et l'historien, pour qui le passé devient l'avenir, frémit devant les destinées de ce peuple à qui Dieu envoie Jean Calvin ¹.

II. — GENÈVE SOUS CALVIN

Calvin avait alors environ trente ans. Il était petit, maigre et basané. La soif de dominer éclat

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 15.

tait dans ses yeux pleins de bile et dans sa voix stridente. Jamais homme ne fut mieux fait pour devenir un redoutable sectaire. Déjà couvert de mépris en vingt endroits du monde, il possédait ces raisons de haïr le genre humain qui ne manquent à aucun scélérat. Froid, orgueilleux, vindicatif, repoussant par les dehors d'une hypocrite austérité, rien en lui n'attirait l'affection, la confiance, le respect ou l'estime : tout inspirait la crainte. Habile, actif, fort laborieux, assez savant pour séduire, assez vain pour ne jamais douter de lui, assez affamé de pouvoir pour ne plus rechercher d'autres jouissances, il n'avait besoin de richesses ni de plaisirs. Son âme n'était pleine que d'orgueil, et il semblait que dans cette âme implacable quelques-uns des autres vices de l'homme eussent tenu lieu de vertus. Quand ces fléaux intelligents, plus terribles cent fois que la guerre, la peste ou la famine, qui ne font que passer, viennent occuper la scène du monde, on se demanderait par quelle magie ils imposent leur joug, si l'on ne savait que le vertige s'empare des peuples abandonnés de Dieu. Mais ils ont mission de punir, leur pouvoir s'établit plus long et plus terrible que celui des conquérants. Ils prennent l'âme avec le corps : ils ne donnent ni gloire ni repos, ni espérance ; leurs victimes dégradées ressemblent aux troupeaux atteints d'une plaie incurable, qu'on mène sans résistance à d'ignobles tueries, et dont rien ne sera sauvé¹.

Et l'on vit « les mêmes hommes qui s'étaient ré-

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 17.

voltés contre les vérités si vénérables, si sages, si claires et si harmonieuses de l'Eglise » adopter « l'immonde ramas de contradictions et de folies que leur jetait un misérable rhéteur couvert de crimes. »

D'ailleurs il ne faisait pas bon résister. Il y allait de la vie d'user trop largement à Genève du droit du libre examen. Calvin, qui ne souffrait ni la contradiction ni la concurrence, brûlait quiconque osait dogmatiser à côté de lui, et criblait d'injures atroces dans ses livres ceux qu'il ne pouvait atteindre autrement.

Comme il fallait se conformer à sa foi, il fallait aussi se conformer à l'apparence de ses mœurs. Pour y arriver, il constitua dans Genève une tyrannie sans égale, cherchant, suivant son caractère, à suppléer, par la rigueur des peines, aux principes moraux qui ne pouvaient sortir de sa religion, ou plutôt *s'amusant*, si l'on peut s'exprimer ainsi, à tourmenter les coupables et les mauvais, non pour les amender et servir d'exemple, mais pour jouir d'une plus grande quantité de supplices. La prison, le carcan, le fouet, la mort étaient prodigués en toute occasion. Lorsque d'aussi grands misérables s'avisent d'établir une morale publique, cette morale est odieuse comme tout ce qu'ils font. Ils persécutent le vice et ne le punissent pas ; l'humanité, la décence, la probité, n'ayant d'autres bases que la crainte des châtimens humains, une immense corruption intérieure se cache sous la rigidité menteuse des dehors, et l'on commet sans pudeur tous les crimes qu'on espère cacher ¹.

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 49.

Louis Veillot souligne que Calvin était « surtout implacable envers ceux qui lui portaient ombrage ou qui l'offensaient. »

Epiphane, évêque apostat de Nevers, consulté souvent par les magistrats, eut la tête tranchée ; le même sort atteignit Gruet, coupable d'avoir écrit contre le réformateur. Un pauvre teinturier qui se mêlait de théologie dut demander pardon à genoux pour avoir dit que Calvin pourrait bien s'être trompé et ne devrait pas avoir honte d'en revenir comme en pareille occasion fit saint Augustin¹.

Ce fut surtout dans sa conduite à l'égard de Michel Servet et de Amy Perrin que ce « démon » donna la mesure de sa cruauté.

Servet, médecin espagnol, à demi fou, avait soutenu contre Calvin une polémique dans le style du temps ; Calvin sut l'attirer perfidement à Genève, l'accusa d'hérésie, lui fit faire son procès, sans même lui accorder un avocat, et le fit condamner. « Servet, dit Allwardin, fut attaché debout à un poteau fixé dans le sol ; une chaîne de fer liait son corps, et quatre ou cinq tours d'un épais cordage retenaient son cou. Son livre était suspendu à son côté, une couronne de paille ou de feuillage enduite de soufre couvrait sa tête. Le bourreau, qu'il pria d'abréger son supplice, alluma les flammes sous ses yeux, et ensuite les approcha en cercle autour de lui. A cette vue Servet poussa un cri si horrible que tout le peuple en fut

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 20.

frappé d'horreur, et il se trouva des hommes qui, le voyant languir longtemps, se hâtèrent de jeter des fagots sur le bûcher ; enfin, après une demi-heure de tourments, il rendit l'âme en criant d'une voix lamentable : Jésus, fils de Dieu éternel, ayez pitié de moi ! » Calvin eut peur que Servet ne passât pour un martyr, et se remit à l'outrager. « Pour que les misérables que son supplice a émus, écrivit-il, n'aient point à se glorifier de l'entêtement de cet homme comme de la constance d'un martyr, je dois faire remarquer qu'il montra, au moment de sa mort, une stupidité tout animale, après que son arrêt lui eût été signifié : tantôt il restait dans l'attitude d'une personne stupide, tantôt il poussait de profonds soupirs, ou bien des cris furieux ; et cette derrière manie prévalut tellement chez lui qu'on ne l'entendit plus que meugler comme les vaches de son pays : Miséricorde ! miséricorde !

La « célèbre douceur de Mélanchton » ne l'empêcha pas de « féliciter Calvin d'avoir fait brûler Servet². »

Amy Perrin était grand partisan de la réforme, et des plus considérés dans Genève, où il avait eu la charge de capitaine général. Un jour, voulant donner une preuve extraordinaire de son zèle, il fit transporter la pierre du grand autel de l'église cathédrale sur la place des exécutions, et ordonna qu'elle y fût disposée en échafaud pour servir au supplice des criminels. Une si grande brutalité ne manqua pas d'accroître son crédit ; mais bientôt

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 21.

2. *Mélanges*, II sér. iv, 501.

ce crédit offusqua l'ambition de Calvin. D'ailleurs Amy Perrin passait pour n'aimer point les réfugiés français qui composaient le parti du réformateur. On résolut de se défaire de lui. Calvin l'accusa de machinations contre les Français et d'avoir comploté de les faire massacrer tous par trahison ; vrai ou non, ce que disait Calvin, il fallait le croire. Amy Perrin fut condamné.

Arrivé au lieu du supplice, le misérable éprouva des terreurs atroces lorsqu'il vit l'échafaud sacrilège que lui-même avait fait dresser. Il supplia qu'on lui donnât la mort sans le faire monter sur cette pierre fatale. On lui répondit qu'il serait traité en dieu ; que l'échafaud n'ayant point encore servi, c'était bénédiction d'avoir pour l'essayer un si noble personnage, qui en était l'inventeur, et qui, mieux que personne, pourrait dire si l'on mourrait bien dessus. Puis, on l'y porta dans une angoisse horrible. Le peuple n'avait jamais vu condamné faire plus mauvaise contenance devant la mort. On eût dit que cette pierre était brûlante, à la façon dont il s'y débattait. Et comme il criait grâce et protestait de son innocence, le bourreau qui avait été catholique, lui dit tout bas, en lui bandant les yeux : « Vous vous trompez, messire, sur l'échafaud où vous voilà, vous n'êtes point innocent¹. »

A noter que « Calvin, pontife de Genève par l'autorité suprême qu'il eut sur les matières de religion, fut aussi dictateur par celle qu'il sut prendre dans le gouvernement. »

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 28.

Rien ne se faisait contre son avis, tout se faisait dès qu'il avait commandé. Les réfugiés français maintenaient facilement son pouvoir, et en étaient protégés à leur tour. Ils devinrent sous lui les maîtres de la ville ¹.

Genève fut alors « un foyer de propagande protestante et politique dont les efforts étaient surtout dirigés contre la France. »

Notre patrie lui dut en grande partie les malheurs de ses guerres intestines. Dès 1559, les pasteurs calvinistes, tranquillisant la conscience du prince de Condé, lui faisaient déclarer, dans l'assemblée secrète de la Ferté-sous-Jouarre, qu'il n'y avait pas crime à lever l'étendard de la révolte et de la guerre civile dans son pays, qu'on pouvait, par tous les moyens, se saisir des Guises, faire leur procès et les condamner, attendu qu'en pareil cas un prince du sang était légitime magistrat ².

III. — GENÈVE APRÈS CALVIN

Calvin mort (1564), Dieu ne permit pas que son ouvrage tombât avec lui. Genève, telle qu'il l'avait faite et préparée, devait subsister pour la satisfaction de cette colère qui punit les générations. Elle devait être un exemple au monde des voies où les peuples peuvent s'égarer, des maux qu'ils peuvent souffrir, des hontes où ils peuvent descendre. N'ayant plus de dissidents à faire mourir, les Genevois apprirent de leurs pasteurs à brûler les

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 18.

2. *Ibid.*, p. 22.

sorciers, cruauté qui est encore un des bienfaits de la réformation, et dont les siècles les plus barbares n'avaient donné que peu ou pas d'exemples. Nulle part on ne vit autant qu'en ce malheureux coin de terre multiplier ces abominables supplices. Il y en eut cent cinquante dans l'espace de soixante ans. Le dernier date de 1652; mais, quinze ans plus tard, on brûla encore un pauvre fou qui s'était fait juif. A côté de cela se rencontrent des centaines de prescriptions, d'ordonnances, de sollicitations du consistoire empreintes de la plus inepte et de la plus tracassière bigoterie. Défense d'enseigner les mathématiques aux Savoyards, défense de porter des dentelles et des draperies, défense d'aller en carrosse, défense de sortir en pantoufles, défense de manger au bal ni viandes froides, ni viandes chaudes, ni dragées, etc. On reconnaît à tout moment la basse envie du bourgeois, l'humeur chagrine des ministres d'une religion fautive, qui veulent interdire au public les plaisirs innocents dont la bienséance les oblige à se passer : on dirait que les femmes des pasteurs ont dicté la plupart de ces anathèmes contre les bijoux et les robes détraquées. Mais un grand malheur éclate-t-il sur la cité? la peste, par exemple, qui semble avoir élu domicile à Genève pendant près de cent ans, reparait-elle? faut-il montrer du dévouement, secourir les malheureux? le vénérable consistoire change de ton. Ces apôtres, si braves contre les pantoufles et les habits dorés, refusent de paraître à l'hôpital, et prient le conseil de leur pardonner cette faiblesse, Dieu ne leur ayant pas accordé la grâce d'affronter le péril. Les

registres du conseil, qui constatent tout cela, constatent aussi que les mœurs publiques étaient au niveau du courage des pasteurs, et l'histoire fait voir que ces hommes si influents, si écoutés, ne savaient pas mieux entretenir la concorde que maintenir la vertu parmi leurs concitoyens. De 1558 à 1796, les factions prirent les armes trente fois¹...

Bref :

Des escarmouches couardes entre des partis également poltrons, des révoltes et des haines mesquines, des querelles incessantes, l'insolence d'un côté, l'envie de l'autre, peu de patriotisme, nulle fraternité, des mœurs au moins douteuses, une impiété qui ne l'est point, une intolérance sans égale, une vanité dont le ridicule sans mesure donne à rire à l'Europe, c'est tout ce que la Rome protestante a dans son histoire durant trois cents ans : pas un acte héroïque ne relève le tableau. Voilà le peuple qu'ont fait les doctrines et les prêtres de Calvin².

*
* *

En 1848, Louis Veillot, l'œil fixé sur le *lettré-secrétaire* Calvin, devenu chef d'école, écrivait cette page indignée, toujours actuelle :

Qui a l'esprit féroce, l'âme inabordable à toute pitié, la colère invincible à toute surprise du cœur ? Le rustre, le soldat, le bourreau, le fa-

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, I, 23.

2. *Ibid.*, p. 24.

natique? Non; mais ce docteur qui ne sonne point la cloche, qui ne court point la rue, qui ne touche ni à la torche ni au poignard, qui reste au coin du feu, portes closes, bien muni contre les courants d'air. C'est lui qui est féroce; ces brutes ne sont qu'ivres, ivres du fiel qu'il leur a versé, et qui pourtant a perdu de sa force en passant de son âme à leur instinct. Elles pourront s'émouvoir devant un acte de grande vertu, elles pardonneront au courage d'un homme, elles s'amolliront aux larmes d'un enfant et aux cris d'une mère; elles jetteraient leurs armes, si elles connaissaient la vérité. Notre docteur connaît la vérité et la vérité l'irrite. Humiliera-t-il aux pieds de cette reine un esprit révolté qui s'est flatté de l'anéantir? Volontairement aveugle à toute lumière, le voilà naturellement impitoyable à tout gémissement et à toute blessure. Il voit couler le sang, il s'évanouit: c'est qu'il a peur; mais il s'y fera, et n'en sera que plus furieux et plus inexorable. Il taillera sa plume avec méthode, raturera son papier, recommencera sa page, travaillera toute la nuit pour déguiser un fait qui rehausserait les victimes, et le changer par quelque vil artifice en un mensonge qui les déshonore. Qu'est-ce qu'un sauvage, qui, après avoir bien torturé son ennemi, le mange, en comparaison de ce forcené qui, son ennemi mort, ne l'oublie pas et ne lui pardonne pas, mais adroitement, en belles phrases, lui dresse un autre gibet, plus ignominieux et plus durable, où il crucifie sa mémoire? Tandis que les témoins du supplice de Servet se retiraient émus de ses clameurs, et que les bour-

reaux dormaient d'un sommeil épouvanté, Calvin écrivait sans trouble : « Il n'a su que meugler comme les vaches de son pays. » Voilà le lettré devenu sectaire ¹.

Louis Veillot ajoutait :

Si la populace aujourd'hui se ruait sur les jésuites et en tuait quelques-uns, je sais bien où sont les lettrés qui applaudiraient secrètement à l'aventure et qui s'en feraient honneur avec grande raison. Au bout de deux ou trois semaines, ayant pris les précautions qu'exige aujourd'hui la pudeur publique, ils insinueraient d'abord, ils proclameraient bientôt que ces jésuites sont morts, sinon par justice, du moins justement, de la main d'un homme dont ils avaient ravi l'héritage, d'un autre dont ils avaient séduit la femme, d'un troisième dont ils avaient corrompu l'enfant.

Le monde n'a pas oublié l'histoire des Basiliennes de Minsk. Les écrivains de police au service du Czar ont allégué honteusement, dans un coin de l'Allemagne, que ces religieuses n'avaient jamais existé. Les écrivains hostiles à la religion se sont fait prier pour parler des martyres, puis ont fini par s'exécuter d'assez bonne grâce... Quant aux écrivains protestants, quant aux sectaires, prenant la parole les derniers et lorsque les faits n'étaient plus contestés par personne, ils ont fait d'abord à leur manière le signe de la croix, puis, dévotement, au nom de l'Agneau, ils ont crié que toutes ces relations n'étaient qu'un

1. *Les Libres Penseurs*, p. 50.

amas de grossiers mensonges « écrits par un laquais sous la dictée d'une aventurière », et il ont conjuré l'Empereur, par le devoir de sa dignité souveraine, de ne point honorer d'un démenti ces faussaires impudents...

Nions, car le protestantisme ne produit point de tels exemples ; nions, car nous nous donnons beaucoup de mal, nous autres protestants lettrés, pour prouver que le catholicisme est sans vie, et nous n'admettons pas qu'il puisse avoir des martyrs. Nous avons écrit mille articles pour bien faire comprendre que les couvents sont pleins de jeunes victimes qui se voudraient marier : laissons-nous croire que ces victimes préfèrent la mort à la rupture de leurs vœux ?

Ils nient donc ; ils le font d'une manière basse et honteuse : ils calomnient, ils insultent les victimes, les témoins, le bon sens. Des protestants eux-mêmes leur disent : « C'est trop, taisez-vous : cette histoire est véritable. Nous ne gagnons rien à la contester, et la honte est doublée d'une sottise. » Ils n'écoutent pas, ils sont sourds, ils diffament les martyrs ¹.

1. *Les Libres Penseurs*, p. 51

CHAPITRE III

RABELAIS ET MONTAIGNE, SHAKESPEARE

La littérature proprement dite, en France, n'est pas de bon lieu. Elle est fille du protestantisme, elle a des affinités païennes ; le scepticisme, la raillerie, l'impureté sont ses caractères principaux. Il suffit de nommer ses fondateurs : Villon, Rabelais, Marot, Desperriers, Brantôme, Marguerite de Navarre, Montaigne, Amyot lui-même, quoique évêque. Origine impure et malheureuse, dont elle s'est toujours ressentie ¹ !

De ces noms « sacrés », Louis Veillot retint, pour y appuyer un peu, à l'occasion, ceux de Rabelais et de Montaigne.

D'autre part, encore qu'il n'ait pas « sacrifié sérieusement aux divinités étrangères ² », Louis Veillot n'a pas laissé que d'étudier beaucoup Shakespeare et d'apprécier son œuvre.

1. *Mélanges*, II sér. I, 7.

2. *Ça et Là*, II, 432.

I. — RABELAIS ET MONTAIGNE

Rabelais est une des « gloires nationales » dont, en 1855, les rédacteurs du *Siècle* accusaient Louis Veillot d'être le « contempteur¹ ». Celui-ci ne fit aucune difficulté de dire : « *Confiteor*². » Mais il avertit M. Havin que Rabelais, « voyant la tenue de M. Plée et la voltige de M. Jourdan », éclaterait « d'un rire énorme³. »

Rabelais, que Louis Veillot lut avant sa conversion, d'abord l'étonna.

Par quel jeu de la nature ou quel secret de l'art un pourceau pouvait-il avoir tant d'élégance et d'esprit ? Pendant un temps, je le lus avec plaisir ; j'étais surtout content de lui quand je n'étais pas content de moi. A présent (1859), Rabelais a beaucoup engraisé. Où je trouvais des gouailleries amusantes, je ne trouve plus que des grognements ; ce qui me faisait rire m'attriste⁴.

Louis Veillot, reprochant à Sainte-Beuve « sa complaisance pour les œuvres impudiques », le tance vertement à propos de son apologie de Rabelais. Sans hésitation, il se sépare de La Bruyère, qui appelle son livre « un monstrueux assemblage d'une morale fine et d'une sale corruption », et dit que, si « là où il est mauvais il passe bien au delà du pire » et devient « le charme de la canaille..., où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent » et « peut être le mets des plus délicats. »

1. *Mélanges*, I sér. vi, 574.

2. *Ibid.*, p. 578.

3. *Ibid.*, p. 580.

4. *C'à et Là*, II, 441.

Si la délicatesse est un mélange de goût, d'honnêteté et de bon sens, Rabelais, malgré tout son génie, n'a pas une page où il puisse être « le mets des plus délicats. » L'ordure le souille de toutes parts. Quel contentement peut recevoir un noble esprit de cet éternel rire, encore ignoble dans les rares instants où il n'est pas obscène et ordurier¹ ?

Louis Veillot soutient contre La Bruyère et Sainte-Beuve que « jamais âme ne fut plus enchaînée à l'ignominie que celle de Rabelais, moine apostat et prêtre sacrilège » ; qu'il fut « une vivante incarnation de cette fureur de la chair qui ferme l'esprit aux choses élevées et saintes », et que « c'est là le mot de son livre, qui n'est pas du tout une énigme indéchiffrable », puisque « l'homme charnel, l'*animalis homo*, la bête y hurle ce qu'elle peut rêver de plus immonde, s'y vautre dans ce quelle peut trouver de plus dégoûtant² ».

Et comme Sainte-Beuve se persuadait que « l'auteur de *Pantagruel* devait, en certaines occasions, « avoir un air *vénérable* de docteur et de maître, et représenter en lui la *majesté* de la science », il riposte :

Le portrait de Rabelais est à Versailles, à côté de celui de Luther. Jamais la pensée n'a pu sortir majestueusement de ces lèvres d'où le blasphème semble s'exaler en fumée livide avec une odeur de fromage et de gros vin³.

Puis, après avoir vigoureusement flagellé cet « exordelier sorti du cloître parce que dégoûté » de trop

1. *Mélanges*, I sér. vi, 5.

2. *Ibid.*, p. 6.

3. *Ibid.*, p. 7.

boire, de trop manger et de trop dormir, en un mot, de trop vivre suivant la chair » ; après avoir indiqué, en la soulignant, « la principale amorce des apôtres luthériens pour attirer au giron de la religion nouvelle tous ces catholiques engagés dans le sacerdoce et dans la vie religieuse qui avaient les généreuses inclinations de Rabelais », Louis Veillot n'hésite pas à conclure que ce que le *xvi^e* siècle a produit « comme l'expression la plus complète de la révolte contre la loi de Dieu », c'est « Luther, Calvin et Rabelais ¹. »

Dans un article fort original : *Le Phylloxéra*, du 2 août 1875, Louis Veillot disait encore de Rabelais :

Rabelais, célébrant les gloires de l'âge qui vit son livre, remarque qu'il a produit la merveille de l'imprimerie, mais aussi, « comme à contrelil, cette abominable invention de l'artillerie. » Le même âge a produit encore le protestantisme, et un autre mal très connu aux *annonces* des journaux, qui s'est rapidement implanté et qui a fait la fortune d'une quantité de guérisseurs. Maître François n'observe pas que toutes ces inventions et importations ont entre elles un lien de famille assez apparent et se propagent l'une l'autre. Son livre lui-même (qu'on appelait le *Livre*, comme la *Bible*, pour montrer son excellence) était un livre protestant. Les « beuveurs très illustres » et autres personnages « très préteux » à qui il l'a dédié, étaient et devaient être partisans de la foi

1. *Mélanges*, 1^{re} sér. vi. 9. — Cette virulente réplique de Louis Veillot à Sainte-Beuve, dont nous ne donnons ici qu'un court résumé, se trouve longuement analysée dans le chapitre sur Sainte-Beuve, de : *Louis Veillot et les mauvais maîtres de son temps*, p. 301, seq.

nouvelle, dont l'un des apôtres, Ulric de Hutten, mourut du mal nouveau. Assurément, l'artillerie tua moins d'hommes et fit moins de ravages !

Et, rappelant qu'un « dentiste moderne » allait alors « criant », au sujet des « dents cariées : *N'arrachez pas, guérissez !* » — « A considérer toutes ces nouveautés ensemble, déclare-t-il, on ne se sent pas de l'avis du dentiste. »

On serait plutôt tenté de crier : « Ne guérissez pas, arrachez ! » C'est ce que l'Eglise n'a cessé de crier aux malades. Mais il faut entendre les cris qu'ils poussent dans cette école joyeuse et malsaine de Rabelais, lorsque l'Eglise leur ouvre cet avis salutaire. A bas ! à mort ! à l'eau¹ ! »

*
* *

« L'esprit *humain* peut se glorifier de Montaigne », concède Louis Veuillot, « mais l'esprit chrétien² ? »

A l'encontre de Rabelais, Montaigne *n'agréa* point d'abord à Louis Veuillot « de sa personne. »

Il étale trop sa lecture, quoiqu'il y mette de l'aisance, et il cherche trop son esprit, bien qu'il ne manque jamais de le rencontrer. Un trait personnel de Montaigne me semble peindre à merveille l'espèce philosophique et littéraire.

Ce penseur qui disait : *que sais-je ?* parce qu'il croyait savoir tout, ne sut pas s'arranger pour faciliter le culte qu'on lui rend. Il était maire de Bordeaux : la peste y vint, il prit la poste ; il alla

1. *Derniers Mélanges*, II, 499.

2. *Mélanges*, I, sér. VI, 415.

dans sa campagne peindre la peste qui n'y était pas. Ses adjoints le conjurèrent de revenir. Serviteur ! Il resta chez lui, ruminant Epictète.

Louis Veillot s'en prend à M. Grün, son panégyriste, lequel, considérant que « l'immortalité est acquise à Montaigne, écrivain et philosophe, s'est mis en tête de nous le faire bien connaître en son privé, afin que nous le vénérions comme il faut ¹. »

Ayant cherché, fouillé, rêvé, il a fini par produire un juste volume, d'où il conste que ce grand esprit, qui prétend partout avoir toujours dédaigné les honneurs, n'a pas laissé de se remuer assez pour les obtenir. Il a attrapé quelques emplois, n'a brillé dans aucun, n'a pu aller haut nulle part. Petit chevalier de Saint-Michel au moment que l'ordre se rapetissait, petit diplomate, petit militaire, très petit maire de Bordeaux ; grand raisonneur toujours. En homme sage, il finit par se donner aux bouquins ; en homme d'esprit, se remémorant tant d'efforts infructueux pour atteindre à la grandesse, il écrivit : « Vengeons-nous à en médire. » Voilà ce que le bon Grün a trouvé pour canoniser Montaigne ; et il l'estime bien canonisé, sauf sur la fuite de Bordeaux, où il ne trouve pas qu'on le puisse nettoyer tout à fait. L'honnête cœur tudesque de M. Grün ne peut expliquer cette fuite. Bah ! qu'il accepte l'explication toute ronde et à la cynique suggérée par son héros lui-même : « Je suivrai le bon parti jusques au feu, *mais exclusivement* si

1. *Cà et Là*, II, 44.

je puy. » A se montrer trop difficile on ne ferait de statues qu'aux saints; il ne resterait plus de dévotion pour les sages¹.

Comme Louis Veuillot avait « d'assez bonne heure abjuré le culte des dieux, demi-dieux et héros de la littérature et de la philosophie », il ne craint pas d'ajouter :

Je cessai de suivre ce courant, l'un des plus forts de l'époque, dès que je vins à me demander en quoi le don d'écrire, pris intrinséquement, peut rendre un homme plus respectable que le don de chanter ou de jouer du violon. Le don en lui-même est certainement quelque chose, puisqu'il sort du commun. Il signale un homme destiné de Dieu à quelque besogne particulière; cet homme est donc à honorer, comme quiconque est revêtu d'un grade. Mais s'il se dégrade? s'il manque à sa fonction ou par trahison formelle, ou par inintelligence ou lâcheté?

Il me parut que la plupart des capitaines de littérature et de philosophie ressemblent à des capitaines de troupe régulière qui se feraient capitaines de brigands. L'espèce littéraire, vu l'abondance de ses félonies, ne me lit pas du tout l'effet de tenir de près à l'élite du genre humain. Ces gens d'esprit sont plus exposés que d'autres aux périls de la vanité, et le contraste de leur langage et de leur tempérament les rend souvent ridicules. Lorsque j'eus occasion de les fréquenter, je demeurai stupéfait en examinant la cage grossière

1, *Çà et Là*, II, 442.

où chantait l'oiseau qui m'avait charmé de loin. Quant au public, figuré par le bon Grün, toujours en extase, il est excusable : c'est la victime de la gloire.

Dans cette multitude, pourtant, beaucoup ont moins de goût et moins de reconnaissance pour la forme qui les amuse que pour la pensée qui les corrompt¹.

II. — SHAKESPEARE

Shakespeare est grand connaisseur du cœur humain, philosophe profond, poète admirable et l'un des plus riches que le monde ait vus, créateur puissant et plein de flammes, d'une abondance incomparable. Que de caractères, que de combinaisons, quelle éloquence propre à toutes ces situations dramatiques qu'il crée sans se lasser, avec une aisance, une fécondité et une harmonie qui tiennent de la force créatrice de la terre !

Oui bien ; mais voici l'envers :

Avec tout cela, Shakespeare n'est pas une grande âme ; il a méprisé l'humanité, il s'est méprisé lui-même. Ce n'est qu'un grand miroir. Mais dans le miroir, le diable a jeté ses pierres funestes. Elles ont fait des trous et des cassures qui brisent l'harmonie, et l'image n'est plus assez fidèle ; rien n'est à la ressemblance de Dieu : *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus per hunc in invi-*

1. *Cà et Là*, II, 443.

sibillum amorem rapiamur. Il y a dans ces paroles une loi de l'Art absolument souveraine; et toute œuvre où elle n'est pas observée manque au but que l'artiste doit poursuivre, car toute la nature est ordonnée pour le révéler et nous permettre de l'atteindre. Dans la nature shakespearienne, Dieu est formellement absent¹.

Louis Veillot reconnaît qu'aucun des ouvrages de Shakespeare « n'est à proprement dire immoral. Partout le mal est flétri et puni; le bien triomphe. »

Mais l'on sent que l'auteur est *indifférent au mal et au bien*. Il peint. Seulement *l'homme semble n'avoir point de juge. Il est purement sous la loi de la fatalité*².

Ces défauts graves, Louis Veillot les relève à mesure dans les jugements qu'il porte sur les principaux drames du poète : *Hamlet, la Tempête, Antoine et Cléopâtre, les Méprises, Macbeth*.

a) *Hamlet*. Hamlet, prince de Danemark, se trouve engagé dans une affaire terrible par suite des relations mystérieuses de la reine, sa mère, avec un personnage de la Cour. Ces relations-là ne tournent pas toujours au vaudeville, et Shakespeare fait voir combien de complications politiques en peuvent sortir. Hamlet parle librement et sévèrement à la reine³...

Certes, Louis Veillot trouve, et en nombre, « d'admirables choses dans *Hamlet!* »

1. *Derniers mélanges*, III, 373.

2. *Ibid.*, p. 374.

3. *Ibid.*, II, 184.

Quelle belle nature, jeune, éloquente et sauvage ! Hamlet montre à sa mère quel roi s'est emparé du Danemark : « Un esclave, un coupeur de bourse qui a dérobé l'empire et les lois ; qui a volé en un coin le précieux diadème et l'a mis dans sa poche... Ma mère, pour l'amour de votre salut, ne vous persuadez pas que c'est ici la voix de ma folie et non pas la voix de votre crime qui a parlé. Ce serait cacher et masquer la plaie vénéneuse sans la guérir ; et la corruption infecte, travaillant au dedans, rongerait les vaisseaux intérieurs. Confessez-vous au ciel, repentez-vous du passé, gardez l'avenir... » — « O Hamlet », s'écrie la malheureuse, « te tournes mes yeux vers le fond de mon âme, et j'y aperçois des taches si noires et si gangrenées, qu'elles ne pourront jamais s'effacer¹. »

« *Hamlet*, vainqueur de son père assassiné, contre sa mère qui a fait le crime, a-t-il vraiment un caractère ? » se demande Louis Veillot. Voici sa réponse :

La divinité qui mène le drame est capricieuse. Ce fils, placé dans une situation si terrible, se préoccupe de vengeance, et non de justice et de pitié. Il est bouffon. On ne sait si sa folie est jouée ou réelle. Les effets dramatiques qui en résultent sont puissants ; mais ni la raison ni la morale n'en demeurent satisfaits. *Polonius* est incompréhensible. *Ophelia* ne peut toucher que par le jeu de l'actrice, et à la simple lecture son rôle nous laisse froids. Le roi meurtrier est un coquin trop vil. Comment la reine a-t-elle pu être

1. *Derniers mélanges*, II, 185.

séduite par ce « crapaud »? Rien n'explique sa passion pour un tel amant. Nous croyons que le poète dramatique n'a pas le droit de mettre en scène un fils forcé de mépriser absolument sa mère, et qui, comme roi, doit la punir. *Père et mère honoreras* : voilà la loi de Dieu qui prime la loi dramatique. *Hamlet*, malgré sa folie, n'est pas présenté comme un instrument purement aveugle de la Providence. Il raisonne trop pour être inconscient. Shakespeare avait été catholique. S'il s'était souvenu de son catéchisme, il avait là un drame moins fantastique et plus beau. La folie de Hamlet est considérée comme un trait de génie. Elle n'est qu'un truc qui escamote la difficulté, mais qui supprime en même temps la beauté véritable et haute¹.

b) *La Tempête*. Louis Veillot ne l'admira jamais en dépit des « gloses des commentateurs. »

Je ne trouve aucun charme à ces jeunes amoureux qui font pâmer d'aise M. Amédée Pichot, critique de mince étoffe beaucoup trop écouté.

Dans *la Tempête*, cependant, il y a Caliban, la brute qui veut laiter les pieds de ceux qui lui donnent à boire. Excellente figure du peuple électeur! On peut louer aussi la charge des deux matelots ivres. Quelques mots du matelot saoul qui se croit roi, à son flatteur, font penser aux journalistes officieux. Mais en somme ce morceau de poésie, sauf le style qui disparaît dans la traduction, n'est qu'une farce pour la canaille².

1. *Derniers mélanges*, III, 374.

2. *Ibid.*, p. 374.

c. *Antoine et Cléopâtre*. Ce drame « peint admirablement la passion de luxure. »

Octavie dit à Antoine pour le dissuader de la guerre contre César Auguste : « La guerre entre vous deux, c'est comme si le globe s'entr'ouvrait, et qu'il fallût combler le gouffre avec des monceaux d'hommes morts. » Cette belle parole peut se dire à tous les hommes politiques, quelque passion qui les pousse, quand ce ne serait que la luxure ou la vanité. Mais que leur importe ! Ils n'ont qu'à triompher l'un ou l'autre pour avoir des poètes et des flatteurs ; et ils en auront même après la défaite et la mort. Antoine perd l'empire du monde parce qu'il est subjugué par une prostituée. Dans l'histoire, lui et Cléopâtre sont plus vils. On ne pouvait les montrer tels qu'ils furent, cela serait répugnant. Est-ce une œuvre morale de les flatter et de les farder de telle sorte qu'au moment de la punition le spectateur incline à les plaindre ?

Antoine, dans un moment lucide, laisse échapper de belles paroles. Les remords d'Enobarbus après qu'il a trahi, sont beaux et touchants. Mais que d'épaisses farces mêlées à tout cela ! Shakespeare condamne perpétuellement son génie à caresser la grossièreté du spectateur. Il s'y arrête, s'y applique et s'y prolonge ¹.

d. *Les Méprises*. C'est une « farce pour les spectateurs les plus incultes et les plus bas. »

On loue les trucs ; M. Scribe en a de plus ingé-

1. *Derniers Mélanges*, III, 375.

nieux. Le comique consiste dans l'abondance des coups qui tombent sur les esclaves, lesquels sont cyniques à donner des nausées. Au dénouement, pas une parole d'affection entre ces frères qui se reconnaissent et reconnaissent leur père. La *charge* de la maritorne amoureuse de Dromio est d'une verve de saleté digne de Rabelais. Ces immondices roulent sur un inceste :

DROMIO : « Elle n'est pas plus longue de la tête aux pieds que d'une hanche à l'autre. Elle est sphérique comme un globe. Je pourrais étudier la géographie sur elle. »

ANTIPHOLUS : « Dans quelle partie de son corps est située l'Irlande ? »

DROMIO : « Monsieur, ... je l'ai reconnue à la puanteur. »

L'Irlande était déjà la martyre et l'Angleterre le bourreau. C'était déjà le peuple égorgé dont l'Angleterre boit encore la vie ¹.

e) *Macbeth*. C'est un drame « vraiment plein de poésie et d'éloquence », pense Louis Veuillot.

Terrible étude des entraînements du crime ! Dans toute la pièce règne une poésie sombre et fantastique qui emporte le spectateur. On ne peut mieux peindre des héros sauvages. Les personnages épisodiques sont pleins de beautés mâles. Tous ont leur physionomie. Les sorcières sont étranges et superbes. *Macbeth* dit : « Nous subissons toujours cet arrêt, que les sanglantes leçons enseignées par nous tournent, une fois apprises,

1. *Derniers mélanges*, III, 376.

à la ruine de leur inventeur. La justice à la main toujours égale fait accepter à nos propres lèvres le calice empoisonné que nous avons composé nous-mêmes. » *Angus* dit de *Macbeth* : « Ceux qu'il commande n'obéissent qu'à l'autorité et nullement à l'amour. Il commence à sentir la dignité souveraine l'embarrasser de son ampleur inutile, comme la robe d'un géant salie par un nain. » Voilà le grand Shakespeare, tel que Dieu l'avait donné. L'amour du parterre a fait un autre homme.

On peut voir dans Shakespeare un dédain de faire mieux qui est peut-être la plus haute marque du génie personnel. Le génie non chrétien ne peut pas parvenir à l'estime de ses œuvres. Il ne peut pas franchir une certaine barrière qui l'empêche de monter tout en haut et qui lui fait mépriser le point relativement inférieur où il se sent contraint de rester.

La marque de bassesse est la farce et la grossièreté qui ne pouvaient lui être naturelles et qui n'étaient pas nécessaires, sinon pour gratter les spectateurs. Voilà le côté odieux, comme dans Molière qui l'a moins affiché ; et le mépris des malheureux par le langage qu'on leur fait parler et l'abondance des coups qui leur sont donnés. Quel beau comique pour des chrétiens que de leur faire voir un esclave battu ! Le grand ennemi du poète dramatique est ce culte du gros rire qui fait tomber les gros sous. Pour lui faire place, il se contente d'effleurer les grandes pensées et s'arrête à creuser le coq-à-l'âne.

On est embarrassé de penser avec Voltaire. Néanmoins il y a du vrai dans cette qualification

de *sauvage ivre*, qu'il applique à Shakespeare. J'y consens à peu près si les élèves de Voltaire m'accordent pourtant que le sauvage a été baptisé et élevé dans la foi de l'église catholique. Elle lui avait donné de beaux commencements et lui a laissé de beaux restes dont aucun de ses successeurs protestants et incrédules n'a pu se servir. Quelle misère que celle des Shakespeariens modernes, également ignorants de la loi de Dieu, des lumières du bon sens humain et des règles de l'art puisées à ces deux sources ! Ils ont désappris et oublié la pensée de l'Art¹.

Quelque vingt ans auparavant, Louis Veuillot écrivait déjà que si Shakespeare lui paraissait « souvent grossier », ses « imitateurs français » étaient « la plupart tout à fait brutaux. »

Leur théâtre s'adresse aux sens, non à l'esprit. La vérité qu'ils y prétendent mettre n'y est pas ; ils l'y mettraient que je n'en ferais nul cas. Je ne charge pas les poètes de m'apprendre l'archéologie. La vérité historique au théâtre n'est qu'à peine un costume. A quoi bon faire débiter des alexandrins ou de la prose par des poupées dont tout le mérite est leur costume ? Le moindre imagier me servira mieux et m'ennuiera moins. Quant à la vérité des passions et des événements, c'est pur mensonge ou pure ignominie. M. Hugo excelle à réussir ces deux choses².

1. *Derniers Mélanges*, III, 377.

2. *Ça et Là*, II, 432.

CHAPITRE IV

MOLIÈRE

Louis Veillot, s'appuyant « d'assez bonnes autorités », crut, un jour, pouvoir élever, dans les colonnes de *l'Univers*, des « doutes sur la morale personnelle et la morale officielle de Molière. » En son « âme et conscience », ayant « étudié le personnage », il ne trouvait pas « qu'il répondit à l'idée que l'on doit se faire d'un homme de bien. Ce fut une protestation comme celle de ces pauvres chrétiens des premiers siècles, qui parfois, à leurs risques et périls, au milieu de la foule idolâtre, allaient insulter les idoles, en attendant qu'il plût au Dieu caché de susciter une main assez forte pour les jeter bas... Contester la morale et la moralité de Molière! » Aucun impie moderne n'a été « plus injurié pour avoir dit ou que Dieu est le Mal, ou que Dieu n'est pas¹. »

Cet accu'il l'encouragea. « Forcé par le torrent des affaires quotidiennes d'interrompre la démonstration commencée », il eut toujours « dessein d'y revenir. » Il y revint, en effet, en 1877, et étendit

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 8.

même « aux dimensions d'un volume l'esquisse rapide » où il avait d'abord compté se borner. Ce travail parut sous ce titre : *Molière et Bourdaloue*, à cause des « étranges ressemblances » et des « puissants contrastes » qu'il y met en haut relief entre ces « deux moralistes », ces « deux connaisseurs du cœur humain », ces « deux rois de l'éloquence », qui, « nés presque au même moment, élevés par les mêmes maîtres... ont parlé aux mêmes hommes et souvent traité les mêmes sujets », et qui, « après avoir grandement excité l'attention de leurs contemporains, sont morts à quelques années l'un de l'autre, en pleine activité, pour ainsi dire les armes à la main, Molière presque sur le théâtre, Bourdaloue en descendant de la chaire¹. »

Nonobstant cette étude fouillée et de large envergure, Louis Veillot eut maintes occasions de parler ou de reparler de Molière.

Or, c'est à trois chefs que l'on peut ramener les accusations portées par le Maître contre « notre premier poète comique² », à savoir :

- Sa servilité à flatter les passions de Louis XIV ;
- Sa fourberie dans sa satire de la fausse dévotion ;
- Sa caricature du « dévot de cœur. »

I. — SERVILITÉ DE MOLIERE A FLATTER LES PASSIONS DE LOUIS XIV

Après avoir, pendant treize ans, mené « la vie de comédien nomade », jouant « dans les campagnes, dans les châteaux, dans les villes, partout où il trouvait un public et un lieu quelconque pour servir de

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 10.

2. *Ibid.*, p. 256.

théâtre; toujours attelé à la Béjart et à ses frères, faisant le héros, faisant le bouffon, composant quelques farces, ne quittant point la mauvaise compagnie¹ », Jean-Baptiste Poquelin — « transformé en sieur de Molière » — était revenu à Paris, « rapportant l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux*, et quelques bagatelles². »

Il ouvrit un théâtre, où il joua d'abord, dit le feuilleton du temps, « un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régala la province. » Il eut l'honneur de faire rire aux éclats le frère du roi, qui assistait à la représentation; « et c'est là, peut-être, dit tranquillement Bazin (son biographe), ce qui nous a valu tant de chefs-d'œuvre. » O génie de l'homme ! Que cette médiocre altesse eût bâillé, toute la veine du poète en pouvait être tarie. En recevant le prince, l'auteur nomade lui avait adressé un compliment que Loret lui-même ne trouva pas des plus mesurés :

Le premier acteur de ce lieu³,
L'honorant comme un demi-dieu,
 Lui fit une harangue expresse,
 Pour lui témoigner l'allégresse
 Qu'ils reçoivent du rare honneur
 De jouer devant un tel Seigneur.

Molière, à trente-sept ans, n'était encore qu'un auteur médiocre, au moins dans le genre tragique, malgré son obstination à chausser le cothurne; un auteur peu fécond, un satirique

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 15.

2. *Ibid.*, p. 20.

3. C'était Molière.

très prudent... Pour oser, il attendait quelque chose, — et c'était simplement de n'avoir rien à craindre¹.

Son « coup d'essai contre les puissances fut la farce des *Précieuses* », qui provoqua un « franc éclat de rire². » *Sganarelle* suivit de près et n'eut « pas moins de fortune. » Vint ensuite *Dom Garcie de Navarre*, « poème héroïque en cinq actes, qui tomba³. » Molière en eut « une plaie au fond de l'âme. »

Le double talent d'écrivain et d'acteur comique ne satisfaisait point son ambition. Il aspirait au genre noble où il était mince : c'est le rêve et presque toujours la punition des railleurs. Un sentiment amer les avertit qu'ils ne font pas en eux-mêmes à l'espèce humaine tout l'honneur qu'elle peut recevoir. Ils gardent longtemps, quelquefois toujours, la prétention d'ouvrir dans le cœur humain la noble source des larmes. Et lorsque enfin, vaincus par cette nature inférieure qui les condamne au rire et à la parodie, ils prennent leur parti de n'être plus que des bouffons, il n'y a point d'oreille un peu délicate qui s'y trompe : le bouffon est un misanthrope, c'est-à-dire un envieux ; son rire a l'éclat strident de la haine. Après l'échec de *Dom Garcie de Navarre*, Molière, comme acteur et comme auteur, renonça définitivement aux visées héroïques ; mais l'on vit de plus en plus dans ses œuvres la trace chagrine

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 21.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. *Ibid.*, p. 24.

d'un cœur irrité contre la noblesse, contre la décence et contre le devoir.

Les grands ouvrages de Molière sont tous postérieurs à la chute de *Don Garcie*. Revenu sur un terrain où il semblait ne pouvoir faire un faux pas, son génie marcha libre, fécond, audacieux, n'ayant autour de lui que des admirateurs enthousiastes et des ennemis écrasés. Il donna successivement l'*Ecole des femmes*, le *Festin de Pierre*, le *Tartufe*, l'*Avare*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*. Il fut loué, célébré, redouté, — et tout à la fois, probablement, l'un des hommes les plus malheureux qu'il y eût au monde. Il était glorieux, et il faisait rire!¹

Mais, « pour obtenir ces applaudissements », il fallait « se plier à des négoces laborieux. » Molière était « avant tout... un politique fort sensé. Les périls que provoquent les inspirations de la muse satirique ne lui étaient point inconnus, il n'avait nul désir de les braver. Tout ce qu'il a fait d'audacieux, il ne l'aurait peut-être point rêvé, et certainement il ne l'eût point exécuté si la faveur royale avait manqué. » Elle lui vint, voici comment, d'après Bazin lui-même :

Mazarin était mort; Louis XIV, âgé de vingt-trois ans, avait pris possession de son royaume :

« Ce fut dans les premiers temps qui suivirent cette prise de possession que se manifesta, de la part du prince pour le poète, quelque chose de plus qu'une protection dédaigneuse et frivole, un certain mouvement d'affection intelligent, prompt

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 24.

comme la sympathie, durable autant que l'égoïsme. Du moment où ces deux hommes placés à de telles distances dans l'ordre social, l'un roi hors de tutelle, l'autre bouffon émérite et moraliste encore bien timide, se furent regardés et compris, il s'établit entre eux une sorte d'association tacite, qui permettait à celui-ci de tout oser, qui lui promettait assurance et garantie, *sous la seule condition de respecter et d'amuser toujours celui-là*. Nous devons ajouter que jamais traité public où la foi du monarque aurait été solennellement engagée, ne fut exécuté plus sincèrement ; qu'en *aucun temps, dans aucune circonstance, la sauvegarde donnée à l'écrivain contre tous les ressentiments qu'il pourrait provoquer ne parut se retirer de lui*. C'est se moquer de nous, comme les historiens font trop souvent, que de mettre Molière au nombre des penseurs qui souffrirent en leur temps la persécution. Jamais homme, au contraire, *et ceci est à sa louange (?)*, n'alla plus droit son chemin, et ne se sentit dans toute sa course moins ébranlé. Il est, en effet, des ennemis qu'il chercha : des rivaux, des particuliers, des classes d'hommes, des professions, des cabales, voire des croyances ; mais *ni individus, ni corps ne purent lui faire aucun dommage, ne se hasardèrent seulement à tenter contre lui rien de ce qui se traduit par la violence*. La guerre incessante qu'il soutint contre les travers et contre les ridicules de son siècle lui rapporta de nombreux triomphes *et pas une blessure*. Partout et toujours on le voit *encouragé, récompensé, indemnisé*. Quand on voulut l'attaquer par les voies qui agissent sur l'opinion, il eut toute

liberté pour la riposte ; il s'en servit, *on pourrait dire qu'il en abusa*, et la *cruauté* même à laquelle il se laissa parfois entraîner fut prise chez lui pour une revanche légitime. Celui à qui ces choses sont arrivées ne fut certainement pas un pauvre hère, *faisant son métier de moqueur à ses périls et risques*, exposé à la vengeance et craignant le désaveu. Un caprice, *cette fois éclairé*, de la puissance souveraine lui en avait communiqué ce qui donne la confiance et la force ; son talent lui fournissait le reste. A vrai dire, il y a de Louis XIV deux créations du même temps et du même genre, Colbert et Molière.

« Il est facile de trouver dans les œuvres de de celui-ci la trace de cette impulsion donnée à son génie par un pouvoir qui *l'excite et l'autorise*. Jusqu'au jour où Molière trouve un protecteur dans Louis XIV, nous pourrions presque nous impatienter de voir ce qu'il fallait de temps, d'hésitations, pour mettre en train ce philosophe railleur, que nous savons être allé si hardiment et si loin. *L'Etourdi* en 1653, le *Dépit amoureux* en 1656, deux pièces pour la province ; à Paris, les *Précieuses ridicules* en 1659, *Sganarelle* en 1660, *Dom Garcie de Navarre* en 1661 ; que de chemin perdu ! Combien de détours pour arriver, après quelques éclairs de verve comique, à choir honteusement dans une œuvre héroïque et galante ! Laissez-le pourtant, qu'il se trouve un jour face à face avec cette royauté, qui, seule, pouvait lui donner l'essor, qu'il se sente échauffé par les rayons de ce soleil, que le sourire du roi lui promette appui, et avant trois ans vous

l'aurez vu atteindre le dernier degré d'audace que l'imagination puisse concevoir en un temps comme le sien : il aura fait le *Tartufe*. »

Toute la vie littéraire de Molière, à partir de 1661, démontre la parfaite exactitude de ces appréciations. Bazin n'est pas un ennemi, au contraire. Homme de lettres et jaloux de l'honneur de la profession, Bazin ne voit, dans le traité qu'il expose, rien que de très glorieux pour la puissance littéraire. Il a grand soin de relever la fidélité du roi à remplir les conditions du marché ; et, ce qui fait un plaisant contraste avec sa manière froide et un peu façonnée, il se laisse, sur ce propos, glisser jusqu'à l'extase.

La vérité est que la complaisance de Louis XIV alla loin. Molière, dans les *Fâcheux*, avait commencé la guerre contre les marquis : Louis XIV lui indiqua le marquis chasseur. — Molière, dans *l'Ecole des femmes*, mettant tout de suite à profit sa faveur, avait commencé d'inquiéter les personnes de piété par une raillerie indécente de certaines pratiques religieuses, et il s'était défendu avec beaucoup plus d'humeur et d'impertinence que de raison et de gaieté : Louis XIV patronna la *Critique de l'Ecole des femmes*, et fit donner une pension de mille livres à l'auteur, « excellent poète comique. » — Molière s'était fait, parmi les comédiens et parmi les gens de lettres, quelques ennemis : il put, dans *l'Impromptu de Versailles*, les ridiculiser devant toute la cour, contrefaire les acteurs tragiques (ce fut la dernière fois qu'il joua la tragédie) et vilipender à cœur joie, et nommément Boursault, son pauvre petit ennemi.

Certes, il fallait que Louis XIV aimât Molière, pour tolérer cet *Impromptu de Versailles*, encore brutal aujourd'hui, et qui ne dut point paraître amusant, même alors ! — Molière était accusé, non à la légère, d'avoir contracté un mariage incestueux : Louis XIV, sans même vouloir qu'on examinât l'accusation, fut parrain de l'enfant né de ce mariage. — Enfin, Louis XIV, malgré le Parlement et malgré l'archevêque, fit jouer le *Tartuffe*, dont il eut la primeur.

Mais, de son côté, l'auteur comique ne marchandait point sur ses charges. Nous ne disons rien des dédicaces, des flagorneries violentes, des compliments à bout portant : c'est ce que l'on trouve dans tous les auteurs de l'époque, et dans les auteurs à toutes les époques. Cette race est naturellement servile. Le monde, après avoir vu tant de puissances, en connaît-il une que les Parnassiens n'aient point adulée ? La mode en est aujourd'hui même plus florissante que jamais. Molière ne fit pas moins que les autres, et fit même un peu plus. On disait volontiers à Louis XIV (et l'amour-propre national y trouvait, en quelque manière, son compte) qu'il était le plus grand des monarques : Molière lui dit qu'il en est le plus beau, le compare formellement à Dieu¹.

Bazin a révélé « la seule condition » mise par Louis XIV à son patronage : le « respecter » et « l'amuser toujours. » Molière ne se montra pas moins fidèle à la deuxième partie du traité qu'à la première.

1. *Molière et Bourloulou*, p. 25.

Il « promettait solennellement » au roi « de ne jamais *manquer par le bec* » lorsqu'il s'agirait de le divertir ; il s'écriait :

Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire,
 Mais je ne m'en sens point lorsqu'il lui faut déplaire ;
 Je me fais de son ordre une suprême loi¹.

A mesure que sa verve multipliait les créations comiques et qu'il acquérait, comme auteur et comme acteur, le renom d'un génie incomparable, ... la maladie minait davantage ses forces ; il voyait venir la gloire et s'en aller la vie...

Il ne voulait pas mourir, il ne voulait pas reculer, pas même se mettre un peu à l'écart. Ses amis le pressaient de quitter du moins le théâtre et de réserver ses forces pour le travail de cabinet ; mais il se faisait un « point d'honneur », c'était son expression, de paraître sur la scène... Boileau, grand admirateur et ami particulier de Molière, ne s'expliquait point cet entêtement de jouer la comédie et la farce. Cela déconcertait l'idée qu'il se faisait du philosophe. — « Plaisant point d'honneur, disait-il, qui consiste à se noircir tous les jours le visage pour se faire une moustache de Sganarelle et à dévouer son dos à toutes les bastonnades de la comédie. Quoi ! cet homme, le premier de notre temps pour l'esprit et pour les sentiments d'un vrai philosophe, cet ingénieux censeur de toutes les folies humaines, en a une plus extraordinaire que celles dont il se moque tous les jours ! » Boileau n'allait pas au fond de Molière, et Molière lui-même, peut-être, ne des-

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 83.

cendait pas jusqu'à la source de la passion qui le retenait dans les périlleuses fatigues de son métier... N'était-il pas, hélas ! épouvanté de la pensée qu'un autre histrion eût l'honneur de faire rire le « roi qui faisait trembler le monde? »¹

Molière usa « d'autres moyens » de « plaire » au grand roi.

Pour divertir la cour, un peu aussi pour seconder les amours du prince, il avait composé la *Princesse d'Elide*, principal intermède de cette célèbre série de fêtes qu'on appelle *les Plaisirs de l'île enchantée*. On ne savait pas bien si mademoiselle de Lavallière ne résistait plus à la passion qu'elle avait inspirée au jeune roi. Louis XIV donnait officiellement la fête à la reine sa femme ; Molière la donnait à la favorite encore sur la défensive ou encore intimidée, et ses personnages chantaient :

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer.
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :
Dans l'âge où l'on est aimable
Rien n'est si beau que d'aimer.
Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudront vous blâmer ;
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à *se faire estimer*.

Voilà bien, je crois, « les lieux communs de la morale lubrique » dont la sévérité de Boileau reprenait plus tard le facile Quinault, qui n'en

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 36.

faisait pas une application si directe et qui les tournait plus galamment¹.

Voici qui est plus caractéristique :

Louis XIV commençait à ne plus contenir ses passions. Il avait récemment exilé de la cour la duchesse de Navailles, qui s'était opposée à son commerce avec une des filles d'honneur de la reine, et personne n'ignorait ses empressements pour mademoiselle de Lavallière. Or, dans la *Princesse d'Elide*, on voit paraître un jeune prince qui s'est longtemps défendu de l'amour, mais qui commence enfin à s'enflammer. Le vieil Arbate, son gouverneur, le félicite de n'être plus insensible et lui fait une leçon à laquelle on ne peut refuser le mérite de la singularité :

Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments !
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme ;
Et, bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que *l'amour sied bien à vos pareils* ;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une âme est un clair témoignage ;
Et qu'il est mal aisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque.
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle ;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs...

1. Molière et Bourdaloue, p. 49.

Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance.
 Et j'ai, de vos vertus, vu fleurir l'espérance ;
 Mes regards observaient en vous des qualités
 Où je reconnaissais le sang dont vous sortez ;
 J'y découvrais un fond d'esprit et de lumière ;
 Je vous trouvais bien fait, l'air grand et l'âme fière ;
 Votre cœur, votre adresse éclataient chaque jour ;
 Mais je *m'inquiétais* de ne point voir d'amour ;
 Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
 Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
Je triomphe et mon cœur, d'allégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli.

Il faut se rappeler la situation ; tout le monde en avait le secret : le digne Arbate était un courtisan comme il s'en trouvait cinquante dans l'auditoire ; il s'adressait directement à Louis XIV, et par surcroît c'était en présence de la reine qu'il débitait cette morale ! Le prince lui répond par un discours où il décrit longuement l'histoire de sa flamme et où il y a bien de quoi faire pâmer Cathos et Madelon : c'est la froide fierté de la princesse qui l'a rendu amoureux, car elle aussi veut follement demeurer rebelle à l'amour :

Ce dédain si fameux eut des charmes secrets,
 A me faire avec soin rappeler tous ses traits ;
 Et mon *esprit* jetant de *nouveaux yeux* sur elle,
 M'en refit une image et si noble et si belle,
 Me peignit tant de gloire et de telles douceurs,
 A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
 Que mon cœur, *aux brillants* d'une telle victoire,
 Vit, de sa liberté, s'évanouir la gloire.

Cependant, le prince craint encore de se déclarer. Le commode Arbate s'évertue à le faire triompher de sa timidité : « Quoi, dit-il,

... Nuls empressements, paroles ni soupirs,
 Ne l'ont instruite encor de vos brillants désirs!
 Pour moi je n'entends rien à cette politique
 Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique;

.
 Faites de votre flamme un éclat glorieux;
 Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
 Du rebut de leurs feux enfilez l'espoir des vôtres.
 Peut-être pour toucher ses sévères appas,
 Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas.

Enfin le bon gouverneur l'emporte et le prince
 lui promet de se montrer.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme.
 Combattant mes raisons, tu chatouilles mon âme...

Quelle poésie! Il faut rendre justice au génie
 de Molière : il s'est ici refusé au métier qu'on lui
 imposait, il n'a su jeter que de lourds haillons
 sur les misères de la pensée. Ces pitoyables vers,
 néanmoins, expliquent bien le crédit persévérant
 du poète auprès du monarque¹...

Il se montra encore plus cynique.

Dans le temps même que Bourdaloue *tonnait* contre
 les désordres de la cour de Versailles, prenait « corps
 à corps le vice royal, et sans garder d'autres ménagements
 que ceux que lui imposait la dignité de la
 parole apostolique », en montrait « toute la laideur,
 toute la bassesse et toute l'infamie² », Molière « di-
 sait à AMPHITRYON — Montespan, pour le consoler » :

... Un partage avec Jupiter
 N'a rien du tout qui déshonore !³...

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 130.

3. *Ibid.*, p. 123.

Alors, en effet :

Madame de Montespan était là, maîtresse déclarée, mère de nombreux enfants doublement adultérins, que leur père voulait audacieusement légitimer¹. Auprès de madame de Montespan, on pouvait voir madame de Fontanges, parée des mains de sa rivale, ou plutôt de son chef d'emploi, par ce calcul ignominieux qui fit descendre les maîtresses du roi d'un degré plus bas dans l'abjection du vice. Derrière madame de Fontanges, il y en avait d'autres, et pour tout dire en un mot, la cour était une espèce de sérail².

L'on voit ce qu'il faut penser de la « guerre courageuse et hardie » faite par Molière « contre les vices du temps. » Loin de risquer quoi que ce soit à parler comme il a parlé, le « héros » s'était « mis à couvert... à force de services³. » Mais que dire de sa

1. Mais, remarque Louis Veillot, « il se trouva des juges pour dire au roi : « Des bâtards, Votre Majesté en peut faire où elle voudra; des princes du sang et des héritiers du trône, elle n'en peut faire que chez la reine! » (*Mélanges*, III sér. vi, 25.)

2. *Molière et Bourdaloue*, p. 127. — Après le carême de 1675, où Bourdaloue, « en présence du roi, de la favorite et de toute la cour », avait prêché le fameux sermon sur l'impureté : *Tu es illic vir*, « quelques bons mouvements s'élevèrent dans le cœur du roi. Il eut avec Bossuet des entretiens dont le résultat fut que madame de Montespan quitta la cour, et que le roi, après avoir fait ses pâques, partit pour l'armée sans la revoir. Au moment de s'éloigner, Louis XIV aperçut Bourdaloue : — « Mon Père, lui dit-il, vous devez être content de moi : madame de Montespan est à Clagny. — Oui, sire, répondit le jésuite, mais Dieu serait plus satisfait si Clagny était à soixante et dix lieues de Versailles » Nous doutons fort, remarque Louis Veillot, que le « héros des libres penseurs Molière, recevant du roi la même parole, eût répondu avec le même courage. » (*Mélanges*, I sér. vi, 147, et III sér. vi, 25.)

3. *Ibid.*, p. 156.

« réputation de sincérité auprès des gens de bien qui, sur sa parole, le voudraient croire occupé du soin de corriger les passions? » Pour son compte, Louis Veillot est convaincu que le poète « ne prenait point ce souci » et qu'il « n'entendait nullement le donner à sa muse comique ¹. »

Quant aux mœurs, je doute qu'en travaillant à les rendre plus hardies devant l'Eglise, plus souples devant le roi, il ait eu la naïveté de croire qu'il les rendrait plus pures. Je lui refuse également, et ce n'est pas pour l'outrager, la pensée « humanitaire » d'avancer le travail que les sectaires d'aujourd'hui, éclectiques, communistes, phalanstériens et autres aigles d'ailleurs de sa couvée et qui le canonisent, ont eu la prétention d'achever. Il rirait certainement des visées autant que du style des idolâtres que nous voyons là-dessus barbouiller tant d'exégèses. Il avait trop de sens pour trancher du prophète. Plaire à son roi, amuser son parterre, profiter de la puissance que lui donnait cette double faveur pour déchirer tout ce qui devait naturellement irriter l'orgueil malade de son génie, ce fut là tout le calcul ou plutôt tout l'instinct de Molière. A qui lui eût, seul à seul dans un instant de franchise, objecté l'intérêt de la morale, il aurait répondu : « Que la scène soit vive, que le roi s'amuse, que le parterre applaudisse, que mon humeur se contente. Les mœurs ne regardent point l'époux des demoiselles Béjart. Si je m'occupais des mœurs, ce serait comme si je jouais la tragédie : je ne ferais pas mes frais ! ² »

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 70.

II. — FOURBERIE DE MOLIÈRE DANS SA SATIRE DE LA FAUSSE DÉVOTION.

On dit assez communément que dans le *Tartufe*, qui « résume et domine » toute son œuvre, et qui « forme le rayon le plus éclatant de son auréole », Molière est « l'ennemi... presque le vainqueur de l'hypocrisie. »

C'est par là que son génie est surtout signalé à l'admiration de la foule, et non seulement son génie, mais plus encore son caractère. Sans le *Tartufe*, on n'aurait pas songé à forger pour lui cette espèce de barbarisme académique, qui le met à part et au-dessus des autres écrivains et poètes, comme *grand homme de bien*. Là, il a montré par excellence sa profondeur, sa connaissance du cœur de l'homme, son courage, sa sincérité, son habileté, tous ses mérites et toutes ses vertus. Il a pris corps à corps un ennemi formidable, caché, le plus dangereux de tous ; il l'a combattu, démasqué, terrassé, et il reste debout sur ce cadavre comme sur un piédestal éternel¹.

Louis Veillot veut l'examiner « dans cette force et dans cette beauté. »

Avant tout, il juge nécessaire de remonter aux « sources de l'inspiration » de Molière, vu que « l'histoire du *Tartufe* n'est pas moins intéressante que l'œuvre elle-même », et « fournit par avance un commentaire déjà volumineux. » Il l'emprunte, d'ailleurs,

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 143.

aux *Notes* de Bazin, « écrivain que l'on ne peut accuser de partialité contre le poète¹. »

Bazin nous dit donc que, dès 1664, et bien avant qu'il fût dans le commerce du public, le *Tartufe* était devenu un événement du monde. C'était le temps des premières fêtes, des premières amours, le temps de *l'Île enchantée*. Le règne était jeune, l'époque pleine de plaisirs, et l'on n'y trouve pas tout de suite l'à-propos d'une œuvre amère, qui semble plutôt, au premier abord, faite pour les derniers jours de ce roi galant et de ces courtisans débordés. Bazin ne se l'explique, dit-il, « qu'en y regardant de près et dans le détail. » Ce détail, il l'expose avec la courte vue du libre penseur. Il signale l'irritation et les vues étourdies et téméraires du jeune roi, acceptant le concours du comédien contre les censeurs de ses dissipations scandaleuses ; il ne devine pas ou ne veut pas voir la passion du conspirateur qui suggère au monarque une pareille alliance et qui saura s'y faire une part que le roi ne voudrait pas lui accorder. Le roi était jeune et content, mais Molière, à la fois courtisan et bouffon, favori et banni, révolté contre une société dans laquelle il aurait pu prendre une place meilleure, maintenant abdiquée à jamais, Molière n'est plus jeune et n'est pas satisfait. Il offre au roi de le venger des gens religieux qui l'ennuient ; il se vengera, lui, de la religion qui le condamne. Écoutons Bazin :

« Il y avait alors un parti religieux sévère, grondeur et *persécuté*, partant tout disposé à la

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 144.

censure des dérèglements joyeux de la cour. Le roi, *qui donnait en effet l'exemple du désordre*, et à qui le parti était suspect par ses anciennes relations avec les chefs de la Fronde, ne pouvait que trouver bon qu'on se moquât aussi de cette cabale austère qui *l'importunait*, et il ne vit pas certainement autre chose dans *Tartufe* qu'une *plaisante représaille* contre la dévotion rigoureuse, chagrine, *sans complaisance pour les faiblesses*. La cour le prit ainsi et s'en égaya fort. »

Ainsi, Molière se constituait le défenseur de la politique et des plaisirs du roi contre l'Opposition, et il faisait cela sans vergogne, dans toutes les conditions du genre, dont la principale est de diffamer ceux que l'on attaque d'autant plus violemment qu'ils sont moins en état de se défendre ¹.

Comme preuves à l'appui, Louis Veillot cite les « portraits » de la duchesse de Navailles, « sous les traits d'Orante », de madame de Soissons, sous ceux de « Daphné, notre voisine. »

La duchesse de Navailles, « ambitieuse, prude et dévote », dit Aimé-Martin, commentateur estimé du poète, « *censurait tout à la cour et ne pardonnait rien.* » Pour « plaire aux reines » (la mère et la femme de Louis XIV), elle « défendit au roi l'entrée des appartements des filles d'honneur (la vilaine !) et fit placer ces grilles restées fameuses dans l'histoire. Ce scandaleux éclat n'avait d'autre but que d'empêcher les *entretiens* du roi avec mademoiselle Lamotte-Houdancourt, à travers les fentes d'une cloison ². »

Saint-Simon précise davantage et montre que

1. *Molière et Bourlaloüe*, p. 144.

2. *Ibid.*, p. 147.

« l'injure de Molière s'adressait à des gens de bien qui étaient frappés pour avoir fait leur devoir ¹. »

Les filles d'honneur étaient sous sa garde. Lorsqu'elle vit les entreprises du roi et qu'elle sut qu'il y avait non pas une cloison, mais une porte, par où il s'introduisait de nuit dans leur appartement, elle tint sur cela conseil avec son mari : « Ils mirent la vertu et l'honneur d'un côté ; la colère du roi, la disgrâce, le dépouillement, l'exil de l'autre ; ils ne balancèrent pas. La duchesse, sans bruit, sans éclat, avec toute la célérité et le mystère qu'il fallait, prit ses dispositions. Le roi voulut ouvrir la porte ; elle était murée. Il ne pardonna ni à la duchesse ni à son mari. Sur-le-champ, il leur envoya demander la démission de toutes leurs charges, et les chassa de la cour, ne leur laissant qu'avec beaucoup de peine, et pour obéir à sa mère, le gouvernement du pays d'Aunis ². »

Quant à madame de Soissons, moins digne d'estime, elle était accusée d'avoir éventé et calomnié les « entretiens » de Louis XIV avec mademoiselle de La Vallière. Molière connaissant l'innocence de ces relations et qui serait mort plutôt que de soupçonner la vertu de son roi, ne pouvait mieux faire que de livrer madame de Soissons, comme madame de Navailles, à la langue de Dorine, « maîtresse fille », dit maître Martin, dont le rôle était joué par Madeleine

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 148.

2. *Ibid.*, p. 149.

Béjart, maîtresse femme et surtout bien choisie pour démonétiser les prudes¹ !

Louis XIV voulait donc, non pas uniquement par zèle pour la belle littérature et les bonnes mœurs, que *Tartufe* fût représenté. Il lui plaisait que les censeurs de ses amusements parussent ridicules à Paris comme à Versailles. Mais, ainsi que le dit Bazin, l'entreprise n'allait pas toute seule. La représentation de *Tartufe* devint véritablement une affaire d'Etat. Molière, se sentant soutenu, y déploya une activité, une persévérance, une audace incroyables. Il ne s'ennuyait point au jeu. Toutes ces difficultés pour arriver à la représentation, toutes ces inimitiés déclarées, bravées, aiguisées, mais destinées à être vaincues, étaient autant d'éléments et de garanties du succès futur. En les combattant, Molière savait les exploiter. Tout ce qui se fait d'ingénieux en ce genre dans notre siècle de *réclames*, reste bien loin de cette merveille du passé².

Or, la principale opposition venait des « jansénistes. »

On sut les désarmer et même les intéresser au triomphe de l'auteur en se servant de leur passion contre les jésuites. Dans l'action il arrive un moment où le *professeur de dévotion outrée*, l'homme dont Orgon suit avec une entière bonne foi les rudes maximes, vient à employer, pour excuser et justifier sa passion, une doctrine plus commode, plus humaine, une doctrine corrom-

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 150.

2. *Ibid.*, p. 151.

pue et corruptrice. Cette doctrine était précisément celle dont les jansénistes accusaient les jésuites, leurs ennemis déclarés. On leur fit entendre que tout l'objet de la comédie nouvelle était là et qu'en un mot, « *Tartufe* continuait les *Provinciales*. » Auprès des jésuites et de leurs amis, on disait qu'Orgon était du parti; on se targuait d'une approbation donnée par le légat du pape, devant qui la pièce avait été lue; on avait l'agrément du roi, celui de M. le Prince, celui de la reine-mère, et encore celui de plusieurs prélats et personnes de piété. C'était un peu *assassiner* les pauvres dévots avec un fer sacré, mais la bonne morale n'a pas à rougir de ces peccadilles :

Il est avec l'honneur des accommodements.

L'auteur allait chez les courtisans réciter sa comédie proscrite par les hypocrites; quelquefois il allait aussi chez les courtisanes. Il y en eut une lecture célèbre chez Ninon¹.

Le *Tartufe* parut enfin, et « l'immense retentissement retentit encore. » Loin de triompher « avec modestie », Molière railla et siffla impitoyablement ses vaincus, leur disant « pour son compte avec délices » :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

Même, il eut soin « de joindre à la pièce imprimée, les placets par lesquels il avait sollicité et obtenu la faveur royale », afin d'envenimer davantage « la profonde blessure que recevait la religion². »

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 151.

2. *Ibid.*, p. 154.

Au demeurant, « quelle sorte de guerre » Molière y a-t-il su faire à « l'hypocrisie ? »

Louis Veillot, posant en principe que « la perfection d'une comédie n'est pas tout entière dans l'agrément du style et dans la durée du succès », indique ce que réclament « l'art et la raison. »

Ils exigent que le poète rassemble des caractères variés dans une action prompte qui ne s'écarte pas de la ressemblance et qui laisse au spectateur une utile leçon. Il faut que les hommes s'y montrent, que les événements s'y passent comme dans l'ordinaire de la vie ; que toutes les péripéties, jusqu'à la dernière, soient amenées non par des aventures fortuites, mais par le jeu naturel et logique des caractères et des passions, et qu'enfin le dénouement donne satisfaction au sentiment de la justice sans faire violence à la vérité. A moins d'être un amusement puéril et indigne de la grandeur de l'esprit humain, le poème dramatique doit offrir un abrégé de la vie humaine ; il doit se terminer toujours comme elle se terminera, par cet acte de discernement suprême, où d'accord avec le juge et avec les témoins, le méchant, non seulement châtié, mais encore convaincu, confessera qu'il s'est volontairement, et au mépris de sa conscience, engagé dans l'abîme. La morale le veut ainsi, car elle ne peut se séparer de la vérité ; l'art le veut également, car le beau, ce seul but de l'art, n'est la splendeur du vrai que parce qu'il en est l'évidence. Si les caractères sont faux ou violemment outrés, si les événements paraissent chimériques, l'auteur esquivé les difficultés qu'il fallait vaincre ;

et le spectateur, jeté de fantaisie dans un monde qu'il ne connaît plus, ne prend à ce qu'il voit qu'un plaisir stérile ou dangereux. Il ne le goûtera pas moins sans doute, il le goûtera même avec plus d'ivresse, car l'art volontairement inférieur qui s'applique à le tromper, s'applique également à le séduire et prend soin de caresser ses passions. Le spectateur veut bien qu'on lui présente un miroir, il aime mieux qu'on lui apporte des victimes, surtout certaines victimes; et alors, la fureur de ses applaudissements pourra étouffer sans recours le modeste murmure du bon sens et les vaines protestations de la justice. Mais le bon sens, la justice, le goût n'en auront pas moins le droit de prendre à part le poète, enflé de son triomphe, et de lui reprocher de n'avoir fait qu'un mauvais et coupable ouvrage. Ils lui diront : « La vérité n'y est pas observée, la morale y est trahie. Vous connaissez bien le parterre, mais vous connaissez mal le cœur humain, ou vous ne le connaissez que pour en flatter honteusement les plus condamnables faiblesses. Vous trompez et vous corrompez le public pour obtenir ses suffrages. Jugez-vous là-dessus, vous qui prétendez juger le monde¹. »

Or, ces « critiques », Louis Veuillot les applique au *Tartufe*. Il démontre qu'il n'y a dans la pièce « qu'un seul caractère, auquel tous les autres sont sacrifiés », et que « ce seul caractère est faux. »

Tartufe n'est pas un hypocrite, c'est un escroc de la plus sotte comme de la plus vile espèce, qui

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 156.

se laisse jouer stupidement. On ne peut imaginer Tartufe, tel que le dépeint Molière, dans une autre maison que celle de l'inepte Orgon. Il faut l'entière et rare imbécillité de ce bourgeois pour que le fourbe ne perde pas aussitôt tout crédit. La Bruyère a signalé ce défaut capital. L'hypocrisie est plus subtile, elle trompe des esprits plus ouverts, elle se garde mieux des embûches qu'on peut lui tendre. Tout sot que soit Orgon, dès que Tartufe paraît, le spectateur a besoin d'être gagné d'avance au dessein du poète pour accepter la vraisemblance d'un pareil aveuglement. Une charge si crue implique des dupes trop sottes. Certainement nous sommes, nous autres chrétiens, un troupeau facile à tromper ! Nous supposons volontiers la bonne foi ; quantité de gens d'esprit qui font des affaires en savent quelque chose. Néanmoins un certain art est encore nécessaire, et Tartufe ne l'a point. Nous nous laissons plus souvent prendre à la feinte franchise d'un mécréant déclaré, qu'au miel toujours suspect de la feinte dévotion.

La scène la plus admirée est celle du troisième acte dans laquelle Orgon, apprenant que Tartufe a voulu corrompre sa femme, répond à cette dénonciation, confirmée par Elmire, en faisant à Tartufe une donation de tous ses biens. Les commentateurs s'extasiaient sur cette scène *étonnante*. Étonnante, en effet ! non seulement par la crédulité d'Orgon, qui tient du prodige, mais par cette fureur de dupe qui le porte à dépouiller ses enfants. Il n'est pas possible de forcer plus outrageusement la nature, et Orgon devient une sorte

de monstre plus rebutant que Tartufe lui-même. Après lui avoir ôté l'esprit, Molière lui ôte aussi le cœur ; en quoi il pêche deux fois contre la plus indispensable vraisemblance, ce trait d'Orgon n'étant ni d'un père, ni d'un chrétien qui observe sa religion. Il n'y a point de dévot, pour absurde et mauvais chrétien qu'on le suppose, qui ne sache qu'une part au moins de son bien appartient à ses enfants et qui se décide à les dépouiller sans consulter son confesseur. Est-ce qu'Orgon ne se confesse pas, ou faut-il supposer que Tartufe a gagné le confesseur d'Orgon ? Mais alors tout cela crève de scélératesse et d'iniquité. C'est une histoire de bandits que nous avons sous les yeux, et non pas un épisode ordinaire de la vie ¹.

Louis Veuillot note soigneusement que « ce brutal Orgon, ce fanatique sans yeux, sans jugement et sans entrailles, représente le vrai dévot, par opposition au faux dévot qui est Tartufe. »

Madame Pernelle et lui sont les seuls personnages dans la pièce qui se piquent sincèrement de dévotion, les seuls qui se fassent une affaire de leur salut. Tous les autres n'en prennent qu'à leur aise. Elmire, sans doute, n'offre pas le modèle de la simplicité et de la retenue chrétiennes, et l'on peut conjecturer que le pauvre Orgon verra beau jeu quand son fils et sa fille seront mariés. L'accommodant Cléante ne gênera guère les entreprises de cette jeune femme, si instruite de la sottise de son mari et si experte à faire par-

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 158.

ler les gens. Tout au plus lui débitera-t-il quelque tirade, dont elle rira. Quant à Dorine, espèce de Cléante en cornette, qui donne aussi dans le sublime à travers ses impertinences, elle est toute façonnée au métier que font ordinairement les valets de la maison de Molière.

Où donc sont les « dévots de cœur », les vrais gens de bien dont le contraste serait indispensable, si Molière, sincèrement, n'avait voulu décrier que l'imposture? Cléante nous dit bien :

Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre.

J'ai beau regarder : ni Périandre, ni Polydore, ni aucun de ces parangons de vertu ne se montrent; ils restent dans la coulisse. Orgon tout seul avec madame Pernelle, aussi folle que lui, demeure pour soutenir l'honneur du nom chrétien. Voilà où le dessein de Molière se découvre, où se déclare le parti pris de diffamer la piété. Car si l'on veut à toute force justifier l'audacieuse hypocrisie des placets au roi et de la préface, et prétendre que l'imposture est l'unique ennemi à qui l'auteur se soit voulu prendre, encore faut-il avouer, en étudiant le caractère d'Orgon, que l'auteur s'est étrangement et grossièrement trompé, puisqu'il a moins froissé le masque même que le visage. Le faux dévot est un coquin, mais le vrai dévot est un butor. La sincérité de celui-ci n'est pas moins désagréable et dommageable à ceux qui l'entourent que la fourberie de celui-là. Il les maltraite, les insulte, les tyrannise, les déshérite; il trahit la confiance d'un ami malheureux; il

verrait sans sourciller mourir amis, enfants, mère et femme, et tout cela par un principe de piété. *Les sentiments pieux, mon frère, que voilà !* Et ce n'est rien encore : quand l'imposteur s'est enfin dévoilé, notre homme, changeant de style, croit aussitôt, comme le premier venu du parterre, que tout dévot voudra lui prendre sa cassette et sa femme :

C'en est fait, je renonce à *tous les gens de bien* ;
J'en aurai désormais une haine effroyable.

Aimable caractère, et propre à relever la vraie dévotion dans l'estime de ceux des spectateurs qui n'auront pas eu la fortune de rencontrer Alcidas et Ariston ! A la vérité, Cléante est là, pour débonder encore quelques sentences. Il reprend Orgon, condamne son emportement, et lui conseille de se laisser plutôt piper une seconde fois que de faire injure au « vrai zèle ». Mais cette leçon ne vient guère à propos, et je doute que le spectateur soit disposé à en faire son profit. Il est bien plus croyable que le spectateur concevra les sentiments qu'Orgon vient d'exprimer à l'égard de tous les « gens de bien. » Cléante lui-même, s'il voulait continuer de placer ses belles maximes, serait noté de tartuferie. Voyez-le dans un cercle de libres penseurs, débitant avec componction des lieux communs de morale dévote comme ceux-ci :

Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux censeurs une pleine licence !

.
. Faisons toujours ce que le ciel prescrit,

Et d'aucun autre soin ne nous troublons l'esprit.

Je sais comme je parle et le ciel voit mon cœur!

Ne regardez point aux intérêts humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.

C'est Tartufe ! dirait-on. Et en effet, tous ces dictons de Cléante seraient populaires à titre de traits d'hypocrisie, si Molière les avait mis dans la bouche de son Tartufe, qui parle en plusieurs rencontres exactement de la même façon. Pour tromper, l'imposteur doit parler la langue des gens de bien, et tel a été le succès de sa fourberie qu'aujourd'hui ce sont des gens de bien qui parlent comme l'imposteur¹.

Louis Veuillot se demande s'il est croyable que Molière, « tout rempli d'estime pour le « vrai zèle », n'a pas « voulu ce résultat » ; qu'il n'y a là qu'une « maladresse de son génie » ; et que ce sont « les malignes interprétations de l'auditoire » qui ont « tourné contre la dévotion », contre le « vrai zèle », ce qui n'était dans son dessein qu'une « légitime et honnête satire de la piété feinte ou mal conçue ? »

Non, certes !

Molière était plus maître de son art, il connaissait mieux le parterre. Il a su ce qu'il faisait. Personne autant que lui-même n'a connu le faible et le fort de son œuvre et n'en a aussi certainement prévu la persévérante fortune. Les invraisemblances, les caractères faux, les longues tirades

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 160.

toutes pleines d'iniquité, ne l'ont pas inquiété sur le succès. Apportant un tel secours aux passions que la religion condamne, il a su d'avance que ces passions, durables comme l'humanité, ne laisseraient pas rouiller l'arme qu'il leur mettait dans les mains, et qu'elles y loueraient perpétuellement les défauts qui en rendent l'usage plus terrible. Reprochez à la vipère d'avoir la dent creuse, elle répondra avec orgueil : « Par ce creux, mon venin passe ! »

Si dans le *Tartufe*, Orgon, le vrai chrétien, n'était pas un sot facile à rendre injuste et méchant ; si l'honnête Cléante n'était pas un tiercelet de libre penseur loquace et modéré, Tartufe ne paraîtrait plus qu'un de ces chevaliers d'industrie qui tous les jours s'implantent dans les maisons sous le premier masque et sous le premier prétexte venu : ce serait le médecin, l'homme d'affaires, l'ami d'opinion, l'empirique, le cuistre même, comme dans les *Femmes savantes*, selon le goût ou le travers qui domine au logis. Un moment séduit, Orgon voudrait donner sa fille à Tartufe, comme Philaminte veut donner Henriette à Trissotin : il est tout naturel qu'un père de famille chrétien se veuille choisir un gendre dont la piété garantisse le repos et l'honneur de son enfant. Bientôt, quelque mouvement naturel de la vraie piété ferait reconnaître l'hypocrite en dépit de sa ruse, on le chasserait et il ne serait plus question de lui. Mais alors, il ne serait pas davantage question de la pièce ; elle porterait la poussière et le poids des ans, elle n'aurait plus cette jeunesse que lui assure l'éternelle inimitié

des révoltes qu'elle flatte, contre les freins qu'elle lime et les vertus qu'elle parodie¹.

Si Dieu ne faisait point justice, il n'y aurait pas de meilleur calcul que de s'en prendre adroitement aux abus de la piété et d'entretenir la convoitise, à quoi tout se termine, sous couleur de venger la vraie dévotion. Rien ne donne la gloire à coup plus sûr, ne soutient plus longtemps une œuvre frivole et fausse dans le rang des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. C'est le bénéfice des *Provinciales*, que l'ennui n'a pu faire tomber ; c'est plus encore le bénéfice du *Tartufe*².

Pour s'en convaincre, déclare Louis Veullot, « il suffit d'assister à une représentation de cette pièce, non pas même devant un public ému des passions « anticléricales » et qui veut pieusement guerroyer contre les jésuites, mais en temps calme et quand les spectateurs ne songent qu'à prendre un amusement. » Il en fit, du reste, lui-même l'expérience.

C'était un dimanche. L'assemblée, peu nombreuse, n'était point lettrée ; les acteurs remplissaient froidement leur office... Les deux premiers actes passèrent avec langueur ; la bouffonnerie du *pauvre homme* fit à peine sourire. On prit doucement la scène très peu tendre des deux amoureux, et l'on ne se dérida un peu qu'aux lazzis d'Orgon, cherchant l'occasion de souffleter Dorine. Mais quand Tartufe parut avec sa mine fleurie et son habit austère, il y eut comme une

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 154.

2. *Ibid.*, p. 166.

rumeur de haine ; le parterre se sentit en présence de l'ennemi : il devint attentif et ne laissa passer en silence aucun des bons endroits, je veux dire aucun de ces vers enfiellés où les pensées et le langage même de la piété prennent la physionomie et deviennent l'expression de la plus noire scélératesse. L'ordre donné à Laurent, le mouchoir présenté à Dorine, surtout l'empressement de Tartufe auprès d'Elmire, toutes ces charges excessives furent acceptées comme autant de traits observés sur nature et comme la figure même de la dévotion, photographiée sur le fait. Le plaisir alla croissant jusqu'à la fin...

Ce pesant public des dimanches, composé de demi-bourgeois, gens de petite rente et de petit négoce, dont aucun peut-être n'avait rencontré jamais ni vrai ni faux dévot, où ces gens-là trouvaient-ils de quoi tant rire, et quelles figures de connaissance pouvaient leur représenter Tartufe, Orgon ou Cléante ? Assurément, s'ils ont été lésés comme époux ou comme capitalistes, cela ne s'est pas fait contre eux sous le manteau de la piété. Les larrons dont ils se plaignent ne hantaient point les églises, n'ont point surpris leur confiance par « l'ardeur dont au ciel ils poussaient leurs prières » ; aucune religion n'a jamais été pour rien dans aucune des commandites où ils ont pu laisser un brin de leur toison ! N'importe ; Tartufe est leur ennemi. Ils ont lu, voilà le mystère.

Grâce à la complicité de toute la littérature et de tout l'art qui se brassent pour eux, par l'effort combiné du journal, de la chanson, du

roman, de la caricature, Tartufe est devenu un symbole. A leurs yeux, ce personnage quasi fantastique, maintenant introuvable sous l'habit dont Molière l'a affublé, et qui a complètement changé de style, de masque et de peau, ce n'est pas l'imposteur, c'est le chrétien : c'est l'homme qui croit en Dieu et qui prie ; l'homme qui, s'étant donné les règles austères de la justice, a cessé d'être ou n'a jamais été des leurs, et qui par cela même les gêne. Il est fidèle à sa femme, il va fidèlement à l'église, il fréquente son curé, il paye ce qu'il achète et il vend ce qu'il fait payer : Tartufe ! Tartufe et demi, si la popularité lui vient et si l'on voit que l'estime publique s'attache à lui ! Comment ne serait-on pas heureux de se venger d'un pareil homme ? Qui n'aimerait à se prouver que sa fatigante probité n'est que fard et grimace, et son crédit le fruit de la fraude ? Qui ne trouve, au fond du cœur, un peu son compte à se persuader que ce croyant ne croit pas, et que sa vie austère est le calcul d'une hypocrisie raffinée ou l'erreur et le supplice d'une imbécillité parfaite ?

Tel est le genre de contentement que la comédie de Molière procure à ces cœurs simples. C'est tout ce qu'il faut pour ruiner auprès d'eux, et souvent sans retour, tous les efforts de la religion. Voilà pourquoi les impies, les incrédules, les sectaires éclairés, sont plus chauds encore sur la haute moralité de cette pièce que sur son mérite littéraire ; tandis que les chrétiens, qui devraient être les premiers à la célébrer, si véritablement elle faisait justice de l'hypocrisie, la détestent comme une odieuse diffamation et l'un des plus

pervers déguisements de cette hypocrisie même qu'elle prétend démasquer¹.

Les faits, les faits patents, sont là qui corroborent l'observation personnelle de Louis Veillot :

Toutes les fois que, pour une cause ou une autre, les libres penseurs ont pu amener l'opinion contre l'Eglise, aussitôt, à Paris et dans les provinces, le *Tartufe* reparait. On le joue, on en fait des éditions populaires avec préface, éclaircissements et vignettes. Dans les derniers temps de Louis-Philippe, le *Tartufe* eut l'honneur d'être, avec le *Juif errant*, l'une des principales réponses de la philosophie officielle aux réclamations des catholiques contre le monopole de l'enseignement. Sous la Restauration, il était l'antidote des Missions. La partie *penseuse* de la bonne bourgeoisie s'entassait au théâtre pour écouter la satire des « dévots » et des « nobles » qui osaient suivre les prédicateurs. Là, les rentiers et les négociants libéraux, leurs commis, leurs filles, leurs épouses, troupe chaste, goûtaient les leçons de la vraie morale, — celle qui n'empêche point de vendre à faux poids²...

Aussi Louis Veillot est-il convaincu que « le *Tartufe* sera représenté tant qu'il y aura sur la terre une demi-douzaine de comédiens et assez de planches pour dresser des tréteaux. »

Laissez faire les missionnaires catholiques qui, malgré les tribunaux des mandarins, le casse-tête

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 1.

des sauvages et les ministres de l'Évangile anglais, portent la vérité chrétienne dans la Chine, dans l'Océanie, dans les sables de l'Afrique, dans les glaces de l'Hudson ; qu'ils y détruisent les fétiches et les idoles, qu'ils y créent une société : du sein de ces peuples baptisés par eux et du milieu des écoles fondées au prix de leur sang, surgira quelque bel esprit qui traduira *Tartufe* dans la langue qu'ils auront formée, afin d'armer contre leurs successeurs la main d'un Henri VIII ou d'un Robespierre¹.

Louis Veillot mettait tantôt sur le même pied, comme intérêt, les *Provinciales* et le *Tartufe*. Il se plait à rapprocher ces deux œuvres également célèbres :

Molière soutenant qu'il a tout de bon voulu venger la dévotion véritable, ressemble à Pascal soutenant que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius, et s'appliquant à convaincre les jésuites de mensonge au moyen de textes falsifiés. Aujourd'hui que la vérité est connue par tant de démonstrations et par tant d'aveux pleins de l'orgueil cynique du triomphe, ces adresses paraissent puérides et font peu d'honneur à de si fiers esprits. Mais, on le sait, Molière là-dessus n'était pas exigeant envers lui-même et pratiquait largement la morale comique. Il tenait bien plus à baffouer ses adversaires défaits qu'à leur justifier ces prétendues pures intentions dont la sincérité aurait étrangement dégonflé son orgueil².

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 172.

Finalement, Louis Veillot assied son jugement sévère, mais équitable, sur celui de Bourdaloue, à qui l'on doit, assure-t-il, « la plus forte et la meilleure critique du *Tartufe*. »

Après avoir fait remarquer que, comme « la fausse dévotion tient en beaucoup de choses de la vraie » ; comme « la fausse et la vraie » ont nombre « d'actions qui leur sont communes » ; comme « les dehors de l'une et de l'autre sont presque en tout semblables, il est non seulement aisé, mais d'une suite presque nécessaire, que la même raillerie qui attaque l'une intéresse l'autre, et que les traits dont on peint celle-ci défigurent celle-là, à moins qu'on n'y apporte toutes les précautions d'une charité prudente, exacte et bien intentionnée », Bourdaloue, saisissant « corps à corps le poète comique », s'écrie :

« Et voilà ce qui est arrivé, lorsque des esprits profanes et bien éloignés de vouloir entrer dans les intérêts de Dieu ont entrepris de censurer l'hypocrisie, non point pour en réformer l'abus, ce qui n'est pas de leur ressort, mais pour en faire une espèce de diversion dont le libertinage pût profiter, en concevant et faisant concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété, par de malignes représentations de la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre et à la risée publique un hypocrite imaginaire ou même, si vous voulez, un hypocrite réel ; et tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule, la crainte des jugements de Dieu, l'horreur du péché, les pratiques les plus louables en elles-mêmes et les plus chrétiennes. Voilà ce qu'ils ont affecté, mettant dans la bouche de cet hypocrite des

maximes de religion faiblement soutenues au même temps qu'ils les supposaient fortement attaquées ; lui faisant blâmer les scandales du siècle d'une manière extravagante ; le représentant consciencieux jusqu'à la délicatesse et au scrupule sur des points moins importants, où toutefois il le faut être, pendant qu'il se portait d'ailleurs aux crimes les plus énormes ; le montrant sous un visage de pénitent qui ne servait qu'à couvrir ses infamies ; lui donnant selon leur caprice un caractère de piété la plus austère ce semble, et la plus exemplaire, mais dans le fond la plus mercenaire et la plus lâche. — Damnables inventions pour humilier les gens de bien, pour les rendre tous suspects, pour leur ôter la liberté de se déclarer en faveur de la vertu, tandis que le vice et le libertinage triomphent¹. »

Hélas ! oui, et Louis Veillot sent bien que, malgré tout, « Bourdaloue est vaincu », et « la religion » avec lui.

Mais elle est vaincue comme elle peut l'être, par le mensonge audacieux, persévérant, effronté. Il n'y a point d'éloquence, point de génie, point de raison qui puisse convaincre l'hypocrisie de l'impie et la brutalité de l'ignorance. L'impie ayant intérêt à persuader que toute piété est fausse, quelle logique et quelle évidence lui feront avouer jamais que la dévotion n'est pas la marque de la stupidité ou le déguisement de la perversité, que tout dévot n'est pas un Orgon ou Tartufe ? Plus sa

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 492.

conscience le criera, plus sa bouche le niera ; loin de condamner Molière, il l'admira d'autant plus que sa diffamation paraîtra plus hardie ¹.

Bourdaloue lui-même ne se faisait pas d'illusion. Il « savait qu'il n'arracherait pas aux ennemis de la dévotion le poignard que Molière leur a forgé. » Et il en a indiqué la raison :

C'est que, non seulement les « libertins » profitent de l'hypocrisie d'autrui pour se prétendre meilleurs que les fidèles, mais encore, elle leur fournit, contre ceux-ci, un inépuisable sujet de honte qui finit par les vaincre, et qui crée dans le monde une espèce de Tartufes à rebours et d'hypocrites à contre-sens, les faux impies : espèce assez peu rare, et qui pourrait exciter la verve comique, si l'esprit chrétien daignait se livrer à de pareils jeux, ou si un poète incrédule osait se les permettre, au mépris de la presse, du parterre et de ses propres sentiments ².

III. — CARICATURE DU « DÉVOT DE CŒUR »

C'est sans « le moindre scrupule » que Molière avait dessiné, dans le *Tartufe*, ce caractère d'Orgon, « plus infamant pour la piété que celui même de Tartufe ³. » Mais ce titre de dévot de cœur, « qui est par excellence l'homme de bien ⁴ », n'avait dans la pièce qu'un rôle secondaire ; il va tenir le premier dans le *Misanthrope*, poème que l'on regarde généralement

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 198.

2. *Ibid.*, p. 199.

3. *Ibid.*, p. 180.

4. *Ibid.*, p. 228.

comme le « chef-d'œuvre » du grand comédien ¹, et dont « la profondeur morale », au dire de la plupart de ses commentateurs, est « supérieure encore à sa beauté littéraire ². »

C'est là, en effet, qu'il faut entendre Molière dans « ce rôle affectionné de juste, où il se réfugiait, avec un grand déplaisir du noir et vengeur dégoût qu'il avait de son personnage réel. »

Un juste, volontiers irrité contre les vices des hommes, mais en même temps plus volontiers clément à leurs misères, c'est ainsi qu'il se rêvait ; c'était là son fard et son costume de ville, et aussi son plus cher déguisement de théâtre, depuis qu'il n'osait plus jouer la tragédie. L'*Ariste* de l'*Ecole des maris*, le *Chrysale* de l'*Ecole des femmes*, en sont les premières ébauches ; le *Cléante* du *Tartufe* n'en est pas la perfection idéale ³.

Pour peindre à son gré « cet idéal toujours poursuivi, mais toujours fuyant sous la fiction comme dans la réalité », Molière prit le parti de le « doubler. »

Et en effet, « *Alceste* et *Philinte* sont le même homme, et cet homme est le Molière transfiguré que toute l'Eglise des libres penseurs place au premier rang de ses saints. »

Considérons d'abord *Alceste*. « Beaucoup plus qu'*Oronte* et *Clitandre* », il est l'objet de la « satire » du poète.

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 230.

2. *Ibid.*, p. 233.

3. *Ibid.*, p. 230.

Cet homme qui ne sait point écouter patiemment de méchants vers, ni perdre tranquillement son procès, ni tolérer les modes du jour, ce bourru qui rudoie odieusement son ami et sa maîtresse, ne dit rien qui justifie sa haine du genre humain, et surtout ne fait rien qui soutienne l'emphase de sa vertu ; il est simplement un fou dont le poète a justement voulu rire, et le triomphe de son art est d'avoir réussi à le moquer sans pourtant le rendre trop ridicule, puisqu'enfin quelque chose de généreux et de fier est au fond de sa folie.

Molière ajouterait sans doute qu'il n'était ni de son génie, ni de son tempérament, ni enfin de sa profession de glorifier cette passion bizarre et farouche de la misanthropie, laquelle pousse certains hommes à se rendre les censeurs des actions des autres, à condamner les jeux de l'esprit, les amusements de la conversation, les pratiques mêmes de la civilité, et les réduit enfin à fuir le monde lorsqu'ils désespèrent de le rendre aussi âpre et aussi lugubre que le voudrait leur fâcheuse humeur. Exiger que les hommes du monde ne fassent plus de révérences ou ne rendent plus celles qu'on leur fait, que les grands seigneurs ne se croient plus doués d'Apollon, soit pour le sonnet, soit pour le discours politique, que les gens ne se laissent plus pousser l'ongle ou la barbe, que les jeunes veuves de vingt ans se contentent des seuls feux du seul homme qu'elles épouseront, que les juges fassent toujours justice ; exiger cent autres choses impossibles, et parce qu'elles sont impossibles, entraîner les gens à la solitude et au désert, c'est métier de dévot et non pas de

sage et d'acteur comique. — Quoi, disait Molière, tout de bon, vous croyez que j'ai voulu faire des mariés, des campagnards, des continents et des moines ?

Ceci n'est pas une hypothèse à la façon des commentateurs. C'est l'interprétation du poète lui-même¹.

Par contre, au dire des commentateurs, qui suivent ici aveuglément le sentiment de Donneau de Vizé, « critique amadoué » par Molière², le caractère d'Alceste est « un caractère comique. »

Cependant, interroge Louis Veillot, « fait-il rire dans l'âme ? » Non, répond-il catégoriquement.

Il est certain que la pièce tout entière laisse une impression de tristesse, malgré le dessein de Molière. La faute en est à son art plus qu'à son génie. Cet art dont il se flattait de connaître les mystères, n'a point de secret qui puisse contraindre l'âme humaine à rire des vices, c'est-à-dire des difformités et des misères de l'humanité. Molière a d'ailleurs accru cette difficulté, déjà invincible, en évitant de rendre le *Misanthrope* tout à fait ridicule et en lui donnant un caractère élevé, ce qui l'oblige à le faire plaindre et à le laisser malheureux. Il y était en même temps contraint et enclin.

L'art ne lui permettait pas de donner à son *Misanthrope* la folie furieuse du *Timon* de Shakespeare, ni la nature basse du révoltant parasite que l'auteur anglais accole à cet absurde ennemi

1. *Molière et Bourdaloue.*, p. 235.

2. *Ibid.*, p. 238.

du genre humain; et d'un autre côté, à cause de la part de lui-même qu'il a mise en ce personnage, il avait de l'inclination à outrer sa vertu. On démêle très bien tout cela, mais tout cela fait une complication qui fausse également le caractère et l'effet scénique. La pièce n'est pas assez gaie pour ceux qu'on a piqués du gros sel de Sganarelle et de Georges Dandin; elle l'est trop pour les esprits délicats qui se reprochent toujours de rire d'un honnête homme; elle afflige le cœur humain comme tout spectacle d'un mal sans remède. Du moins, le remède à ce mal n'est pas de son ressort. Alceste, dit Donneau de Vizé, « fait connaître qu'il conservera son caractère toute sa vie. » Ainsi Molière, condamnant cette fois la plupart de ses ouvrages et l'essentiel de sa profession, a dédaigné de faire rire des lèvres; il a poursuivi un but plus noble, il a voulu faire « rire dans l'âme », et ce but, il l'a manqué.

Il devait le manquer et connaître l'impuissance de l'art par lequel il prétendait donner la vraie vie à des êtres imaginaires. Que se propose la comédie? Elle veut peindre des passions qu'elle prétend observer, mais qu'en réalité elle invente, et elle annonce qu'elle saura les corriger en riant. C'est son affiche : *Castigat ridendo mores*. Mais ce beau dessein rencontre un obstacle insurmontable; la passion vraie n'est pas comique¹...

Toute passion poussée à son terme logique va au supplice et à la damnation de celui qu'elle possède, à la perversion morale et à la destruction

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 239.

de l'objet qui le subit. Quel moyen de peindre plaisamment tout cela et d'en tirer des effets comiques?... Le *rire de l'âme* n'éclate point à la vue des passions vraies, ni des peintures *amusantes* qu'on en prétend faire. Lorsqu'il y a du rire, il n'y a plus de vraie passion. A cette corde qu'il invente, le poète comique se pend et elle le précipite dans la farce pour ne pas se rompre sous le poids de la vérité... L'âme a un autre rire que les sens, et la *passion*, qui n'est en fait qu'une entreprise hardie contre le droit et la personnalité d'autrui, et plus haut encore contre les droits de Dieu, ne peut *amuser* que l'ignorant qui va devenir méchant¹.

Tout compte fait, et ici Louis Veuillot traduit l'appréciation d'un « théologien fort instruit et d'un jugement très droit » avec qui il *raisonnait*, un jour, du Misanthrope :

Alceste n'est qu'un vertueux du paganisme, de ceux qu'on appelle Socrate, Bias, Diogène, etc., mêlé d'une forte partie de ce pharisien de l'Évangile, qui prie debout dans le Temple, principalement occupé de rendre justice à ses vertus : *Non sum sicut cæteri hominum raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus*. C'est un orgueilleux, et tout au fond un lâche qui aime d'une autre manière que les autres ses aises et ses commodités ; il a le cœur malade et ne veut ni souffrir ni appliquer de remède à la maladie de son cœur. Il fuit avec emphase, mais pour ne point combattre. Sa haine du monde n'est point la haine chrétienne, toujours

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 243.

pleine de charité. Le chrétien essaye ses forces, se trouve trop faible et se retire par prudence ; un autre, plus affermi, vit au milieu des mondains en évitant également de leur ressembler et de leur nuire, et cherche à leur faire tout le bien qu'il peut ; un autre, tout à fait trempé pour la lutte, revêt l'armure sacrée, aborde intrépidement le péril et court après les hommes, non pour les larder d'épigrammes, de critiques injurieuses et de vexations, mais pour les éclairer et les sauver... Voilà ceux que le monde appelle volontiers des misanthropes, et il ne leur épargne pas la haine ni l'outrage.

Néanmoins personne ne se trompe au sentiment qui les anime, et l'on sait fort bien les trouver lorsque l'on a besoin d'eux¹.

Cependant, Donneau de Vizé, qui, « dès le lendemain de la représentation du *Misanthrope*, fit paraître une longue lettre contenant l'analyse détaillée, l'explication et l'éloge de l'ouvrage² », qui surtout « glorifie l'effet moral de l'œuvre », nous révèle que « si Molière n'était pas mal satisfait du caractère d'Alceste, il se mirait et s'admirait pleinement dans celui de Philinte³. »

« L'ami du Misanthrope est si raisonnable, que tout le monde devrait l'imiter : il n'est ni trop ni trop peu critique ; et ne portant les choses ni dans l'un ni dans l'autre excès, sa conduite doit être admirée de tout le monde. »

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 247.

2. *Ibid.*, p. 238.

3. *Ibid.*, p. 244.

Philinte donc, dans les coulisses du théâtre, était considéré comme le vrai sage, le parfait homme de bien, qui montre que son âme est égale à la justice et qui ramène tout à la saine mesure de l'indulgente raison, après que les belles indignations d'Alceste ont jeté leurs généreuses mais folles fumées.

Il est certain que Philinte étale quelques belles apparences. Envers Alceste, qui semble ne l'aimer guère, il déploie beaucoup de patience et même de charité, marques d'une âme plus forte. Il dit des choses très sensées, et d'autres qui sont très plausibles, signes d'un esprit mieux trempé. Mais Philinte n'est soumis à aucune épreuve, et l'on n'aperçoit point qu'il ait à dompter aucune passion. La nature ne lui a donné ni l'oreille sensible au grincement des mauvais vers, ni l'œil qui s'agace au chatoyement des perruques blondes ; il n'a point de procès, il n'est point amoureux, ou il l'est si tranquillement et d'une personne si convenable que ce n'est pas la peine d'en parler. Comme les fureurs d'Alceste sont sans raison et tiennent principalement à son humeur difficile, les imperturbables sérénités de Philinte sont sans vertu et reposent uniquement sur son flegme qu'aucune tempête ne secoue. Il n'est point pacifique, il est indifférent et heureux. Alceste a du caractère et pas d'esprit, Philinthe a de l'esprit et pas de caractère : c'est le cas de dire que tous deux ensemble ne pèsent pas un homme de bien.

La sagesse si vantée de Philinte laisse d'ailleurs beaucoup à désirer sous différents points de vue,

et se trouve non seulement courte, mais pernicieuse en plusieurs endroits¹.

Notons-en deux ou trois des plus saillants.
C'est Philinte qui parle :

.... Faisons un peu grâce à la nature humaine
Et voyons ses défauts avec quelque douceur...
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable.
A force de sagesse on peut-être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande raideur de vertu des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir aux temps.

« C'est fort bien », accorde Louis Veuillot, faisant parler son théologien, « et je ne proteste pas contre le passage de saint Paul qui se trouve mot à mot dans cette tirade... Il convient d'être sage avec sobriété. »

Mais ces dictons ne sont de mise tout au plus que contre les excès d'Alceste qui n'est pas sage du tout, et le quiétisme du flegmatique est un autre excès plus condamnable. A force de ne pas se mettre en peine des mœurs du temps, on finit par leur lâcher bride et elles s'empportent à l'extrême corruption. Toute la grâce que nous pouvons faire à la nature humaine, c'est de la reconnaître faible; cette compassion ne peut aller jusqu'à décharger l'homme de ce que Dieu lui commande ou directement, ou par son Eglise, attendu que *Deus impossibilia non jubet*. Nous

1. Molière et Bourdaloue, p. 245.

devons la charité aux hommes, non au diable, non au mal, non à l'erreur, non à l'hérésie qui tuent la raison, la dignité, le corps et l'âme. La raide vertu des vieux âges n'exigeait pas plus, la vertu de nos jours ne réclame pas moins. Saint Ambroise fermait la porte du temple au grand empereur qui s'était oublié; en écoutant le pécheur repentant, il versait des larmes de tendresse. La vertu est toujours la même et notre siècle en a le même besoin que les siècles précédents. Nous avons comme nos pères une âme à sauver; nous devons la sauver au risque de heurter les *communs usages*. Le sacrifice de l'usage, requis par ce devoir impérieux, n'est pas au-dessus de nos forces... L'obstination de ne point *fléchir au temps* n'est donc ni un vice ni un défaut, mais au contraire une chose très louable, attendu que les dogmes sont immuables comme Celui qui les a révélés. Ni Dieu ni ses lois ne fléchissent au temps, et nous ne pouvons fléchir sans transgresser cette morale qui ne fléchit pas, puisque les devoirs qu'elle nous impose sont fondés sur la nature des choses. Ainsi l'honnête Philinte résout très mal, sur les données de la sagesse la plus vaine et la plus vulgaire, des questions que l'emportement d'Alceste à très mal posées¹.

Toutefois, « où ce sage de salon, plus misanthrope que son ami », paraît « livrer son secret et donner sa mesure », c'est dans « l'aphorisme suivant, tout imprégné de bile insolente contre la pauvre humanité » :

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 251.

. Mon esprit n'est pas plus offensé
 De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
 Que de voir des vautours affamés de carnage,
 Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.
 Oui, je vois ces défauts.
 Comme vices unis à l'humaine nature.

L'homme qui parle ainsi s'accuse de ne pas aimer Dieu, de ne pas aimer la justice, de ne pas aimer les hommes; de ne rien aimer que sa vile tranquillité. Qui aime Dieu s'offense de le voir offensé, qui aime la justice s'offense de la voir méprisée, qui aime les hommes gémit de leur aveuglement sur Dieu et sur la justice, souffre avec ceux qui souffrent, s'offense des entreprises des méchants.

Philinte parlerait moins odieusement et un peu plus philosophiquement s'il disait qu'il n'est pas *étonné* de la méchanceté des hommes. Il nierait moins l'humanité, le libre arbitre et la Providence; mais ses comparaisons seraient encore très mauvaises et très sottes. Les actes des hommes n'ont aucune parité avec ceux des animaux. Les brutes n'agissent que par un instinct déterminé et irresponsable; la puce ne se propose point de tourmenter l'homme et la vipère ne complot point de le mettre à mort. Au contraire, les hommes, en transgressant les commandements de Dieu, en opprimant leurs semblables, en commettant l'iniquité, savent ce qu'ils font et le veulent faire; ils résistent à la voix de leur conscience tandis qu'ils seraient libres de lui obéir. Les vices ne sont pas *unis à la nature humaine*. La nature humaine n'est que faible; elle ne se contraint pas au mal

en dépit des illuminations de la conscience de la même manière que l'instinct du vautour et du loup les pousse au carnage. Chez un autre que Molière, tout ce détestable propos de Philinte pourrait n'être qu'un verbiage sans portée et quasi involontaire, à mettre au compte des tyrannies de la rime ; mais Molière est maître de la rime, sa langue dit ce qu'il pense, et il est responsable des contentements qu'il donne à son instinct *plein de rage*.

Un dernier mot de Philinte, pour achever de le peindre : *Mon flegme*, dit-il à Alceste, *est philosophe autant que votre bile*. Rien de plus vrai, et, malgré la diversité des apparences, c'est exactement des deux côtés la même philosophie, la même fille de l'orgueil humain et de l'amour de soi, ici furieuse, là indifférente, impuissante ici et là, parce qu'elle est fausse là comme ici. La vertu d'Alceste et la sagesse de Philinte avortent par la même raison, par défaut d'amour. Ni l'un ni l'autre n'a la charité.

Et par ce dernier trait Louis Veuillot signale « le vice capital du génie de Molière. »

Son âme était sans amour, et c'est pourquoi il n'a rien produit qui puisse avoir la moindre bonne influence sur le genre humain. A cause de cela, je ne sais quoi de lugubre plane sur son œuvre tout entière, où circule un souffle de désolation. Le vrai misanthrope, le malade vraiment atteint de cette peste de la haine et du mépris de

l'homme, c'est lui, et sa plaie se fait voir partout, et partout il travaille à la communiquer. Misanthrope irrité ou Misanthrope dédaigneux, il ne cesse de mépriser ou de haïr, et ses personnages de prédilection, après ceux qui haïssent davantage, sont ceux qui provoquent le plus de mépris. Faire rire dans l'âme ! qu'il y renonce ! Il peut être ingénieux, gracieux, amer, grotesque, terrible ; il peut enfoncer dans toutes les mémoires ses sarcasmes comme des flèches barbelées qu'aucune puissance n'arrachera plus : jamais il ne fera rire dans l'âme. Le rire de l'âme, c'est la joie ; mais la joie n'est connue que des âmes pures, et la satisfaction qui grince dans les autres âmes n'est ni le rire ni la joie. Je défie qu'une âme pure puisse entendre une comédie de Molière sans en être assombrie, et qu'un esprit honnête et délicat n'ait pas quelque regret au rire extérieur et inférieur qu'il pourra s'être laissé arracher¹.

Louis Veillot révèle la vraie « cause » de cette « tristesse » morbide que le poète vous communique.

Loin d'avoir sondé jusqu'au fond le cœur humain, Molière, ayant éteint le seul flambeau qui puisse éclairer cet abîme, s'y est égaré et perdu. Il ne pénètre pas à la racine du vice, il ne donne la raison de rien, il n'indique le remède à rien ; car ce n'est pas un remède que le rire. L'humanité, sous son scalpel, paraît petite, ridicule, flétrie, pleine de corruptions incurables ; une œuvre manquée ou grotesque, ou même méchante, qu'il faut

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 255.

railler pour toute consolation et tout refuge. Ah ! ceux qui savent voir le fond du cœur humain ne rient pas et ne désespèrent pas ! Ils ne s'arrêtent pas à moitié route pour bafouer cruellement tant de misères ; ils les illuminent d'un rayon de vérité, devant lequel souvent elles se dissolvent comme des fantômes. Et s'ils nous laissent aussi une douleur, ce n'est pas cette douleur sans vertu, sans vergogne et sans fruit, dont le ricanement ne nous conseille que l'égoïsme ou la volupté¹.

De ce « fonds malheureux et mauvais » du poète comédien, Louis Veillot donne comme marque sûre « la peinture générale qu'il fait des femmes. »

Il les aimait, dit-on. Oui ; à preuve ce vers :

Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

Aux yeux de Molière, la femme était l'être le plus pervers, et l'amour la plus lâche et la plus invincible des faiblesses. Il n'a pas connu, du moins il n'a pas peint d'autre amour que celui-là, cet amour violent et humiliant qui est à la fois la dépravation et le châtement de la dépravation de l'amour ; honteux fardeau du cœur au lieu d'en être l'allégresse ; passion désespérée de la fange, haïe, pleine de mépris et de fureur, incurable même au dégoût. L'homme de Molière est le jouet de cet amour, et la femme qui l'inspire n'en peut allumer d'autre : elle est fourbe, frivole, ingrate, audacieuse, corrompue, sensible seulement au plaisir et à la vanité. On ne trouve pas dans tout

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 68.

le théâtre de Molière une figure d'épouse ni de mère, ni de vierge, ni d'amante : ou ce sont des délurées et des « dessalées » prêtes à risquer toute aventure, ou des pecques et des raisonneuses, ou de fades accessoires de comédie qui viennent jouer l'éternelle scène du dépôt amoureux, pour donner à Mascarille et à Scapin le temps d'arriver. La candeur, le respect, la foi, la tendresse filiale, la tendresse maternelle, le dévouement, la chasteté même du langage, sont choses qu'elles ignorent ; Molière semble ne pas croire seulement qu'une femme puisse avoir de telles vertus. D'ailleurs, il les aime :

Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là¹.

Des trois femmes mises en scène dans le *Misanthrope*, Louis Veillot montre aisément qu'aucune « ne déroge aux traits caractéristiques de la famille poqueline. »

Une hypocrite, Arsinoé, tartufe femelle, qui s'accommoderait volontiers d'Alceste, soit pour faire une fin, soit pour prolonger le moment qui précède la fin, et qui s'offre crûment sans spécifier le cas ; une raisonneuse, Eliante, qui, malgré sa raison ou ses raisonnements, trouve aussi le rude Alceste fort à son goût, le lui dit aussi, et, refusée, s'accommode de Philinte, lequel est instruit de tout et n'en est pas autrement importuné ; enfin une coquette achevée, mais surtout une méchante langue incomparable, la fameuse et retentissante Célimène, de qui Alceste est amoureux.

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 25

Celle-ci réunit à peu près tous les défauts épars sur les autres créations féminines de Molière. Il fit jouer ce rôle par sa jeune femme pour laquelle, hélas ! il l'avait écrit, et elle y excellait. A elle s'adressent les accents de passions les plus pénétrants qu'il ait trouvés.

Les commentateurs signalent comme une invention de génie cet amour d'un tel homme pour une telle femme : c'est, disent-ils, une des maîtresses beautés du *Misanthrope*. Je n'y contredis point. Une chose pourtant attédie mon admiration. En un sens, la combinaison est belle et vraie : il est naturel qu'un héros de fausse vertu comme Alceste soit absurdemment amoureux d'une femme peu digne de lui, et qu'ainsi succombe cette pompe d'austérité qui se pique de ne tolérer aucune faiblesse humaine. Mais d'un autre côté je ne trouve pas que ce coup de génie soit un trait de caractère. Alceste est orgueilleux, non point bas et corrompu ; il ne peut donc devenir si profondément l'esclave de cet attrait vengeur par lequel la corruption se soumet à la corruption et en est inexorablement flagellée. Molière a oublié deux choses de grande conséquence : la première, que son *Misanthrope* n'est pas un vieux comédien, professeur émérite de mœurs galantes ; la seconde, que ce *Misanthrope*, tel qu'il l'a dépeint, n'a pas mérité d'être et ne saurait devenir l'un des amants et l'un des jouets de mademoiselle Molière. Sur une âme chaste et généreuse les charmes et les armes dont mademoiselle Molière était pourvue manquent complètement leur effet. Pour grand que soit l'empire de ces divinités, on

n'y rencontre pas toutes sortes de gens : les seuls débauchés y passent, les sots y demeurent, les seuls barbons parvenus à l'âge d'expier ne s'en tirent plus ¹.

Louis Veillot tient pour « bonne et chrétienne » la maxime que nous devons « attacher notre haine au péché seulement. » Mais il déclare sans barguiner que « le grand péché est celui des docteurs, des prédicateurs et des apologistes du péché, et que si des hommes peuvent être haïssables, ce sont ceux qui disent que le mal est le bien, enseignant ainsi à faire le mal avec sécurité ². »

Célimène est de cette espèce infâme et monstrueuse. Elle ne se borne pas à pratiquer le mal, elle le professe et trouve qu'elle fait bien, qu'elle est dans son droit. On accordera qu'il y a une distance entre le mouvement premier de la nature, qui veut plaire, et le conseil du péché, qui se propose de séduire. Non pas que ce soit chose tout à fait innocente que vouloir plaire : la nature n'est pas innocente ! mais enfin je la comprends, je la plains, et autant qu'il est permis, je l'excuse. Il faut bien avouer d'ailleurs que cette coquetterie naturelle est terriblement sollicitée, et que ses victimes (rarement blessées à mort et inguérissables) n'ont la plupart que ce qu'elles ont elles-mêmes cherché. L'orgueil masculin pousse des cris de fureur lorsqu'après l'avoir amené jusqu'à la gémissement, la ruse féminine lui dit avec un sourire : « Bien obligée ; demeurons-en là. »

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 257.

2. *Ibid.*, p. 261.

L'homme a tort de crier et il ne devait pas tant se prêter à l'illusion. Si sa vanité seule est blessée, elle ne mérite aucune sympathie ; si son cœur est engagé, que la raison le dégage ; si sa raison ne peut rien, que son amour même lui apprenne à préférer pour la femme aimée le bonheur qu'elle veut se faire à celui qu'il lui aurait fait. En général, d'un cœur brisé par ces coups inattendus et humiliants, l'amour s'en va, aidé par l'amour-propre, qui n'est jamais bien loin ; et souvent, enfin, la raison à la place de l'amour amène l'amitié. C'est le dernier trait où l'on reconnaît la nature relativement honnête de la coquetterie. Or, qui sera jamais l'ami de Célimène, et quel galant homme deviendra fou jusqu'à se résoudre d'épouser une femme dont il ne voudrait ni ne pourrait être l'ami ? Si le cas se présente, il est du ressort d'Esculape et non de la Muse comique¹...

Quand Alceste, poussé à bout, veut en finir et propose le mariage, il reste dans son caractère. Célimène hésite, c'est sortir du sien... Elle ne peut hésiter. Elle n'a pas plus de goût que de droit à la dignité d'épouse. Ou elle veut faire un bail dont elle se réserve de fixer la durée, et elle consent tout de suite sans examiner les conditions, ou cet engagement, même passager, l'ennuie, et elle refuse au premier mot. Une femme du monde, honnête au fond de sa frivolité, et touchée de cet amour vrai et de cette souffrance qu'elle cause, s'interroge et réfléchit. En face d'Al-

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 261.

ceste, il y a de quoi réfléchir. Quel mari sera ce bourru, déjà si difficile et si impérieux amant? Célimène se pose la question des cœurs médiocres et médiocrement pris : elle se demande si elle sera heureuse dans la dépendance de cet honnête homme contrariant. Je ne la loue ni ne la blâme. Elle a le droit d'être médiocre et de médiocrement aimer. Cependant Célimène accepte, son égoïsme est vaincu. Mais par un revirement de caractère non moins inexplicable, l'égoïsme d'Alceste la délivre. Faux amoureux, autant que faux héros, Alceste veut imposer à Célimène la solitude que rêve sa frénésie, et sans lui donner un instant pour réfléchir à cette aggravation considérable du sort auquel elle s'est résignée, parce qu'elle hésite à se précipiter dans ce redoutable tête-à-tête, il la refuse. Le voilà sage une fois, et c'est à la honte de son cœur. Comme Célimène, il calcule, il se demande s'il sera heureux ; comme elle craint d'affronter son humeur farouche, il refuse d'affronter son humeur coquette ; et cette belle flamme, tout à l'heure si folle et si éloquente, tombe là-dessus tout à plat. Alceste cesse à la fois d'être fou et généreux ; il prouve par ce dernier trait que ce qu'il aime par-dessus toute chose, ce n'est pas la justice ni Célimène, mais lui-même.

Et ainsi finit, au moyen d'une double et soudaine contradiction de caractères, logiquement néanmoins, cette merveilleuse comédie où, nous dit-on, la haute raison et la grande âme de Molière se font particulièrement voir.

Je n'y vois, je l'avoue, que les charmes de l'es-

prit inférieur, un grand talent d'écrire, une raison vulgaire, des sentiments qui le sont encore plus. Sauf les lieux communs d'une morale qui n'appartient ni à l'auteur ni à sa philosophie, et qu'il contredit au contraire partout, aucune pensée ne peut soutenir l'examen. Quant aux caractères, ils manquent absolument de noblesse et les principaux sont des créations de fantaisie dont aucun ne se soutient jusqu'au bout, tel qu'il est d'abord posé. Le conciliant et prudent Philinte se laisse aller comme les autres à crayonner des portraits satiriques; la douce Eliante se pique lorsque le Misanthrope lui annonce qu'il ne lui demandera plus de le consoler, et se fait aussitôt ramasser par Philinte, devenu subitement imprévoyant; la prude Arsinoé se met au rabais sans nulle prudence; les galants hommes de cœur font à Célimène une scène de rustres achevés; la coquette et l'évaporée Célimène déploie tout à coup autant de sensibilité que de raison; enfin l'amoureux par excellence, l'amoureux fou, l'amoureux héroïque, Alceste, triomphe instantanément de cet amour qui est en même temps sa punition la plus certaine et sa plus belle folie, le trait le plus estimable de son fâcheux caractère et le seul qui le rende intéressant. Ceux qui reconnaissent là l'humanité fréquentent peut-être une humanité qui s'est modelée sur la comédie, mais certainement cette comédie ne peint pas l'humanité. La raison de l'humanité est plus forte que celle de Philinte, le cœur d'Alceste ne vaut pas le cœur de l'humanité¹.

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 264.

Louis Veillot a dit « ce qu'il voulait dire de Molière ». Libre maintenant à de « vains et ridicules rhéteurs, esclaves de la popularité du mal », d'entasser « leurs phrases farcies d'adjectifs pour faire un piédestal de courage à ce flatteur, une couronne de franchise à ce menteur, une renommée de vertu à ce corrupteur ¹... »

1. *Molière et Bourdaloue*, p. 269.

CHAPITRE V

LESAGE, BUFFON ET BEAUMARCHAIS

Voici d'abord groupés ensemble, d'après l'ordre chronologique, trois écrivains du XVIII^e siècle, de genre très divers, sur lesquels Louis Veillot ne s'est point étendu longuement, encore qu'il nous ait donné nettement sa pensée touchant la valeur morale de leurs œuvres.

I. — LESAGE

Lesage est, avec « La Fayette » et « Prévost », de ces

esprits charmants,
Qui sans prétention, causant à verve pleine,
Ont en si vif français narré la vie humaine¹.

Un jour, écrit Louis Veillot,

Je vis arriver un camarade de mon enfance,
garçon sage, affectueux, donneur de bons con-

1. *Œuvres poétiques*, p. 77.

seils, très rangé, qui, gravement et après méditation, faisait de grosses, mais innocentes folies. Ayant amassé quelque argent dans une assez bonne place, il s'était persuadé qu'il devait quitter sa place et dépenser son argent à faire le tour de France. Il entra le sac sur le dos, le bâton à la main, frais et gaillard dans sa mine hâlée, la plus douce et la plus hardie que l'on pût voir. Son sac renfermait un livre, c'était *Gil Blas*. « Comment, lui dis-je, tu lis cela? — Je le *relis*, répondit-il, et je le trouve toujours plus charmant. On y voit quantité de figures plaisantes, tout y est raconté drôlement, et la vie y est peinte d'une manière qui amuse et instruit. D'ailleurs il n'y a d'agréable à lire qu'un livre déjà connu. On n'est pas forcé de le dévorer d'un bout à l'autre, au risque de manquer la moelle et d'oublier ses affaires. Un seul chapitre de *Gil Blas* me repose. Par ce moyen, je suis seul ou en compagnie comme il me plaît. »

Il m'en dit tant que nous nous mîmes à lire *Gil Blas*, profitant de l'avantage de n'en prendre qu'à notre gré ; nous primes tout. Cette lecture me fut extrêmement utile. L'initiateur vivait dans le monde politique. De son coin de petit secrétaire il n'avait pas laissé de voir plusieurs dessous de cartes, et il faisait avec esprit des commentaires intéressants. Doué de plus de sens littéraire que lui, je commentais à mon tour des saveurs qu'il n'avait pas dégustées ¹.

Mais, reprend aussitôt Louis Veillot :

1. *Çà et Là*, II, 428.

Gil Blas est un mauvais livre, plein de misanthropie, avec du venin contre la religion. Vivre et penser en dehors de la religion n'est pas possible sans la haïr un peu. De plus, malgré la grâce du style et du sel, et l'observation vraie et fine, *Gil Blas* est un livre mal fait. Qu'est-ce qu'un tableau de la vie humaine où ne paraît pas un véritable homme de bien? Ce défaut est radical. L'absence de la vertu préserve le vice du contraste qui fait ressortir sa laideur: le vice n'est pas châtié, le lecteur reste privé de leçon. L'œuvre, dès lors, manque aux conditions fondamentales de la bonne création littéraire: elle n'est pas vraiment honnête. Ce qui n'est pas vraiment honnête n'est pas vraiment beau. Ni mon ami ni moi n'avions aperçu ce grand défaut, et nous ne le pouvions pas voir, tels que nous étions alors. Restait le charme: immédiatement il me dégoûta de la faconde moderne, du roman d'intrigue, du roman de thèse, du roman de passion, de tout cet absurde et de toute cette emphase que j'avais tant aimés. J'interrompis la lecture de *Lebia*, qui était dans sa primeur, et je ne la repris que vingt ans après¹...

II. — BUFFON

« Le grand Buffon », écrivain trop « caressé » et très « surfait » par le « mauvais esprit » qu'il avait « encensé »², mais dont le nom resta « sacré »³ pour les rationalistes du XIX^e siècle, fut appelé, un jour,

1. *C^o et L^o*, II, 429.

2. *Mezquet*, I^{er} sér. I, 409.

3. *Ibid.*, p. 354.

par Louis Veillot : « l'un des plus répugnants hypocrites que contienne le panthéon des libres penseurs. » M. de la Bédollière, du *Siècle*, protesta violemment, sans dire toutefois ce qu'il voyait « à reprendre dans ce jugement si modéré. »

Louis Veillot relevait surtout chez lui deux choses : une *vanité égoïste* et une *immoralité doublée d'hypocrisie*.

a) *Vanité égoïste*. Buffon était un grand seigneur, plein de morgue, qui vivait fastueusement dans cinquante mille écus de rente. On devait avoir soin de l'appeler Monsieur le Comte, et de lui réciter quelques morceaux de ses ouvrages, pour lui donner occasion d'en réciter d'autres ; car il savait par cœur tout ce qu'il avait écrit et ne trouvait rien d'aussi beau. Il se faisait friser deux fois par jour, magnifique et pompeux même en robe de chambre. L'histoire littéraire n'offre point de plus ridicule exemple de vanité. L'adoration de son siècle ne pouvait l'assouvir. Quand Rousseau vint à Montbard, il voulut voir ce fameux cabinet de travail qu'un prince avait appelé le *Berceau de l'histoire naturelle*. Là, avec sa grotesque emphase, il se mit à genoux et baisa le seuil. M. de Buffon n'en fut nullement choqué. Il méprisait d'ailleurs le caractère de Rousseau, même un peu son style, où il trouvait tous les défauts de la mauvaise éducation...

Il ne connaissait en tout que cinq grands génies dans le monde, qu'il plaçait ainsi : « Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et *Moi*. » Il signalait des lacunes dans les autres, il n'en connaissait point en lui. Son égoïsme égalait sa vanité.

« M. de Buffon, disait un de ses admirateurs, a vu constamment trois choses avant tout le reste : sa gloire, sa fortune et ses aises¹. »

Nous avons, « en dehors de ses livres », pour nous édifier sur l'outrecuidance de Buffon, un « témoignage irrécusable », celui de son propre « panégyriste. »

En 1785, un jeune parlementaire, apprenti philosophe fort riche et fort vain, qui s'élevait lui-même avec assiduité pour la gloire ; un garçon de cette petite espèce qu'on a depuis appelée le *gamin sérieux*, Hérault de Séchelles, fit le pèlerinage à Montbard, afin de vénérer « l'interprète de la nature. » Comme il ne manquait pas d'esprit et savait flatter, on le reçut bien, on le garda quelque temps, on le flatta beaucoup lui-même ; et le Vadius adolescent revint enchanté du Trisotin octogénaire qu'il avait vu tout à loisir. Mais avec la naïveté impudente de ce temps-là, extrêmement aiguillonnée par la vanité de s'être senti au fond plus d'esprit que son grand homme et de l'avoir un peu moqué, il écrivit dans le plus grand détail tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait entendu. Cette relation, publiée par un admirateur d'Hérault de Séchelles et de Buffon, est intitulée : *Voyage à Montbard...*

Buffon, âgé de soixante-dix-huit ans, conservait ce feu de vanité littéraire que l'on est tenté de prendre pour une *charge* lorsque les poètes comiques en font la peinture. « Je lui disais,

1. *Mélanges*, II sér. II, 386.

raconte Hérault, qu'en venant le voir, j'avais beaucoup lu ses ouvrages. — Que lisiez-vous, me dit-il? Je répondis : Les *Vues sur la nature*. — Il y a là, répliqua-t-il à l'instant, des morceaux de la plus haute éloquence!... Il en vint, un moment après, à la mort du pauvre M. Thomas, pour me faire lire une lettre que son fils avait reçue de madame Necker; lettre étrange, où madame Necker paraît déjà consolée de la perte de son ami intime, malgré l'emphase et l'enthousiasme qu'elle met à la décrire, en s'appuyant sur M. de Buffon, qu'elle célèbre avec plus d'emphase encore. Il y a une phrase qu'il me fit remarquer avec complaisance. Madame Necker, mettant en parallèle ses deux amis, dit en parlant de M. Thomas : *L'homme de ce siècle*; et en parlant de M. de Buffon : *L'homme de tous les siècles*¹. »

Buffon, qui « détestait les vers et critiquait ceux de Racine », notamment celui-ci :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,
lequel lui semblait « mauvais », détestait aussi les « papiers » et « recommandait de n'en jamais garder. »

Cependant il gardait lui-même certains papiers et se les faisait relire; c'étaient les vers qui le célébraient : « Un matin, sous le prétexte de sa santé, qui ne lui permettait pas de se fatiguer à parcourir des papiers, il me pria de lui faire la lecture d'une multitude de vers qu'on lui avait

1. *Mélanges*, II sér. II, 388.

adressés ; il les conservait presque tous, quoique tous fussent médiocres. Quand on l'appelait *génie créateur, esprit sublime*, eh ! eh ! disait-il avec complaisance, il y a de l'idée, il y a quelque chose là. Le soir, nous lisions les vers de M. Thomas sur l'immortalité de l'âme ; il me dit avec une naïveté charmante : *Tout ça ne vaut pas les vers de ce matin.* »

Son fils venait de lui élever un monument dans ses propres jardins. Auprès de la tour de Montbard, où Buffon travaillait, il avait fait placer une colonne avec cette inscription :

*Excelsæ Turri, Humilis Columna
Parenti suo, Filius Buffon.*

Le vieux paon fut attendri jusqu'aux larmes. Il disait à son fils, du ton de Monsieur Prud'homme : Mon fils, cela te fera honneur ¹.

b) *Immoralité et hypocrisie.* Elles révoltent par leur cynisme et par leur constance...

Durant un demi-siècle, Buffon, dans le pays qu'il habitait, fut de sa personne un corrupteur public, et donna l'infâme exemple de joindre un semblant de religion à la pratique froide et effrontée du vice ².

Une « réclamation » en faveur de Buffon n'eût pas étonné Louis Veuillot de la part de M. Havin qui, « peu instruit », ne connaissait probablement de Buffon que sa « renommée, se gardant bien, comme au surplus tout le monde, de lire ses fameux ouvrages,

1. *Mélanges*, I sér. II, 389.

2. *Ibid.*, p. 387.

régal des collégiens. » Mais M. de la Bédollière, « qui a remué tant d'*ana* », devait « savoir parfaitement quel fut l'homme ¹. »

Louis Veillot déclare ne pouvoir emprunter à Hérault de Séchelles « aucun des détails qu'il donne sur la vie et les plaisirs privés de son héros. »

Buffon était de ces hommes qui, par l'abus de leur position et de leurs richesses, par leur oubli des lois de Dieu et leur mépris de l'espèce humaine, justifièrent d'avance, non pas leurs bourreaux, qui étaient pires qu'eux, mais la justice terrible qui, contre d'ignobles crimes, suscitait ces ignobles vengeurs.

Au reste, « les mœurs de Buffon se reflétaient dans sa conversation privée. »

Lorsqu'il n'écrivait pas et lorsqu'il ne parlait pas de lui-même, ce bel auteur avait l'esprit lourd et grossier. « Il aime à dîner longtemps; c'est à dîner qu'il met son esprit et son génie de côté; là il s'abandonne à toutes les gaietés, à toutes les folies qui lui passent par la tête. Son grand plaisir est de dire des polissonneries, d'autant plus plaisantes qu'il reste toujours dans le calme de son caractère, que son rire, sa vieillesse forment un contraste piquant avec le sérieux et la gravité qui lui sont naturels; et ces plaisanteries sont souvent si fortes que les femmes sont obligées de désertter. »

1. *Mélanges*, II sér., II, 388.

Ce même homme ne paraissait en public que grave et brodé; il grondait son fils, qui portait un habit simple. Hérault, pour se bien faire venir, s'était muni d'un habit galonné avec une veste chargée d'or, quoique ce ne fût plus la mode. Sa précaution réussit à merveille. Buffon le donna en exemple à son fils. L'hypocrisie commençait là, et le grand auteur la poussait loin. Il avait dans sa maison une pourvoyeuse dont il portait un peu le joug, et un religieux qui, si l'on peut s'en rapporter à Hérault, était son laquais pour les affaires de conscience. « Ce prêtre le mettait en état de faire ses pâques. » Voltaire aussi communiait, et par le même motif, pour retenir le peuple dans l'ignorance¹!

Mais, dit Louis Veillot, laissons parler le témoin :

« Le laquais confesseur de M. de Buffon m'a conté qu'il y a trente ans, l'auteur des *Epoques de la nature*, sachant qu'il prêcherait un carême à Montbard, le fit venir au temps de Pâques, et se fit confesser par lui dans son laboratoire; dans ce même lieu où il développait le matérialisme... Ignace me contait que M. de Buffon, en se soumettant à cette cérémonie, avait reculé d'un moment : « effet de la faiblesse humaine », ajoutait-il, et qu'il avait voulu faire confesser son valet de chambre avant lui. Tout ce que je viens de dire étonne peut-être. Oui, Buffon, lorsqu'il est à Montbard, communie à Pâques, tous les ans,

1. *Mélanges* II, sér. II, 390.

dans la chapelle seigneuriale. Tous les dimanches il va à la messe, pendant laquelle il sort parfois pour se promener dans les jardins qui sont auprès, et revient se montrer aux endroits intéressants. Tous les dimanches il donne la valeur d'un louis aux différentes quêteuses.

« Je tiens de M. de Buffon qu'il a pour principe de respecter la religion, qu'il en faut une au peuple; que dans les petites villes on est observé de tout le monde, et qu'il ne faut choquer personne. « Je suis persuadé, me disait-il, que dans vos discours vous avez soin de ne rien avancer qui puisse être remarqué à cet égard. J'ai toujours eu la même attention dans mes livres; *je ne les ai fait paraître que les uns après les autres, afin que les hommes ordinaires ne pussent pas saisir la chaîne de mes idées.* J'ai toujours nommé le créateur; *mais il n'y a qu'à ôter ce mot, et mettre naturellement à la place la puissance de la nature* qui résulte des deux grandes lois, l'attraction et l'impulsion. Quand la Sorbonne m'a fait des chicanes, je n'ai fait aucune difficulté de lui donner toutes les satisfactions qu'elle a pu désirer : *ce n'est qu'un persiflage*, mais les hommes sont assez sots pour s'en contenter. *Par la même raison, quand je tomberai dangereusement malade et que je sentirai ma fin s'approcher, je ne balancerai point à envoyer chercher les sacrements.* On le doit au culte public. Ceux qui agissent autrement sont des fous. Il ne faut jamais heurter de front comme faisaient Voltaire, Diderot, Helvétius. Ce dernier était mon ami; il a passé plus de quatre ans à Montbard en différentes fois; je lui recom-

mandais cette modération, et s'il m'avait cru, il eût été plus heureux. »

« On peut juger si cette méthode a réussi à M. de Buffon. Il est clair que ses ouvrages démontrent le matérialisme...

« Je lisais, un soir, à M. de Buffon, des vers de M. Thomas sur l'immortalité de l'âme; il riait : « Pardieu, la religion nous ferait un beau présent, si tout ça était vrai! »

Tel était le grand Buffon; le voilà, on peut le dire, peint par lui-même. Une vanité rare, un égoïsme triomphant, des mœurs ignobles à travers beaucoup de pompe, un esprit grossier, une hypocrisie raisonnée, raffinée et persévérante; en un mot, « l'un des plus répugnants hypocrites que contienne le Panthéon des libres penseurs¹. »

*
*
*

Dira-t-on que Buffon était « grand savant et grand écrivain? »

Au fond, la science et le style de Buffon ont beaucoup vieilli. Sa science a certainement été très utile à la secte des géomètres. Maintenant les chrétiens et les incrédules le récusent également. Pour les uns, il est resté matérialiste; pour les autres, il ne l'est pas assez, et les habiles de la Société de *biologie* considéreraient son *Histoire naturelle de l'homme*, si on la lisait encore, comme l'œuvre d'une *ganache* entachée de christianisme.

Son style si vanté paraît bien tendu, bien

1. *Mélanges* II, sér., II, 391.

raide, et souvent bien faux. On y trouve fréquemment des endroits où la couleur est devenue ridicule... Nous ouvrons l'*Histoire naturelle* et nous citons une phrase au hasard : « La chevrette produit deux faons, l'un mâle et l'autre femelle. Ces deux animaux, élevés, nourris ensemble, prennent une si forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne se quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injustice du sort, qui ne devrait jamais séparer ce qui s'aime. » Ces traits charmaient les dames qui *pensaient*, et mettaient fort en honneur « le doux pinceau de M. de Buffon. » C'est par là qu'il a tant réussi dans un siècle faux en littérature comme en tout le reste. Les fadeurs d'une part, de l'autre la complaisante obscénité de certaines peintures, et le matérialisme au fond de tout, ont fait la gloire de Buffon. Il y a travaillé cinquante ans avec une persévérance digne d'un but meilleur, et il est arrivé au dessein qui soutenait cet immense effort : il s'est dressé une belle statue ; seulement la statue est de plâtre¹.

Dans un article très sarcastique contre M. Babinet, de l'Institut. un « savant, savantissime, savantifiant et savantifié *per omnes modos et casus*² », à qui il pardonnait « de ne point écrire comme Buffon³ », mais reprochait d'ignorer « le catholicisme⁴ », Louis Veuil-
lot, parlant de la « science présomptueuse » qui, « en se passant la fantaisie d'égratigner le dogme... se brise

1. *Mélanges*, II sér. II, 393.

2. *Ibid.*, II sér. III, 216.

3. *Ibid.*, p. 225.

4. *Ibid.*, p. 217.

les ongles », et « en laissant Dieu perpétuellement à l'état d'*x* au milieu du spectacle de ses œuvres,... s'entretient dans une ridicule cécité », disait :

Tout le monde est d'accord pour rendre hommage à la science, et les plaisanteries que peuvent s'attirer les savants n'empêchent pas qu'on ne les estime. Mais il y a deux grands dangers dans l'étude des sciences : c'est de les apprendre bassement, ce qui mène à les posséder orgueilleusement; et la science orgueilleuse, saine par là même comme science, est de toutes les maladies morales la plus dangereuse et la plus difficile à guérir. Tel est le sentiment de tous les grands moralistes chrétiens, lesquels sont tout à la fois de grands savants et de grands médecins des âmes; ils prouvent invinciblement que la science qui se dresse contre Dieu, ou qui seulement fait abstraction de Dieu, est ignorance, mais la pire ignorance, celle qui fait perdre le salut. Bossuet applique tout son génie à montrer combien la science de l'homme est petite devant Dieu, combien elle est bornée au milieu du monde; il méprise de toute la hauteur de ses pensées l'inutile savant, le fatras vivant qui se targue des frivoles aquêts de sa mémoire; il le compare à une femme qui se glorifie de son fard et de ses rubans. Que savez-vous, si vous ne connaissez pas Dieu; où allez-vous, si vous ne voulez pas aller à Dieu; qu'enseigniez-vous aux hommes, si vous ne leur enseignez pas Dieu, et quel cas prétendez-vous alors que les chrétiens fassent de votre science¹?

1. *Mélanges*, II sér. III, 225.

Au demeurant, Buffon est de ceux qui « s'intitulent *les maîtres de la science* », et auxquels « nous-mêmes, qui gémissons de leur aveuglement, nous donnons, par une politesse malheureuse, ce titre dont leur orgueil se targue contre Dieu. »

Mais quelle est la valeur de la science qui s'éloigne de la foi, qui se prête à la foi, qui méprise la foi? que savent ces savants de si certain, de si précieux et qui doit tant nous humilier? Les pieds sur le brin d'herbe, dont ils ont analysé la composition chimique, ils regardent fièrement les astres, dont ils ont évalué le nombre et mesuré la course; mais la main qui a formé le brin d'herbe et créé l'étoile, ou ils ne la voient pas, ou ils ne l'adorent pas. Ils ne savent pas que Dieu a fait un ouvrage plus beau que ce monde, et qu'il nous a donné son Fils unique; ils ne savent pas que leur âme ne sera sauvée et qu'ils ne verront Dieu que par Jésus Christ; ils ignorent Dieu et ce qu'ils doivent à Dieu, et la voie qui mène à Dieu; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. D'où sont-ils, que font-ils, où vont-ils? cela même ne les occupe pas. Ils vivent là-dessus dans un abrutissement véritable. Et ce sont des amants de la science, des gens qui vivent pour savoir! Quels sont les organes où se forme le venin de la vipère, combien une araignée a de pattes et comment se fait le travail de la digestion dans l'estomac du ver..., ils le savent. Comment l'âme de l'homme se souille ou se régénère, comment elle descend dans l'abîme et comment elle remonte vers Dieu, ils ne le savent pas; et si l'homme a une âme, ils en doutent ou

ils le nient. Dans le corps humain, le scalpel de Broussais n'a pas trouvé le gîte de l'âme; dans les entrailles de la terre et les espaces du ciel, la pioche et le télescope de Humboldt n'ont pas reconnu la trace de Dieu. Voilà ces maîtres de la science qui ne sont pas les humbles disciples de la foi! Les prophètes les ont connus, et leur folie est la même depuis plus de deux mille ans : *La science de tous ces hommes les rend imbéciles; leur ouvrage n'est que vanité, n'est qu'une illusion qui donne à rire. Au jour de sa colère, Dieu les visitera : ils périront.* (Jérém., x, 14-15¹).

III. — BEAUMARCHAIS

Dans sa brochure : *Le fond de Giboyer*, réponse à la retentissante comédie sociale : *Le Fils de Giboyer*, où il était « gravement insulté ». Louis Veillot, qui donne Beaumarchais comme « l'ancêtre littéraire » d'Émile Augier, fait juger l'auteur du *Mariage de Figaro* et sa progéniture par les personnages qu'il met en scène, à savoir :

- Le Marquis, ancien ambassadeur ;
- Le Comte, son neveu, soldat pontifical ;
- M. d'Aigremont, ancien pair de France ;
- M. Couturier, ancien député.

Le jeune et brave comte demande si, à défaut d'*observation*, d'*invention*, d'*esprit*, de *style*, on accorde du moins à l'auteur du *Fils de Giboyer* « le courage? »

Le Marquis. — Ah! non, pas cela! pas même l'audace. Il avait une permission bien en règle. Point de réquisitoire à craindre, point de comédie

1. *Mélanges*, II sér. III, 22.

possible contre lui, nulles représailles. Tout au plus quelques brochures, qui feront encore son affaire en soutenant le bruit. Ainsi la gloire, l'argent, la sécurité, et je suppose la paix d'une bonne conscience : voilà un soldat de l'idée que je ne peux croire un héros.

Couturier. — Ce n'est pas comme Molière, comme Beaumarchais.

Le Marquis. — Si fait, c'est tout de même, moins le génie de Molière et le talent endiablé de Beaumarchais...

D'Aigremont. — J'avoue que je n'ai jamais admiré le courage de Molière, non plus que sa profondeur comme moraliste. C'est un courtisan très adroit et un habile observateur des surfaces. Si vous le sondez un peu, vous avez bientôt fait de trouver le tuf. Il se détournait également là où il voyait que ses maîtres seraient contre lui, et là où la vraie profondeur de l'âme humaine s'ouvrait devant lui.

Le Comte. — Cependant, messieurs, Beaumarchais? Si vous me dites que ce fut un garnement, je ne me révolterai pas. Mais au moins, voilà un garnement hardi et qui paye de sa personne. Comme il se place en plein champ, comme il forme à lui seul le bataillon carré, partout hérissé de dards, faisant feu de partout!

Le Marquis. — Sur la famille, sur le mariage, sur la justice, sur la religion, sur la noblesse; aucune base de l'ordre social n'est épargnée.

Le Comte. — Eh bien! mon oncle, cela prouve au moins son audace.

Le Marquis. — Non, mon neveu; cela, tout

simplement démolit votre panégyrique. Lorsqu'une société reçoit en face, je ne dirai pas de telles leçons, — il faut d'autres lèvres pour donner des leçons, — mais de tels soufflets, l'homme qui les applique ne risque rien. Cette société est arrivée à son terme, elle a hâte de périr. Elle applaudit quiconque secoue sa vétusté d'un bras plus impitoyable et court vers l'abîme d'un pas plus fou. La première édition du *Mariage de Figaro* contient un trait particulièrement sanglant, qui n'est point de l'auteur : c'est l'approbation de la censure. — « Rien de contraire aux lois ni aux mœurs », dit la censure, sifflée elle-même comme toutes les autres institutions. Votre brillant garnement n'avait donc pas besoin de tant de hardiesse. Il était bien autre chose que le sieur baron de Beaumarchais : il était la foule déjà triomphante, dansant déjà sur les débris. Le comte Almaviva, la comtesse Rosine, le juge Bridouison, le bourgeois Bartholo, l'homme d'église Basile, se donnent la main pour la ronde impie. Figaro, le bâtard, produit, agent, ministre et victime, mais non pas victime innocente, de leurs corruptions, entonne la chanson et mène la danse.

Couturier. — Ah ! que c'est vrai, je n'y avais pas songé. Figaro, c'est Giboyer, premier du nom.

D'Aigremont. — Cependant vous vous disiez : Où l'ai-je vu déjà ?

Couturier. — Précisément.

Le Marquis. — Oui, Beaumarchais, fils aîné de Voltaire, est le propre père de Giboyer. Notre contemporain n'a pas l'honneur de cette création.

Je lui rendrai pourtant justice : il s'est loyalement approprié la trouvaille. Il n'a pas démarqué le linge, comme on l'a dit de l'un de ses illustres émules ; il l'a troué, frippé, encrassé et rendu sien par ce travail aussi naturel qu'adroit. Ainsi il a contenté la brutalité du goût présent, il a fait du *réalisme*, et honnêtement mis sa marque sur l'objet emprunté. Giboyer est Figaro vieilli, mais comme il devait vieillir ; sali, appesanti, abruti par la logique de ses mœurs. Du journal, il est tombé au journalisme ; il n'était qu'incrédule, il est impie ; il n'était qu'impudent, il est cynique ; il intriguait, il sert, et en servant il trahit ; il se faisait payer, il se met en vente. Il dégringole sans lutte aux métiers ridicules et odieux, croquemort, vendeur de contre-marques, fournisseur de discours pour et contre. Jadis époux de la fringante Suzanne, maintenant corrupteur d'une plieuse de journaux, qu'il laisse au coin de la borne avec son enfant. Il n'échappe à l'ignoble par aucun côté. Crotté, crasseux, sentant la pipe ; jadis canaille, maintenant crapule. Ce progrès de la dégradation est très bien observé. Le travers est d'avoir fait du même Giboyer un mystique.

D'Aigremont. — Que voulez-vous ? Il faut bien aussi un peu d'idéal. Cet ingrédient est de première nécessité. Le *réalisme*, qui ne le dispense pas, n'en dispense pas non plus. Belle matière de métaphysique : la nécessité et l'amour du vrai, l'impraticabilité et le dégoût du vrai ; et ces deux contraires permanents et impérieux dans l'homme ! La religion fait la grande harmonie pour le cœur ; l'art doit la faire pour les choses de l'esprit. Mais

L'art est fidèle ou révolté, pur ou corrompu, il prend le vrai et le défigure dans l'ignoble; il y cherche son type, qui est l'extrême dégradation. Seulement, arrivé à cette limite, il s'aperçoit d'une chose : c'est que l'œuvre réalisée n'est plus intéressante, n'est plus vivante, n'est plus possible; elle manque le but misérable où elle tend : la glorification absolue du mal absolu. La nature humaine s'insurge; toutes ses puissances morales, réveillées et insultées, repoussent la création d'ignominie. Les bas gredins parvenus à leur complément de dépravation ne sont pas simplement répugnants à voir, ils sont bêtes. Toute intelligence s'éteint dans la crapule. Nous les pratiquons, les Giboyers ! nous avons visité leurs incurables taudis : nous les avons trouvés ivres, cuvant l'aumône qu'ils venaient de nous extorquer pour leur famille en proie à la faim. Pousser ces brutes au pillage est facile, nos demeures leur sont connues. Mais de les ériger en argument légitime contre la société, et de les présenter comme les fondateurs d'un ordre nouveau et meilleur, nul moyen ! L'esclave ivre ne peut que dégoûter de l'ivresse. Que faire ? Alors fut inventé le procédé stupide et immoral de supposer dans ces cloaques vivants, non seulement des vertus héroïques, mais toutes les délicatesses de l'âme la plus vigilante à s'épurer; et cela sans aucune grâce de Dieu, sans aucun recours vers Dieu, mais au contraire avec l'ignorance, la haine ou le mépris de Dieu¹!...

1. *Mélanges*, III sér. I, 428, seq.

CHAPITRE VI

VOLTAIRE

« L'orgueil et l'impureté caractérisent le xviii^e siècle, et il a reçu le nom de l'écrivain dont ces passions ont enflammé le génie ¹. » Ainsi commence l'un des innombrables articles que Louis Veuillot a consacrés à Voltaire, celui de tous les *mauvais maîtres* qu'à si juste titre il a le plus combattu.

— *Orgueilleux*, Voltaire l'était au point de s'estimer « plus grand poète que Corneille, Shakespeare, Fénelon et Milton, et proche voisin de Virgile et de Jean Racine », et de le dire « à peu près tout franc ². »

Il l'était jusqu'à se croire « modeste » en consentant qu'Helvétius fit de lui « un demi-dieu » :

Toi, dont l'immensité se dérobe à nos yeux,
Tiens le milieu, Voltaire, entre l'homme et les dieux ³!

Et l'orgueil, chez lui, se doublait de vanité.

C'était, de sa personne, un seigneur fort pom-
madé. Il étalait le faste des habits et des équipa-

1. *Mélanges*, I sér. vi, 520.

2. *Ibid.*, III, sér. I, 312.

3. *Ibid.*, p. 341.

ges ; il apparaissait aux Parisiens en carrosse d'azur semé d'étoiles d'or, se morguant de richesses, comme cet autre charlatan, Rousseau de Genève, « né de la chienne d'Erostrate et du chien de Diogène », se morguait de gueuserie... Du reste, dans son carrosse et dans sa gloire, le gentilhomme Voltaire, tout imbibé d'eaux de senteur, était cruellement infecté de l'esprit de lésine¹...

Mais orgueilleux — vaniteux capable de toutes les platitudes et de toutes les bassesses, capable d'appeler madame de Pompadour : « une personne respectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres », et de flagorner Frédéric de Prusse en ces termes : « Tyrtée, capitaine, poète et musicien². » — Voltaire n'eut pas moins « l'esprit de luxure³. »

« Rien de plus hideux que le cynisme de ce vieux satyre dans la moitié de ses écrits et dans les trois quarts de ses lettres familières⁴. » Et l'on s'explique que son principal biographe, l'abbé Meynard, à qui pourtant le courage ne manquait point, ait hésité longtemps à « l'analyser » pour le « raconter », si grande était sa « répugnance de prêtre à s'engager dans cette odyssee de turlupinades sacrilèges que Voltaire prolongea durant tout le cours du siècle le plus fangeux de l'histoire. Il fallait déployer tant d'infâmes laideurs, arrêter les yeux sur tant de souillures, traverser tant d'infections⁵ ! »

— *Perfide* aussi et *menteur*. « Il conspire toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose ; parfois contre sa patrie, souvent contre ses complices de la

1. *Mélanges*, III sér. II, 315.

2. *Ibid.*, III sér. I, 314.

3. *Ibid.*, III sér. II, 315.

4. *Ibid.*, III sér. I, 522.

5. *Ibid.*, p. 522.

veille¹ ». « Il veut toujours souiller quelqu'un ou quelque chose », et « il se cache² ». « Il s'est glissé partout mordant en secret ce qu'il craignait d'insulter³. »

Sa « jolie prose », c'est « le stylet de l'assassin à côté de l'arme des preux. Il est luisant, aigu, bien trempé, enjolivé au manche, et il tient dans la poche. Jamais le traître dard n'a fait briller un éclair ni renversé loyalement un ennemi. Voltaire, si connu, ne fut pourtant toute sa vie qu'un anonyme. Il frappait de nuit, au coin des rues, enveloppé d'un manteau⁴. »

Et comme il n'a « rien fait qui fût entièrement honnête », il « s'est toujours matelassé de mensonges⁵. » « Toujours en guerre avec les libraires, avec les gens de lettres, avec le clergé, avec l'Etat, avec ses protecteurs, avec ses associés dans les affaires, avec ses amis, constamment plaidé, constamment disputé », Voltaire « a constamment menti; et ses amis, ses patrons, ses confrères, ses adversaires ont tour à tour menti considérablement pour lui et contre lui⁶. »

Comment, dès lors, « dégager la vérité du plus formidable amas de mensonges qui ait été accumulé dans le siècle qui a le plus menti⁷? » Pour « saisir l'homme à travers cette nuit », il faut « partout et toujours marcher la lanterne à la main⁸. »

Voltaire, il « fut, de sa personne, ce qui s'appelle une franche canaille. On est d'accord sur ce point. » Ses « apologistes » eux-mêmes « attestent, non pas volontairement, mais unanimement, son infamie. Nul

1. *Mélanges*, III sér. II, 318.

2. *Ib id.*, p. 156.

3. *Ibid.*, I sér. VI, 521.

4. *Çà et Là*, II, 441.

5. *Mélanges*, III sér. II, 156.

6. *Ibid.*, III sér. I, 522.

7. *Ibid.*, p. 523.

8. *Ibid.*, III sér. II, 156.

moyen de le raconter, de l'admirer, de le citer, sans prouver aussitôt que le grand homme se composait de tous les éléments d'un affreux drôle. » Prenez « douze passants dans la rue », faites-les prononcer sur « la récompense due aux œuvres et à la vie du héros, ils lui décerneront le bague ¹. »

On a dit de lui : *S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.* « Mieux eût valu qu'il assassinât. Il a bien assassiné à sa manière, tant qu'il a pu ². »

C'est proprement un monstre. Il est invraisemblable et jusqu'à un certain point inexplicable. M. Victor Hugo a vraiment bien dit :

Singe de génie

Chez l'homme en mission par le diable envoyé !...

L'ambassadeur est digne du souverain. ³

Voilà le personnage dont Louis Veillot examine tour à tour, *l'œuvre, le règne et l'apothéose.*

I. — SON ŒUVRE

Elle est à la fois *anticatholique et antifrançaise.*

1. *Anticatholique.* Elevé par un prêtre digne de l'intimite de Ninon, Voltaire blasphéma avant d'avoir pensé. Ce prêtre, qui était son parrain, l'abbé de Châteauneuf, lui enseigna des blasphèmes pour exercer sa mémoire. Les premiers vers qu'il récita outrageaient la divinité ; dans les premiers vers qu'il lit, il outragea sa mère ; outrage

1. *Mélanges*, III sér. I, 299.

2. *Ibid.*, III sér. IV, 365.

3. *Ibid.*, III sér. II, 156.

d'ailleurs mérité. Ainsi il fut lui-même dès le premier jour¹.

Il vit « les œuvres de Jésus-Christ », et il dit : « Ecrasez-les. » Il a fait cela « toute sa vie². » Et toujours il l'a fait sciemment, ce qui est d'autant plus monstrueux, car il ne put jamais « se dépouiller d'une croyance » non seulement à l'existence de Dieu, mais à « l'immatérialité et partant à l'immortalité de l'âme », avouant, en son langage, « quelque différence entre les idées de Newton et des crottes de mulet », ne voyant pas « d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*, » et confessant que « l'âme pensée n'est pas essentielle à la matière, puisqu'on n'oserait pas prétendre qu'un caillou pense³. »

Tout d'abord :

Pour insulter à Dieu Voltaire se céla.
L'imprimeur clandestin, dans son atelier morne,
Composait le pamphlet; puis la nuit, sur la borne,
Comme un bâtard du vice abject, et renié,
L'abandonnait sans nom dans un haillon plié.
Le délit ne trouvait point d'effrontés complices.
Si quelques corrompus en faisaient leurs délices,
Ceux-là, se reprochant de coupables défis,
Pour boire le poison se cachaient de leurs fils;
Et l'auteur, soupçonné de son ouvrage infâme,
Les yeux levés au ciel, criait : « On me diffame⁴ ! »

Mais le voici qui met bas le masque :

Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable

1. *Mélanges*, III sér. II, 155.

2. *Derniers Mélanges*, IV, 404.

3. *Mélanges*, III sér. II, 435.

4. *Œuvres poétiques*, p. 55.

Vient arracher ses sens à un calme agréable...
 Vous entendez Voltaire en un morceau d'éclat¹.

La *Henriade* ! dix mille vers ! dont Louis Veuillot se plait, dans une importante pièce de poésie, qui porte ce nom, à relever les « chevilles », les « lieux communs », « l'emphase », le « fard », la « froideur », sans compter les « plagiats. » Après quoi :

Longtemps j'ai médité : Qu'aiment-ils là-dedans,
 Eux-mêmes les bourgeois, eux-mêmes les pédants ?
 Ils en sont assommes. Toute humaine figure,
 Sitôt le livre ouvert, bâille à toute enverchure ;
 Nature ainsi le veut, dame Césure aussi.
 Mais nos hommes de goût n'en prennent pas souci.
 Eh ! qu'importe ! Voltaire, en ces ingrates rimes,
 Contre Rome et le Christ a fourré cent maximes ;
 Lorsqu'il semble prier, de son rictus malsain,
 Avec dévotion sort un souffle assassin.
 Le bourgeois le respire, et charmé, se raisonne :
 « Il peut bien m'ennuyer, pourvu qu'il m'empoisonne ! »
 Critique, que veux-tu, ces hors-d'œuvre pesants
 Sont au goût du bourgeois, savoureux et plaisants.
 Goût absurde, sans doute, ignare fantaisie !
 Antipode brutal de toute poésie !
 Cependant, quel remède ? Aux esprits de travers
 Vont si bien ces ronrons qu'ils nomment « un beau vers »,
 Et depuis qu'on écrit, toute sottise écrite
 Parait si triomphante au sot qui la récite !
 Voltaire le savait ; de ce charme puissant
 Il a revigoré son ramage agaçant.
 Otez-en ce surcroît d'ennui, ce virus fade :
 Vous verrez sur les quais périr la *Henriade*.
 Oui ; mais comment l'ôter et brider tant d'oisons
 Qui vont là contre Dieu se munir de raisons ?
 Le destin de l'auteur est celui de l'ouvrage :
 Il vivra d'autant plus qu'il est mort davantage.

1. *Œuvres poétiques*, p. 49.

Ainsi, par le poison dans sa veine injecté,
Le vil cadavre obtient une immortalité ¹.

« Immense » déjà était « le mal », lorsqu'une « manifestation hardie le dénonça clairement à tous les yeux. » En 1741, Voltaire fit représenter son *Mahomet*. Néanmoins « la pièce n'eut point de succès », ou plutôt « elle fit peur. »

Le christianisme y était attaqué trop ouvertement pour que les sentiments publics, encore profondément chrétiens, n'en fussent pas révoltés. Après trois représentations, cette tragédie fut retirée de la scène. Mais, reprise dix ans plus tard, elle ne reçut que des applaudissements.

C'est à cette date et à cette œuvre que commence véritablement le XVIII^e siècle ².

Tel est aussi l'avis de M. de Bonald, dont Louis Veuillot cite les lignes suivantes :

« En 1741, le cardinal de Fleury gouvernait encore, et ce ministre, sage administrateur plutôt que profond politique, avait retardé autant qu'il l'avait pu les progrès d'une philosophie dont il prévoyait les funestes effets. Il y avait encore en France, à cette époque, de la religion et des mœurs. L'attachement aux principes qui avaient fait la force de notre patrie, aux vertus qui en avaient fait la gloire, vivait encore dans le cœur des Français, et les germes de désordre que la *Régence* avait déposés dans l'Etat n'avaient pas eu le temps de porter leurs fruits. Le *dessein* de

1. *Œuvres poétiques*, p. 53.

2. *Mélanges*, II sér. I, 7.

Voltaire *de rendre le christianisme odieux*, ce dessein *aperçu*, comme l'avoue La Harpe, et dont l'auteur s'était vanté dans la société, dut donc produire l'étonnement et bientôt la consternation... Il fut même défendu par l'autorité supérieure de jouer *Mahomet*.

« En 1751, tout était changé. La religion, les mœurs, le goût, l'honneur national, la gloire même de nos armes allaient disparaître. Fleury avait cessé de vivre, et la volupté avait porté la Pompadour sur le trône : la flatterie lui érigeait des autels, et bientôt une philosophie ennemie de Dieu et des lois se mit sous la protection de cette digne patronne¹.

Du reste, il faut écouter ce que, dès 1767, s'écrivaient là-dessus Frédéric de Prusse et Voltaire :

Voltaire « vantait » Frédéric d'avoir *l'âme assez forte, le coup d'œil assez juste, d'être assez instruit pour savoir que depuis dix-sept cents ans la secte chrétienne n'a jamais fait que du mal.* »

— « Si la secte est conservée en France, répondait Frédéric, c'en est fait des beaux-arts et des sciences ; la rouille de la superstition achèvera de détruire un peuple d'ailleurs aimable et né pour la société... Les philosophes sapent ouvertement les fondements du Trône apostolique, on persille le grimoire du magicien, on éclabousse l'auteur de la secte, on prêche la tolérance : tout est perdu ; il faut un miracle pour sauver l'Église. »

— « Hercule, reprenait Voltaire, allait combattre les brigands, et Belléphonon les chimères ; je ne serais pas fâché de voir des Hercules et des Bellé-

1. *Mélanges*, II sér. 1, 8.

phorons délivrer la Terre des brigands et des chimères catholiques. » Sur ce le Prussien de s'écrier : *A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre !*

« Ainsi s'entretenaient ces « hommes du progrès », vingt ans avant 1789. On eut dans l'intervalle le triomphe. » Mais, « on sait la suite ; elle répondit mal aux espérances de Frédéric et de Voltaire ! On sait ce que fit et ce que souffrit, une fois débarrassé de la *secte chrétienne*, ce peuple de France, « d'ailleurs aimable et né pour la société ¹. »

L'Eglise « n'a jamais fait que du mal. » C'a été le thème favori de Voltaire. Il s'est appliqué notamment à « peindre la religion catholique sous l'aspect d'une secte essentiellement sanguinaire, à qui l'humanité doit demander compte de tous les maux qu'elle a soufferts, au moins depuis Constantin. »

« C'est, dit-il, la *superstition* (on sait ce qu'il entend) qui a fait assassiner Henri III, Henri IV, Guillaume d'Orange et tant d'autres ; c'est elle qui a fait couler des rivières de sang depuis Constantin. Il n'y a pas un siècle où la superstition n'ait causé des crimes qui font horreur ². »

Il est revenu maintes fois sur cette idée dans ses nombreux ouvrages ; il l'a mise aussi en vers très plats...

Des chrétiens divisés les infâmes querelles
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France...

1. *Mélanges*, II sér. III, 328.

2. *Pensées sur l'administration publique*.

On vit plus d'une fois, plein d'une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin, pour l'honneur de sa foi,
Lui crier : Meurs, impie, ou pense comme moi ¹.

« Voltaire est plein de ces inepties, que sa fortune a accréditées, mais que l'on pardonnerait à peine aujourd'hui à nos moindres barbouilleurs de journaux », remarque Louis Veuillot, qui jugea pourtant nécessaire de consacrer de longues pages à montrer « ce qu'il faut croire des beaux jours de l'humanité avant le Christianisme,... quel cas les rois faisaient alors de la vie des hommes, et les hommes de la vie des rois. »

On n'a qu'à se rappeler les empereurs qui régnèrent pendant trois siècles, depuis Auguste jusqu'à Constantin. Le premier est Tibère, le dernier est Maxence; dans l'intervalle il y a Néron, Caligula, Claude, Elagabale et tant d'autres; sur toute la suite, plus de la moitié ont été assassinés.

Ces trois siècles ne sont qu'un massacre presque sans interruption. Les païens massacrent les chrétiens, les légions se massacrent entre elles, la moitié du monde est armée pour massacrer l'autre. Jamais tant de sang innocent n'a coulé sur la terre. C'est précisément avec le règne de Constantin que l'univers pacifié vit la fin de ce long martyre, et commença de respirer sous des princes chrétiens.

La guerre, les divisions, les révolutions, les conquêtes, les crimes enfin et les maux qui les produisent sont de tous les siècles. Ils existaient avant le Christianisme, ils ont existé après lui; ce

1. *Poème sur la religion naturelle.*

qui s'est fait se fera, les passions des hommes étant les mêmes... Mais quelle odieuse mauvaise foi d'attribuer cet inévitable résultat des passions humaines à la religion qui seule fait les pacifiques, qui ne veut de triomphes que par la vertu de ses disciples, n'attaque ses ennemis que par des bienfaits, et lorsqu'elle autorise une défense légitime, condamne et réproouve encore tous les excès, toutes les cruautés, toutes les injustices¹!

Mais, objecte-t-on, « Le fanatisme religieux, s'ajoutant à tous les levains de discorde qui fermentent dans le monde, n'a-t-il pas multiplié les causes de guerre, et n'a-t-il pas rendu la guerre elle-même plus cruelle? »

Louis Veillot répond hardiment :

Autant vaudrait demander si l'absence de toute religion ne rendrait pas les hommes meilleurs, et le genre humain plus heureux.

Les guerres dites « de religion » sont les guerres que la société catholique a soutenues contre les hérésies qui l'attaquaient : nulle cause de guerre n'est plus légitime ; s'il y a une guerre qu'il faille faire, c'est celle-là. Mieux vaut combattre pour le maintien d'un dogme que pour un traité de commerce ou pour un agrandissement de territoire².

Du reste :

Ce ne sont pas les catholiques qui, les premiers, courant sus aux Ariens, puis aux Musulmans, puis

1. *La guerre et l'homme de guerre*, p. 85.

2. *Ibid.*, p. 88.

aux Albigeois, aux Wicelites, aux Hussites, aux Protestants, leur ont dit : *Meurs, impie, ou pense comme moi!* Ce sont, au contraire, ces sectaires qui, devenus forts et entreprenants, se sont jetés sur le monde catholique, et l'ont mis dans l'alternative d'étouffer leur doctrine ou de l'embrasser. Imputera-t-on à la religion catholique la résistance qu'elle opposa à l'invasion arienne et à l'invasion mahométane? Les chrétiens sont-ils plus coupables d'avoir été chercher leurs ennemis à Jérusalem, qu'Alexandre d'avoir été chercher les siens à Babylone ¹?

Que s'il s'agit seulement « des infâmes querelles des chrétiens divisés », elles ne commencent et ne deviennent en réalité « une guerre » qu'au XIII^e siècle, avec le soulèvement des Albigeois. Or :

Les opinions des Albigeois étaient un mélange extravagant d'impiétés, de superstitions et d'obscénités qui remontaient jusqu'aux premiers siècles de l'Église, et que les empereurs païens et chrétiens avaient prosrites également, malgré le faux vernis de christianisme que ces sectaires s'efforçaient de leur donner. Les catholiques, c'est-à-dire la presque totalité de l'Europe civilisée, eurent l'*infamie* de ne pas vouloir accepter ces horreurs; et ils s'en délivrèrent par la guerre, tout autre moyen étant inefficace. Mais dès que la guerre eut suffisamment abattu l'orgueil des Albigeois, alors on eut recours à la science : par l'un des articles du traité de paix, on leur imposa la fondation d'une université.

1. *La guerre et l'homme de guerre*, p. 89.

D'ailleurs, cette guerre, comme toutes celles qui eurent pour cause des questions religieuses, fut en même temps une guerre civile. Les novateurs renversaient tout l'État par le renversement de la croyance établie. Après avoir froissé et insulté leurs concitoyens catholiques dans leur foi, ils ravageaient leurs intérêts en leur imposant une révolution sociale.

Les guerres de religion, de la part des catholiques, n'ont été ni plus ni moins cruelles que les autres guerres civiles. Les novateurs s'étaient constitués au sein de la famille nationale en étrangers. Ils s'étaient livrés à des actions cruelles, ils s'attirèrent de cruelles représailles. La conscience catholique, la même à l'égard de tous les ennemis, désapprouve tout ce qui se fait de trop, tout ce qui n'est pas selon la justice, et même tout ce qui n'est pas selon la charité. Si les catholiques ont abusé de leur force et de leur victoire, ils n'en avaient pas pris la pensée à la messe, ils en répondront. Dieu les jugera. Cependant, ce sont leurs ennemis qui ont commencé ; pour eux, ils défendaient une cause sainte.

La plupart du temps, ils l'ont saintement défendue.

Mais, quelque reproche qu'on leur puisse faire, dès le XIII^e siècle, cette guerre, trop dure encore, n'était déjà plus la guerre païenne. « On n'y vit point ces horreurs, ces cruautés qu'on avait vues avant Constantin et pendant les incursions des barbares ; on n'y vit point la désolation que produisirent, pendant ce siècle même, dans l'Orient, les armes des Mogols, des Huns, des Tartares et

de tous ces peuples dont les passions n'étaient point arrêtées par la religion ¹. »

A coup sûr, cet adoucissement des pratiques de la guerre ne fut point le fait des Albigeois ni plus tard des Protestants ².

Écoutons Luther :

« Si j'étais le maître, je ferais un même paquet du pape et des cardinaux pour les jeter tous ensemble dans la mer. »

Voltaire publiait un programme encore plus bref : *Ecrasons l'Infâme!* Voilà ces agneaux de la paix et de la tolérance ³.

Tout au contraire, « une atrocité dont le christianisme a délivré le monde, et qui n'a pu disparaître que devant lui, c'est la coutume d'offrir aux dieux des victimes humaines, sacrifices fréquents surtout en temps de guerre ⁴. »

Le Christianisme a encore diminué considérablement les causes de guerre par le caractère sacré qu'il a imprimé à l'autorité royale et à la personne des rois. Les révolutions ont été moins fréquentes. On a cessé de voir les généraux se soustraire à l'obéissance des princes et les détrôner, actes de félonie si nombreux dans les monarchies antiques. Le régicide lui-même est devenu plus rare et n'a reparu qu'après que l'hé-

1. Pluquet, *Des Égarements de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne*.

2. *La Guerre et l'homme de guerre*, p. 90.

3. *Ibid.*, p. 91.

4. *Ibid.*, p. 94.

résie ou l'incrédulité eurent affaibli les principes religieux¹.

D'ailleurs, ajoute Louis Veuillot, « Voltaire, qui impute avec tant de joie au catholicisme l'assassinat de Henri III et celui de Henri IV, mourut au seuil d'une époque qui allait montrer d'autres crimes. »

Les régicides éclatèrent de tous côtés : le roi et la reine de France furent assassinés juridiquement, non plus par un misérable qui ne tenait sa mission que de lui-même et de son délire, mais par une assemblée que toute la nation avait élue, et qui prit longuement conseil pour accomplir son forfait. Nous avons vu, depuis, le poignard se lever sur presque toutes les têtes royales. Louis-Philippe, pour sa part, y a échappé huit ou dix fois, Napoléon III à peu près autant, et une tentative de régicide n'est plus qu'un événement comme un autre².

Mais si Voltaire s'efforça de tourner en dérision tout le Christianisme, depuis la dévotion au *Scapulaire*³, jusqu'au culte du *Sacré-Cœur*, « inventé », disait-il, par Marie Alacoque, dont « la vision... ne lui paraissait qu'une folie *christicole*⁴ », l'on peut dire qu'il se rua sur les ordres religieux, et tout spécialement sur les jésuites, ses anciens maîtres.

Dans les « confidences » que Voltaire et Frédéric se faisaient sur ce point, en 1767, celui-ci écrivait, le 14 mars :

1. *La Guerre et l'homme de guerre*, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 98.

3. *Mélanges*, III, sér. II, 151.

4. *Derniers Mélanges*, I, 553.

« J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvents et de moines sont ceux où le peuple est le plus aveuglément attaché à la superstition. Il n'est pas douteux que si l'on parvient à détruire ces asiles du fanatisme, le peuple ne devienne un peu plus indifférent et tiède sur ces objets, qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait de diminuer les cloîtres, au moins de diminuer leur nombre. Ce moment est venu, parce que le gouvernement français et celui d'Autriche son endettés. L'appât des riches abbayes et des couvents bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leurs États, en même temps la facilité de payer une partie de leurs dettes en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme; et il est à présumer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reste.

« Le *patriarche* (Voltaire) m'objectera peut-être ce qu'on fera des évêques; je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher, qu'il faut commencer par détruire ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils le voudront¹.

Et le 5 mai suivant, à propos des jésuites :

1. *Mélanges*, I, sér. v, 305.

« La cognée est mise à la racine de l'arbre; d'une part, les philosophes s'élèvent contre les abus d'une superstition révérée; d'une autre, les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les suppôts et les trompettes du fanatisme. Cet édifice, sapé par ses fondements, va s'écrouler, et les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette résolution qui se fit au xviii^e siècle dans l'esprit humain ¹. »

Le plan de Frédéric et de Voltaire fut exécuté à la lettre. « Le premier acte et le premier aveu de la conjuration formée au xviii^e siècle contre le christianisme et l'ordre social » fut « la destruction des jésuites », et Voltaire y joua un rôle prépondérant.

Les Jésuites formaient le corps religieux le plus actif, le plus influent, le plus considéré. Ils étaient vingt-deux mille, appartenant aux familles les plus respectables de l'Europe; ils occupaient les chaires, les confessionnaux, les missions; dans toutes les sciences on voyait un jésuite parmi les hommes qui tenaient les premiers rangs. Au milieu du relâchement général, déjà qualifié de *progrès*, intacts quant aux mœurs, ils avaient inébranlablement conservé l'orthodoxie; soumis aux décisions de l'Eglise, ils combattaient sans relâche pour les faire respecter, rejetant tout ce qui s'en écartait, théories philosophiques, idées jansénistes, principes protestants. Ces fausses doctrines, hostiles entre elles, mais les ayant

1. *Mélanges*, I sér. v, 306.

également pour adversaires, se tournèrent également contre eux¹.

Leurs ennemis les plus modérés, qui reconnaissaient leurs « vertus », les accusaient d'apporter « la peste. » La peste, c'était « l'éducation de la jeunesse. » Voltaire pensa « qu'il fallait promptement guérir l'Europe de cette peste. » Les jansénistes, les parlementaires, « pensèrent de même, chacun dans leur mesure. »

Sur presque tous les trônes catholiques il y avait de misérables rois, ineptes ou débauchés, laissant le soin des affaires à des ministres sectaires ou mécréants. On déclara la guerre aux Jésuites, une guerre sans justice, par conséquent sans pitié, et dont les excès eurent pour complices, dans l'Europe entière, à peu près tous les dépositaires du pouvoir et tous les maîtres de l'opinion.

Pombal commença. Les atrocités qu'il commit, et que Voltaire en s'amusant, trouvait trop fortes, loin de révolter les consciences, excitèrent une infâme émulation².

En France, « les juges eux-mêmes commirent l'iniquité. Les parlements informèrent d'office contre la Compagnie de Jésus ; Choiseul les aida et les encouragea ; madame de Pompadour y mit la main ; Louis XV laissa faire³... »

Le roi d'Espagne, Charles III, jouet de son premier ministre, le comte d'Aranda, les pourchassa avec une

1. *Mélanges*, II sér. VI, 427.

2. *Ibid.*, p. 428.

3. *Ibid.*, p. 429.

sauvagerie qui « frappa de stupeur le monde entier, d'autant plus que les motifs en restaient inconnus, le roi ayant jugé bon de les renfermer « dans son cœur royal. » Voltaire écrivit alors hypocritement à d'Alembert :

« Que dites-vous du roi d'Espagne, qui chasse les Jésuites si brusquement? Persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne pas les renfermer dans son *cœur royal*? Ne pensez-vous pas qu'on devrait permettre aux Jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas? Enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raison une chose si raisonnable ¹? »

Bientôt, à son instigation, la maison de Bourbon, souveraine en France, en Espagne, en Italie, « au moyen d'une violence directe exercée sur le Saint-Siège », exigea « que ce corps religieux, à qui l'on ne pouvait trouver un crime, fût rayé du livre de l'Eglise par la main du vicaire de Jésus-Christ. » Finalement, elle l'obtint, et « ce fut pour ce siècle la dernière victoire de la race de saint Louis ². »

2° *Antifrançaise*. Voltaire fut antipatriote « par haine du christianisme et de l'ordre chrétien ³. » Et, comme tel, il donna tout de suite sa mesure dans le démembrement de la Pologne, alliée catholique de la France catholique.

Dans un article intitulé : *Voltaire et la Pologne*, qu'il écrivait le 40 mai 1846, à la suite du « coup de

1. *Mélanges*, II sér. vi, 133.

2. *Ibid*, p. 135.

3. *Ibid.*, III sér. v, 21.

fusil » tiré à Cracovie, lequel avait « suffi pour apprendre aux politiques consternés combien il faut peu de chose pour compromettre la prospérité des empires et la tranquillité du monde ». Louis Veillot montrait « cette Pologne démembrée, enchaînée, épuisée de sang » et qui râlait « couchée à terre, la gorge environnée de trois glaives nus », comme « le plus grand danger de ses bourreaux ¹. » Mais, déclarait-il :

La Russie, la Prusse, l'Autriche ne sont pas seules coupables du meurtre de la Pologne : une quatrième puissance y a contribué non moins cruellement et en quelque sorte plus odieusement que les autres : c'est la philosophie du xviii^e siècle. Elle a pressenti le crime, elle l'a conseillé, elle y a participé. L'homme qui la représenta, qui parla en son nom, qui stipula pour elle et qui reçut sa part, ce fut Voltaire ²...

Cet homme exerçait un pouvoir immense. Les souverains craignaient et flattaient en lui l'opinion publique, dont il était, pour ainsi dire, l'unique représentant. Sa plume, plus puissante qu'un sceptre, avait su intéresser toute l'Europe au sort d'un supplicié obscur et casser les arrêts de la justice par un arrêt contraire, que la postérité révisé à son tour ; ses moindres paroles étaient des oracles : il dépendait de lui d'abriter la Pologne sous l'indignation du monde entier : « Il se fit le courtisan des despotes qu'il aurait dû flétrir, le complice de leur cupidité, le conseiller de leurs violences, le panégyriste de leurs

1. *Mémoires*, I sér. III, 281.

2. *Ibid.*, p. 282.

iniquités¹. » Et l'opinion, docile à l'exemple qu'il lui donnait, resta muette comme un témoin suborné².

Tandis que, « le partage signé », les trois ravisseurs franchissaient en même temps la frontière et consummaient « le royal brigandage préparé avec une si longue perfidie³ », que faisait donc Voltaire, « le vengeur de Calas, l'ami de la liberté, l'apôtre des droits du genre humain, le dictateur et l'organe de la conscience publique ? »

Nous hésitons à le dire, tant nous craignons d'être trahis par nos expressions et d'affaiblir, en cherchant à le peindre, l'immense dégoût qu'inspire la méchanceté persévérante et lâche de ce lettré. Voltaire, en correspondance amicale avec le roi de Prusse et l'impératrice de Russie, se moque des *confédérés et de leur Notre-Dame* ; il insulte à la France et aux Français qui sont allés se battre en Pologne ; il exhorte Frédéric à prendre sa part « des dépouilles de ce gros cochon de Moustapha », qui est l'allié des Welches et à qui Choiseul a inutilement envoyé, pour fortifier les Dardanelles, un détachement d'*ingénieurs sans génie*. Car voilà l'esprit de cette correspondance ! Le *gros cochon de Moustapha*, les *ingénieurs sans génie*, les *Welches* y reviennent sans cesse. Après en avoir diverti Frédéric, Voltaire en régale Catherine. Ce sont des lettres d'un laquais, mais d'un laquais de ce temps-là, rompu aux plus vils

1. Romain Cornut.

2. *Mélanges*, I sér. III, 283.

3. *Ibid.*, p. 284.

offices d'une domesticité infâme, et à qui d'immenses services permettent envers ses maîtres une familiarité basse, qui ne les dégrade pas moins que lui. Quand il a bien flatté Frédéric, quand il l'a loué d'avoir imaginé le partage de la Pologne, où il voit un coup de génie ; quand il lui a parlé de Rosbach en des termes qui, après quatre-vingts ans, font encore saigner un cœur français, il se tourne vers Catherine, et, avec autant d'impudence, il renouvelle aux pieds de la prostituée impériale ses abjectes prosternations. Il s'amuse à discuter avec elle la question de savoir si les Français faits prisonniers sous les drapeaux de la Pologne devront périr par la faim, par la Sibérie ou par le charbon. Tout cela est si lâche, et la plupart du temps si bête, qu'il faut, pour y croire, avoir les textes sous les yeux et savoir que ce sont les amis de Voltaire qui les ont recueillis. Il semblerait impossible que l'homme même qui a entrepris de souiller la sainte mémoire de Jeanne d'Arc ait pu descendre jusque-là¹.

Il est vrai qu'il y trouva profit :

Il eut un cadeau de Frédéric, un sourire de Catherine et quelques lambeaux sanglants de l'étendard où la Pologne, prête à périr, avait tracé l'image de sa reine divine, la Vierge Marie. Ses complices couronnés se distribuaient des provinces et lui laissaient la joie d'insulter à ce *labarum* vaincu².

1. *Mélanges*, I sér. III, 286.

2. *Ibid.*, p. 282.

Mais il faut surtout montrer Voltaire complotant directement avec Frédéric de Prusse l'abaissement et la ruine de la France.

« La Prusse est le péché de l'Europe, comme César fut le péché de Rome et du monde », écrivait mélancoliquement Louis Veillot, le 16 août 1870; « le protestantisme et le philosophisme ont fait la Prusse, nous y avons travaillé, nous en jouissons...¹ » Mais qui, en France, y a plus travaillé que Voltaire? « La plume de Voltaire servit² » bien et longtemps Frédéric, « *l'aigle de Prusse* qu'il « adorait³ ». « Rien n'a paru dans le monde... de plus antifrançais que Voltaire. Il a des émules, point d'égaux... Il se disait lui-même prussien. Pour ces occasions, il disait la vérité⁴. »

Louis Veillot cite le mot de M. de Tocqueville : « Voltaire ne cessa de dénigrer la patrie devant les étrangers⁵ »; après quoi, il nous invite à écouter « là-dessus Voltaire lui-même. »

A diverses dates, Voltaire écrit à Frédéric, roi de Prusse :

« Vous êtes fait pour être *MON roi*, bien plus assurément que saint François d'Assise ou saint Dominique pour être mes saints. C'est donc à *MON roi* que j'écris... »

Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se font chérir ;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous VAINCRE et de nous PLAIRE.

1. *Mélanges*, III sér. v, 49.

2. *Ibid.*, p. 21.

3. *Ibid.*, p. 71.

4. *Ibid.*, p. 21.

5. *Ibid.*, p. 45.

« L'envoyé de Votre Majesté peut dire à présent : LES FRANÇAIS SONT TOUS PRUSSIENS... »

« O Paris, sois digne, *si tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée...* »

« Sire, me voilà dans Paris ; c'est, je crois, VOTRE CAPITALE... »

Frédéric avait gagné contre nous, en 1757, la sanglante bataille de Rosbach, qui fut une sorte de Waterloo. Un homme adressa en français des félicitations joyeuses au vainqueur. C'était Voltaire. Il écrivit coup sur coup deux lettres à Frédéric, qui lui répondit : « Je vous remercie *de la part que vous prenez* aux heureux hasards qui m'ont secondé. »

Six mois après, Voltaire y revient, cette fois en vers :

Héros du Nord, je savais bien
Que vous aviez vu les derrières
Des guerriers du roi très chrétien,
A qui vous taillez des croupières, etc.

La suite est ignoble.

Sept ans après, il y revient encore. Le misérable ne pouvait épuiser sa joie de Rosbach. Il écrit à Frédéric (27 avril 1775), qui lui avait envoyé son portrait :

« Il n'y a point de Welche qui ne tremble en voyant ce portrait-là. *C'est précisément ce que je voulais.*

Tout Welche qui vous examine
De terreur panique est atteint,
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Déjà Voltaire disait à Frédéric, le 28 mars 1775 :
 « Toutes les fois que j'écris à Votre Majesté sur une affaire un peu sérieuse, je tremble *comme nos régiments à Rosbach.* »

Ailleurs :

« Tandis que Votre Majesté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui présenter la bataille de Rosbach dessinée par d'Estallonde...

Chaque peuple, à son tour, a régné sur la terre,
 Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
 Le siècle de la Prusse est à la fin venu.

.

Le 7 décembre 1774, encore la pensée favorite :
 « Vous souvenez-vous d'une *pièce charmante* que vous daignâtes m'envoyer il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous dépeigniez si bien :

Ce peuple *sot* et volage
 Aussi *vaillant au pillage*
 Que LACHE DANS LES COMBATS ?

En mai 1775 :

« L'uniforme prussien ne doit servir qu'à FAIRE METTRE A GENOUX LES WELCHES ¹. »

II. — SON RÈGNE.

Voltaire eut un double règne : il régna sur ses contemporains, et il régna sur les générations suivantes.

1. *Mélanges*, III sér. v, 45.

1^{er} RÈGNE. — Si « aucun autre siècle n'a été baptisé du nom d'un homme de lettres », il est vrai de dire qu'« aucun autre n'a plus faussé et souillé la conscience humaine. »

Jamais la conjuration des perversités qui s'arment en tout temps contre la loi du Christ, n'a été plus générale, plus perlide, plus triomphante. Luther se rua en mugissant contre ce qu'il voulait détruire. Il laissa encore, du moins il crut laisser quelque chose à Jésus-Christ et à la pudeur. Voltaire n'a rien respecté... Il a rassemblé et pour ainsi dire discipliné tous les principes du mal; il en a fait une armée permanente; il lui a donné une tactique¹.

Voltaire, « ce démon si ardent, si insolent, si persévérant... enivra de son rire » impie, obscène et gouailleur « le pouvoir » et « la littérature », et, par eux, « la société tout entière². »

a) *Le pouvoir*. — Quoique manifestement menacé, le suprême pouvoir lui-même, désarmé presque partout de bon sens, parce qu'il l'était de vertu, se laissa séduire. Que pouvait Louis XV contre le poète assez insolent contre Dieu et contre la France pour écrire la *Pucelle*, mais en même temps assez adroitement cynique pour dédier *Tancredè* à madame de Pompadour? L'indigne prince voyait où on allait et laissait aller. Il y a dans le sceptre quelque chose de saint, qui est sa principale force et qui s'évanouit à l'attouchement d'une main impure. Devant la conscience publique,

1. *Méanges*, I sér. VI, 520.

2. *Ibid.*, II sér. I, 40.

Louis XV avait perdu le droit de venger la religion. Il souffrit qu'on abattit le rempart du trône, se disant qu'après tout, trône et rempart duraient bien autant que lui.

Les autres monarques ne s'endormaient pas comme le roi de France ; un calcul d'ambition et de cupidité les poussait à seconder la guerre des sophistes contre l'Eglise : ils se portaient héritiers de cette vieille dominatrice de la civilisation européenne ; héritiers de son pouvoir, qui avait souvent réprimé et qui bornait encore le leur ; héritiers de ses richesses, dont leur politique et leurs plaisirs avaient également besoin. Ils ne voyaient pas que dans la voie où ils se flattaient de trouver un accroissement de puissance formidable, d'autres entraient avec le dessein de les déposséder, et que le but qu'ils appelaient *pouvoir*, les autres l'appelaient *liberté*¹.

Avec quel « accord », avec quel « art » consommé, ce but fut poursuivi, nul ne l'ignore. « Voltaire conduisit ouvertement la guerre, se servant de tout le monde, forçant tout le monde à le servir » ; et « l'on ne sait ce qui consterne le plus, ... ou de son commandement effronté, ou de la stupide obéissance qu'il rencontra partout². »

b) *La littérature*. — Voltaire remplit « de son venin une littérature qui était la littérature du monde civilisé³. »

Tout est attaqué, rien de saint ne reste debout ou n'est préservé de souillure ; on décerne le bre-

1. *Méanges*, II sér. I, 11.

2. *Ibid.*, p. 12.

3. *Ibid.*, I sér. VI, 521.

vet de philosophe à quiconque détruit ou affaiblit une institution nécessaire. Depuis l'artiste qui dédie publiquement au prince du sang des gravures obscènes, jusqu'au magistrat sectaire qui fait brûler, sur le même bûcher, par le même bourreau, les livres des novateurs et les mandements des évêques, aucune force, aucune influence, aucune ambition ne reste oisive. Toutes entreprennent quelque chose contre Dieu, toutes reçoivent des louanges...

C'est l'époque des mauvais livres. Le nombre en est à peine plus grand de nos jours, il n'y en eut jamais de si abominables... Qu'on ramasse tous les feuilletons publiés dans le cours des dernières années (celles qui précédèrent 1850) : ce charnier n'offrira pas une page comparable en impudence à l'effroyable quantité de libelles orduriers qui naissaient autour de Voltaire vivant, comme autant de fruits de son souffle. En même temps que l'on abattait les congrégations enseignantes, que l'on supprimait les confréries et que l'on rompait ces liens doux et puissants qui attachaient le peuple à l'Église par tous ses besoins, toutes ses joies et toutes ses misères, on lui donnait à lire le *Bon sens*, la *Religieuse*, le *Compère Mathieu*, la *Pucelle*¹.

En somme, l'histoire de Voltaire est « l'odyssée d'un malfaiteur dans un monde mauvais, dont il vient accroître les corruptions et précipiter le châtiement². »

1. *Mélanges*, II sér. I, 12.

2. *Ibid.*, III sér. II, 159.

Il se moque de tout ; il ment, il trahit, il hait, il n'a point de patrie, point d'honneur, point de Dieu, point de famille ; il ne se dévoue à rien qu'à sa gloire : on l'encense. C'est Satan, mais vainqueur et tranquille. Il est dans son château, en robe de chambre, la plume à la main : le monde vient à ses pieds. Le plus grand malfaiteur social et le chef de tous les autres, qu'il a créés, élevés, soutenus, il voit les chefs et les gardiens de l'ordre social trembler devant lui et devenir ses complices ¹.

Quel siècle et quel homme faits l'un pour l'autre ! Il n'y avait pas de cour et de salon élégant où on ne lût la *Pucelle*, et les jeunes filles de sang noble écoutaient ces lectures ! et quand Voltaire entrait dans Paris, la foule criait : « Vive l'auteur de la *Pucelle* ² ! »

Aussi bien :

Le monde, un jour, s'était réveillé arien ; à la voix de Voltaire, il y a cent ans, il se réveillait athée ³... »

*
* *

Mais la médaille a un revers. Chose singulière ! En dépit de son prestige et de sa popularité, Voltaire fut « généralement bâtonné et ridicule, doué d'une faculté rare et prodigieuse de sentir le sifflet et d'en être percé jusqu'aux moelles ⁴. »

1. *Mélanges*, III sér. I, 300.

2. *Ibid.*, III sér. II, 159.

3. *Ibid.*, III sér. IV, 428.

4. *Ibid.*, III sér. II, 157.

Le roi Voltaire reçut diverses fortes bastonnades. Nul auteur, sauf je crois l'Arétin, ne fut tant corrigé de cette façon. Ces aventures prouvent bien quelque chose. Sans doute, personne n'est à l'abri d'une brutalité ; mais une seconde bastonnade explique la première, une troisième bastonnade justifie les trois précédentes, et à la demi-douzaine, il devient clair que toutes furent trop méritées. Tant de coups de bâton ne peuvent tomber qu'à leur place.

Dans le monde littéraire, on ne parle que de la première râclée. Les autres semblent assez justes, mais cette première n'est pas digérée encore et ne le sera jamais. Les voltairiens imaginent des postériorités illustres. Voltaire bâtonné prend, disent-ils, des leçons d'escrime et provoque son adversaire, lequel refuse de croiser le fer avec un vilain. C'est alors que l'homme de lettres se réfugie en Angleterre, où il devient expert en une autre escrime, par laquelle il délivrera la France du joug honteux de l'aristocratie. On faulx ainsi ces fameux coups de bâton avec les conquêtes de 89, et Voltaire devient un martyr de l'ancien ordre social.

Tout cela est trop accommodé.

La vérité est que Voltaire, frotté si chaudement, avait encore les rieurs contre lui. Il passa en Angleterre surtout pour fuir les brocards. Voici l'histoire.

Le jeune comte de Chabot, se trouvant assis au théâtre à côté du jeune Arouet, l'appela *mons* Voltaire. L'épigramme n'était pas énorme, puisqu'enfin M. de Voltaire n'avait encore que de très nouveaux papiers. Mais le poète s'offensa, et d'ai-

greur en aigreur, finit par dire qu'il commençait son nom, tandis que Chabot finissait le sien.

La question n'est pas de savoir s'il disait vrai. Aujourd'hui le mot vaudrait un soufflet ; en ce temps-là, comme aujourd'hui, il était une insulte qu'un gentilhomme devait autrement punir. Il fallait bien prouver au jeune Arouet qu'il n'était gentilhomme que de sa propre façon. Je parle selon les idées du monde. De là les coups de bâton. Chabot les fit donner par ses laquais, en sa présence, et marqua la mesure. C'était dans la rue Saint-Antoine, devant l'hôtel de Sully. Que ne fait-on là un monument expiatoire !

Autres temps, autres mœurs. Aujourd'hui Chabot dégainerait sans le moindre scrupule. Je ne sais si Voltaire aimerait mieux cette conclusion. Il ne se montra jamais grand ferrailleur, fors de plume. Peut-être que la perspective d'un duel le rendrait plus réservé, et celle de la police correctionnelle aussi. Car il n'échapperait pas à la police correctionnelle. Vingt articles du Code pénal couchent en joue toutes les faces de son talent. A l'époque, Voltaire devait être bâtonné, Molière en eût prononcé l'arrêt¹...

Postérieurement, sans compter les décrets, expulsions, sentences d'exil, et autres mesures qui furent les coups de bâton de la justice, des gouvernements et des corps constitués, — car tout le monde s'y mit, — le roi Voltaire empocha : 1° un soufflet en plein théâtre du vieux comédien Poisson ; — 2° une balafre ignominieuse

1. *Mélanges*, III sér. I, 301.

d'un officier calomnié (il empocha aussi pour cette affaire mille écus de dédommagement, qui le consolèrent assez); — 3^e une bastonnade bleue de son libraire anglais, laquelle le fit rentrer en France, fuyant le même fléau qui l'avait fait sortir.

Mais partout cet orage planait sur sa tête illustre. *Tout couvert de lauriers, craignez encore la foudre!* A Francfort, la décharge fut drue. C'était Frédéric le Grand qui tapait, par la main d'un pandour. Combien, en ce moment, Voltaire dut regretter la main réglée des laquais de Chabot!

Une autre particularité distingue la bastonnade du grand Frédéric. Ce Prussien renommé fit preuve, en cette occasion, d'un certain esprit, où la force comique ne manquait pas. Il tira un reçu du poète. Reçu *tant* de coups de bâton de S. M. le roi de Prusse, à qui j'ai enseigné la philosophie et la poésie. *Signé* : VOLTAIRE. — Sans être fol amateur d'autographes, j'aimerais à posséder celui-là! Je l'offrirais à la Bibliothèque Impériale pour être déposé à côté du cœur de l'auteur de *Candide*.

Le comte de Chabot s'était vanté des coups de bâton qu'il avait fait donner à l'auteur d'*OEdipe*. Vingt ou vingt-cinq ans après, Frédéric de Prusse veut avoir un document officiel des coups de bâton dont il tatoue l'auteur couronné de *la Henriade*. Preuve mille fois convaincante que ce fut toujours une chose bien vue dans la bonne compagnie, et très acceptée ailleurs, de bâtonner Voltaire¹.

1. *Mélanges*, III, sér. 1, 365.

D'un autre côté, « quels troubles honteux, quelles peurs basses, quelles angoisses et quelles rages poussées jusqu'au délire dans le cœur et dans l'âme du poète-dictateur organisant la claque ou rugissant sous la pointe du sifflet !¹ »

Et d'abord, « c'est un Cassandre rugissant. Il rugit, mais on le joue, on le berne, on le pille. »

Sa belle Emilie, odieux bas-bleu, avec laquelle il échangeait en anglais des injures ordurières que n'eussent pu supporter les laquais témoins de leurs querelles, cette grande et « vertueuse » Emilie, si adulée en vers de dix pieds rembourrés de tant de misérables étoupes, femme abominable, supérieure à lui néanmoins par la vigueur du caractère, le nourrit des plus aigres potions de Georges Dandin ; il enrage, et ce qui manque à la comédie de Molière, elle l'oblige à convenir, en bon philosophe, qu'ainsi le veut la nature et qu'elle a bien raison. Ce malheur lui fut ordinaire, il ne s'en accommoda jamais.

Une autre vautrée, plus répugnante en dépit de l'impossible, sa fameuse nièce, madame Denis, laide et épaisse commère, partout moquée, le tient sous un joug encore plus dur, le compromet dans mille embarras grotesques, lui mange de l'argent, et lui dit son fait en attendant son héritage, qu'elle voit mûrir sans la moindre douleur. S'il peut sembler que Voltaire ait machinalement aimé quelqu'un, c'est cette gaupe ; elle le domine par l'épouvante qu'elle lui connaît de se trouver seul avec lui-même.

1. *Mélanges*, III sér. II, 316.

Il n'est pas plus heureux en amis qu'en maîtresses. Son ami Frédéric de Prusse, pandour musqué, l'attache à un rude service de *réclames* dont il ne le paie pas, lui fait « laver son linge sale », lui lave la tête, le fatigue à corriger ses vers et le corrige à son tour par des bastonnades orales et épistolaires les plus bafouantes que bel esprit de cour ait jamais reçues. C'est Marsyas qui écorche Apollon. Son ami d'Alembert le mène, son ami Richelieu le lâche, son ami Thiériot l'escroque ; ses autres amis conviennent entre eux de ses vices, de sa folie, se plaignent de ses importunités, le rappellent à l'ordre, ne le servent que par gloriole ou pour obéir au fanatisme d'impiété dont il est le héros.

Personnellement, Voltaire n'a pas un ami présentable. Il est entouré de drôles, de faquins, d'histrions, de petits auteurs. Jusque dans le tripot littéraire, on l'abandonne à l'encens grossier des carabins, et lui leur crache des louanges énormes, n'osant autrement les siffler. Tous ceux qui se sentent un peu de poids gardent leurs distances ; il les recherche, il est le très humble admirateur d'un Moncrif, d'un d'Alembert, d'un Saint-Lambert et de moins que cela. Parmi les admirateurs importants, quiconque eut encore de l'honneur et le put voir d'un peu près s'éloigna plein de mépris : ainsi le président de Brosses, Tronchin de Genève, vingt autres. Pas un ami désintéressé, pas un ami dans le monde des honnêtes gens, pas un¹ !...

1. *Mélanges.*, III sér. II, 157.

Il reçoit finalement son « congé » de Frédéric. Oui, et c'est le comble, il est « expulsé du tripot le plus scandaleux qu'il y eût alors au monde, non à titre d'honnête homme, mais à titre de trop mauvais garnement et de trop vile espèce même pour ce lieu là¹ ! »

On le voit, Voltaire a « son châtement particulier » ; il mène « une vie de banni, misérable et affreuse. »

Certes ! Dieu qui est le grand personnage de toute histoire humaine générale ou privée, est visible aussi dans cette existence qui ne voulut être qu'un duel insolent contre lui. Dieu ne laissa pas plus de repos à Voltaire que Voltaire n'en prétendit laisser à Dieu.

Dieu le poursuit et le fustige sans relâche. Dieu aussi dit : Ecrasons l'infâme ! Il l'écrase de coups railleurs et ingénieux. *Et ego ridebo et subsannabo !* Il lui donne la santé, l'argent, la gloire et la honte ; il le traîne dans les dépits, dans les rages, dans les nazardes, dans les viles terreurs. Il n'y a point de vie plus sottement malheureuse, plus dévorée d'ignobles soucis, plus remplie de déconvenues en tous genres ; nul homme n'a plus mordu aux fruits de Gomorrhe et n'y a trouvé plus de cendre et d'infection. Voltaire traverse le siècle en triomphateur, le laurier sur la tête, et en criminel châtié, les verges sur le dos. La plupart du temps son rire n'est qu'une grimace de la colère et de la douleur.

Il y a trois édens principaux où Voltaire a séjourné ; tous trois célèbres : Cirey, Potsdam, Fer-

ney. Ce furent trois bagnes. Il en a longuement vanté les charmes, les plaisirs, les loisirs féconds et laborieux. Mais sans compter le train ordinaire de ses inquiétudes et de ses frénésies, à Cirey, il eut madame Duchâtelet ; à Potsdam, Frédéric ; à Ferney, madame Denis : trois tête-à-tête prolongés, dont un seul, et le plus court, eût pu compter pour une sévère expiation de beaucoup de méfaits. Les projets qu'il caressa le plus dans ces lieux de délices furent des projets d'évasion. Il ne se tira de Cirey que pour aller à Potsdam, il ne se tira de Potsdam que pour aller à Ferney, il ne se tira de Ferney que pour aller mourir, c'est-à-dire pour aller au jugement de Dieu.

Du reste, l'œuvre principale de sa vie, et notamment de ces séjours, dit assez les joies qu'il y trouvait. Il n'est pas possible qu'un homme goûte une bonne joie et fasse en même temps la *Pucelle* et le *Dictionnaire philosophique*. Ce sont les deux œuvres où Voltaire se résume tout entier, et l'on peut dire qu'il ne lit guère autre chose. Il y travailla d'ailleurs toute sa vie. Mais la *Pucelle* est spécialement le travail de Cirey, et cela est logique : pareil œuf devait être couvé dans un taudis adultère.

Le *Dictionnaire philosophique* est spécialement le travail de Ferney : il y fallait l'audace du triomphe personnel et l'assentiment d'une société parvenue au dernier terme de la corruption et de la folie. A Ferney, Voltaire ne craignait plus les hommes et ne devait plus rien croire ni rien craindre de Dieu qui semblait l'avoir oublié. Il était à cette heure du festin où la débauche fati-

guée ne sait plus que faire et cherche à se ranimer en souillant les vases sacrés. C'était aussi et c'est toujours l'heure de mourir¹...

2^e RÈGNE. — Il commença en 1789, et dura tout le XIX^e siècle.

a) *La Révolution française*. « Voltaire n'a pas vu tout ce que nous faisons, disait Condorcet, mais il a fait tout ce que nous voyons²! » Alors, « la victoire de l'orgueil et de l'impureté fut complète. »

Elle se symbolisa dans ces fêtes de la Raison qui souillèrent les foyers et les autels. On prit des prostituées, on les promena par les villes à travers les ruisseaux qui roulaient du sang; on leur éleva un trône au milieu des églises, et on les adora.

Les vases saints servirent aux orgies des vainqueurs; pas un évêque ne resta sur son siège, pas un curé dans son église, pas une religieuse dans son couvent. Pour consommer la déchéance de Dieu et du culte des chrétiens, on institua un autre Dieu et un autre culte, un *Etre Suprême* qui ne gênât point l'orgueil, un culte de la *Nature* qui ne gênât point la volupté.

La sagesse du mal fit mieux encore. Il restait des chrétiens; les proscriptions en créaient. Chassée des lois, la foi catholique vivait dans les cœurs. On voulut l'atteindre jusque-là. Les prudents et les modérés qui succédaient aux tyrans et aux brigands s'associèrent les apostats. Ils machinèrent ensemble une religion de bureau, une

1. *Mélanges*, III sér. II, 159.

2. *Ibid.*, I sér. VI, 520.

sorte d'hérésie administrative qui, en rendant à l'Eglise cette existence que la politique même exigeait, s'efforçait cependant de lui retirer les conditions de la vie. Directement ou indirectement, la main laïque s'immisça dans le gouvernement des choses spirituelles pour limiter tout, mesurer tout, au besoin arrêter tout. Elle obstrua les canaux par lesquels le sang circule du cœur aux membres ; elle multiplia les entraves entre les églises particulières et le Pontife romain, entre le sacerdoce et les fidèles. Que de précautions prises pour restreindre le nombre des vocations, pour diminuer le prêtre, pour le réduire au rôle d'employé de l'Etat, pour tenir le clergé dans une infériorité dangereuse en présence de la science et de l'autorité laïques, pour le rendre servile où il doit rester libre, résistant et contentieux où il doit obéir !

b) *Bonaparte*. — Délivrée de la terreur, non « par son bon sens ou par son courage », mais « par l'inévitable discordance des fanatiques et des scélérats dont elle était devenue la proie », la France « se précipita dans le despotisme, demandant seulement la vie sauve, sous un maître moins ignoble que ceux à qui elle échappait. »

Avec quelle hideuse promptitude on vit la République se transformer en Empire, et les débris des assemblées, des clubs, des tribunaux révolutionnaires devenir la cour et l'administration impériales ! Tache ineffaçable au front de la patrie, si, pour notre honneur, la sublime Vendée n'avait

pas en même temps fléchi le genou devant ses autels, relevés sur les ossements de trois cent mille martyrs ! Il suffit d'indiquer ce contraste : après sept années de guerre civile, après Westermann, Thuriot, Carrier, Hoche, après Quiberon, il fallut rendre aux paysans catholiques de la Vendée et de la Bretagne la liberté de servir Dieu. Après le serment du Jeu-de-Paume et la prise de la Bastille, après la déclaration des Droits de l'Homme et le 21 janvier, après Mirabeau, Marat, Vergniaud et Robespierre, après tant de crimes, tant de meurtres, tant de tribuns, tant de constitutions, tant de destructions, tant de victoires, les voltairiens décimés applaudirent au soldat qui, du bout de sa botte, venait de jeter bas la tribune ; ils déchirèrent sous les pieds de son cheval leur dernière constitution ; ils le firent empereur et lui permirent même de croire en Dieu ¹.

Ce ne fut pas « un retour à l'ordre ; le despotisme n'est pas l'ordre, mais une halte dans l'anarchie, c'est-à-dire dans le désordre... » Bonaparte prit « ces sectaires, ces furieux, ces bourreaux », et il en fit « des législateurs. »

Les honnêtes gens, aidés dans leur aveuglement par la lâcheté inséparable du défaut de croyance, s'y trompèrent ; les révolutionnaires ne s'y trompèrent pas. En somme, rien n'était réparé aux destructions qu'ils avaient accomplies, et tout pouvoir leur était donné pour les rendre irrémé-

1. *Mélanges*, II sér. 1, 16.

diabls. Ils en profitèrent : ils transformèrent en codes tous les principes révolutionnaires, et par eux la législation nous devint plus funeste que l'illuminisme féroce du Comité de Salut public. Les fous et les méchants sont moins à craindre lorsqu'ils tuent les hommes que lorsqu'ils font des lois. Quelques scélérats ne peuvent pas détruire l'espèce humaine, et le sang finit par submerger l'échafaud. Les lois subsistent et détruisent les mœurs¹.

Bonaparte, d'ailleurs, « ressemblait beaucoup à Frédéric de Prusse. »

S'il voulut un culte, ce fut en homme de gouvernement, trop éclairé pour être impie à la stupide façon des gens de lettres et de la canaille, qui ne savent pas que tout état social est absolument impossible sans religion. Du reste, ses sentiments religieux ne l'empêchèrent pas plus de persécuter et d'asservir l'Eglise que l'athéisme de Frédéric ne l'avait empêché de recueillir les Jésuites. Changez d'époque et de place ces deux hommes ; mettez Bonaparte en Allemagne et Frédéric en France : Bonaparte aurait parfaitement accompli le partage de la Pologne ; il aurait soudoyé Voltaire, et se serait même essayé aux victoires du bel esprit. Frédéric, de son côté, ne se fût fait aucun scrupule de fouailler la représentation nationale, de brider la presse, d'usurper la couronne, de relever les autels et d'emprisonner le Pape, de mépriser les idéologues et d'instituer l'Université. C'étaient

1. *Mélange*, II sér. 1, 17.

deux despotes, méprisant beaucoup l'humanité¹.

Et aussi « Voltaire fut en grande faveur sous l'Empire. »

Il badinait agréablement dans les casernes, il dissertait dans les académies, il chantait dans les guinguettes; la France trouvait bon tout ce qu'il avait fait, elle applaudissait à tout ce qu'il daignait dire. Il gagna plus de disciples qu'il n'en avait perdu sous la Terreur. On était en voie de devenir les maîtres du monde : qu'avait-on de mieux à faire que d'extirper tout doucement ce qui restait des vieilles idées chrétiennes, et de transformer le culte divin en culte impérial? Mais le dieu Napoléon se laissa choir, au moment qu'on allait bâtir un temple à son épée²...

c) *La Restauration*. Voltaire n'eut pas à pleurer longtemps l'Empereur, car Louis XVIII fut « un disciple à peine déguisé de Voltaire³. » Bientôt, sur l'Église encore « désemparée », sur « ce pauvre corps affaibli de tant de blessures et chargé de tant de chaînes, on lâcha le troupeau des insulteurs. » Le règne de Voltaire devint plus « impérial. »

La presse multiplia cette masse d'écrits abjects qui étaient nés de son rayonnement; la fermentation qu'ils produisirent en enfanta d'aussi coupables. De vrais talents qu'environna tout de suite la popularité, se vouèrent à cette indigne guerre; la poésie, la philosophie, l'histoire, l'éloquence,

1. *Mélanges*, II sér. 1, 48.

2. *Ibid.*, p. 20.

3. *Derniers Mélanges*, I, 338.

l'enseignement, le théâtre, le pamphlet, le journal, la caricature, ce qu'il y a de plus haut et ce qu'il y a de plus bas, l'orateur et l'histriion, tout parla contre l'Église. Telles furent les séductions de ce travail destructeur, que des hommes de mérite, au milieu d'une carrière noblement commencée sous le drapeau chrétien, désertèrent tout à coup et vinrent demander de flétrissantes couronnes à ceux qu'ils avaient d'abord combattus. L'orgueil poussa les uns, la volupté fascina les autres ; les uns s'indignèrent parce que l'Église n'acceptait pas les erreurs qu'ils prétendaient mêler à ses vérités éternelles ; les autres cédèrent à la tentation de faire résonner la corde impure, qui charme seule la foule des cœurs corrompus. Un esprit médiocre, auteur de couplets bourgeois, l'équivalent poétique des orateurs libéraux, incapable d'écrire en prose passable les préfaces de ses chansons dont la moitié sentent le vin de guinguette, exerça le califat durant cette seconde invasion et apparut comme le grand-prêtre de la déesse Raison, encore cachée dans ses sanctuaires... Le résultat fut la révolution de 1830, qui jeta sur le trône un prince voltairien¹.

d) *Louis-Philippe*. Dès son avènement, « les voltairiens s'écrièrent d'un commun accord qu'ils avaient enfin fondé une société sagement révolutionnaire, une société libre, progressive, assurée de l'avenir. » En fait, « ils ne s'occupèrent plus que de la perfectionner, c'est-à-dire d'y enraciner plus profondément leurs doctrines et d'y multiplier leurs plaisirs. »

1. *Mélanges*, 1^{er} sér. vi, 522.

Comment s'y prirent-ils? quels furent les résultats de leurs efforts?

En dix-sept années, la dissolution sociale, déjà bien avancée, atteignit son comble. Quelques-uns le prédisaient sans pouvoir se faire écouter; la réalité dépassa toutes les appréhensions. Tandis que l'esprit railleur et destructeur de Voltaire trônait aux Tuileries, dans les Chambres, dans l'Université, dans les conseils municipaux, dans les théâtres, dans les livres, dans les feuilletons, partout où retentissait une voix, partout où trottait une plume bourgeoise, le fanatisme socialiste se rallumait au sein du peuple, soufflé par des individus si bas placés pour la plupart que le public les connaissait à peine, et que l'autorité ne daignait pas les redouter. Nous pensons qu'on aurait bien étonné M. Delessert, si quelqu'un, feuilletant les registres de la police et mettant le doigt sur certains noms, lui avait dit : Voici les gens qui vont tout à l'heure régner sur Paris et sur la France. Ce fut pourtant ce qui arriva. Tout l'édifice de Février s'effondra comme un arbre pourri par les racines. Il ne fallut ni cognée ni orage : ce fut assez de l'air ébranlé par les cris et les mouvements d'une émeute de bourgeois. En un jour, en quelques heures, la nation qui prenait plaisir à se vanter d'avoir abattu religion, royauté, aristocratie, était tombée au plein pouvoir de quelques démagogues, pontifes de sectes hideuses et bêtes, rois de basoche, gentilshommes de journaux, de théâtres et de prison¹.

1. *Mélanges*, II sér. 1, 21.

Voilà où l'on en était « cent ans après le succès au théâtre du premier drame antichrétien qu'on ait osé représenter dans la capitale de la France, cent ans après la première rêverie socialiste et antichrétienne qui ait pu séduire le bon sens français. » Ce siècle n'avait été « qu'une longue révolte, qu'un long effort de la partie dirigeante de la société contre la loi de Jésus-Christ », et Dieu permit que cette révolte insensée « marchât de triomphe en triomphe » jusqu'à la « dissolution », au delà de laquelle rien ne fût plus possible « qu'une résurrection de l'esprit de l'Évangile, ou qu'un total anéantissement dans les sables inféconds de l'anarchie¹. »

e) *Napoléon III*. Durant les premières années du Second Empire, l'influence de Voltaire subit une éclipse qui fit croire à Louis Veuillot que le règne du puissant monarque allait finir. Le directeur de l'*Univers* se plaisait d'ailleurs à le redire, ce qui mettait en fureur tout le clan voltairien. — « Ah! s'écriait M. Alloury, du *Siècle*, si le règne de Voltaire est fini, sans doute le règne de l'*Univers* commence, et c'en est fait de la tolérance et du libre examen! » Et M. Alloury prenait « l'attitude de la consternation. » D'autre part, certains correspondants de l'*Univers* demandaient si l'on ne voyait « tels et tels signes, et tels autres encore », qui prouvaient que Voltaire était « vivant et régnaient? »

M. Alloury lui-même n'est-il point Voltaire? puis M. Taine, puis M. Renan, puis M. Prévost-Paradol, puis M. Michelet? Et M. de la Bédollière? Et tant de grands académiciens? Et tant de petits journalistes? Voltaire en grosse et en petite monnaie; une monnaie, certes, qui a cours! Mais ce

1. *Mélanges*, II sér. t. 23.

n'est rien ; voici le vrai sujet d'épouvante. Le gouvernement autorise cette monnaie de Voltaire, même la plus menue, la frappe de son poinçon, la fait circuler jusque dans le *Moniteur*. Voyez la partie littéraire du *Moniteur*, voyez à quels gens de lettres on a récemment donné la croix et dites après cela que le règne de Voltaire est fini¹ !

Ainsi argumentaient d'excellents amis de l'*Univers*. « Cette augmentation ne nous prouve point du tout que Voltaire continue de régner », répondait Louis Veillot.

Il y a quelqu'un sur le trône ; il y a Napoléon III, empereur *par la grâce de Dieu* et par la volonté du peuple. Il est là pour le compte de tout le monde ; pour les catholiques, sans doute, puisqu'ils font partie du peuple français, et même une assez bonne partie, mais aussi pour les voltairiens.

L'empereur est catholique, ce n'est pas illégal ; il a le droit d'avoir une religion et de prier avec l'immense majorité de son peuple. Il se reconnaît empereur « par la grâce de Dieu » : on ne saurait donc lui reprocher avec raison de vouloir faire quelque chose pour ce Dieu qui a permis que le peuple lui donnât le trône ; et il n'a pas sujet de penser que le peuple condamne sa piété, puisque partout il entend le peuple lui demander des églises. Cependant les voltairiens avoueront qu'un souverain catholique leur accorde tout ce qu'il leur doit et beaucoup de ce qu'ils paraissent

1. *Mélanges*, II sér. IV, 434.

désirer. Quand Voltaire régnait, l'Eglise, persécutée par l'Etat, était insultée aux frais de l'Etat. Le souverain catholique donne aux voltairiens un autre exemple. Ils ne sont ni persécutés, ni insultés, ni gênés. On ne dérange pas leurs mystères; on leur bâtit des théâtres; on les laisse ouvrir des guinguettes et des cafés chantants; tous les ministères sont autant de repatoires pour leur procession du bœuf gras; leurs imagiers infestent librement les rues; enfin, pour n'en pas dire plus long, leurs artistes, leurs vaudevillistes, leurs feuilletonistes, leurs romanciers, tous ceux qui les amusent, sont décorés par tas et par centaines.

Ainsi les voltairiens n'ont aucun sujet de se plaindre. Ils sont maintenus parfaitement dans la jouissance de leurs droits et privilèges, assez de liberté leur est laissée, assez de faveur leur est témoignée. Mais cela n'empêche pas que le règne de Voltaire est fini; et ceux qui, voyant les faveurs parfois surprenantes dont il est encore l'objet, pensent qu'il va reprendre le sceptre, sont dans un autre sens, comme M. Alloury, ou dupes de leur imagination, ou trop décidés à se faire peur¹...

Rarement les gouvernements marchent tout d'une pièce... Il y a des tendances qui semblent contraires... Deux actes, de nature et de caractère absolument opposés, sont manifestés le même jour; l'un est un hommage à Dieu, l'autre semble un hommage à Voltaire. Lequel des deux indique la

1. *Mélanges*, II sér. iv, 435.

vraie tendance du gouvernement dont ils émanent tous deux? Nous répondons sans hésiter que c'est le plus personnel. Nous sommes beaucoup plus rassurés par la bannière donnée à sainte Anne de la main du souverain, qu'effrayés de quelques décorations répandues avec plus ou moins d'opportunité sur la littérature légère, par la main des ministres¹...

Il n'y a pas de religion d'État et les ministres ne veulent pas créer une littérature d'État, dont les livres récemment décorés seraient les modèles. « L'enseignement de l'État, disait officiellement l'année dernière (1857) M. le ministre de l'Instruction publique, *doit être et peut être* profondément chrétien. » C'est la preuve, au sujet des écrivains en question, que les ministres, en les décorant, loin de recommander leurs livres ne les ont pas même lus. S'ils les lisaient, ils seraient bien étonnés... Laissons donc ces nouveaux chevaliers et leurs jolis ouvrages. Depuis longtemps ils auront disparu de la mémoire des hommes, quand les fruits de la liberté de l'Église feront encore honorer et bénir le nom de Napoléon III²...

Il fallut en rabattre!... Louis Veuillot en rabattit. Même il ne tarda pas à convenir que Voltaire était « le roi et même le dieu d'un certain nombre de garnements et d'un plus grand nombre de sots. » Cependant, ajoutait-il, « des garnements et des sots, si nombreux et si puissants qu'ils soient, ne font jamais

1. *Mélanges*, II sér. IV, 437.

2. *Ibid.*, p. 440.

qu'une bande, tout au plus qu'une horde¹ », témoin ce citoyen de Bethel, qui, en 1867, voulut « décorer son fils du nom de Voltaire », ce qui donna lieu à un incident fort suggestif de la mentalité de l'époque.

La mairie lui ayant opposé des « difficultés barbares », M. de la Bédollière, du *Siècle*, prit aussitôt sa cause en mains : *Quos ego!* et « la question » devint « épique ».

On apprit alors « des détails bien jolis ! » L'habitant de Bethel, redoutant pour son fils « le nom tout cru de Voltaire », y ajoutait, « comme correctif, peut-être par un reste de préjugés, le nom de Célestin. *Célestin-Voltaire!* On ne connaît pas de composition plus originale depuis le thé de madame Gibou. »

L'employé de la mairie, sans se laisser « désarçonner par l'admiration », reçut *Célestin*, et refusa *Voltaire*. Mais, « ce qui passe toute croyance », il refusa celui de Voltaire comme « insignifiant ». Le *Siècle* en fut « tellement renversé », qu'il s'abstint de « commentaire », et même, omit « le point d'exclamation². »

Louis Veuillot releva la bêtise impie de ceux qui n'hésitent pas à « polluer leurs enfants de noms analogues aux qualifications stupides ou odieuses dont ils ne rougissent pas de s'affubler eux-mêmes ». Ne pourrait-il pas « devenir gênant pour un jeune garçon de s'appeler *Robespierre* ou *Marat*, pour une jeune fille de s'appeler *Guillotine* ou *Sans-Culottide?* ». Le « fond de l'idée », assurait-il, — et celle-là est bien voltairienne, — « c'est d'échapper au baptême³ ! »

Plus tard, s'inspirant du « tableau tragique des prisons sous la Commune », que M. Maxime du Camp

1. *Mélanges*, III sér. I, 298.

2. *Ibid.*, p. 588.

3. *Ibid.*, p. 590.

venait de tracer dans la *Revue des Deux-Mondes*, Louis Veillot faisait les réflexions suivantes :

L'histoire des prisons de Paris pendant la Commune, c'est l'histoire des otages, c'est le tableau d'une conclusion, ou plutôt d'un aboutissement. Toute cette belle philosophie voltairienne, anticléricale et prussienne sur laquelle le clan Buloz a dégoisé vingt ou trente ans va là directement. Elle a fourni des victimes et préparé des bourreaux. Raoul Rigault, Ferré et les fédérés, dont M. Maxime du Camp fait connaître les œuvres, sont eux-mêmes des résultats et des expressions. Ils sont des philosophes et même une philosophie. Ils pouvaient lire la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a certainement servi à leur former l'esprit et l'âme ¹.

A demi inconscient de l'œuvre néfaste de sa *Revue*, Buloz, qui « ne la lisait pas, ou ne la comprenait pas,... aima toujours les voltairiens, mais il détestait cordialement les communards ². » Pure inconséquence.

On aura beau dire et faire toutes les dissertations possibles et imaginables, Rigault et Ferré étaient des voltairiens et ne pouvaient pas être autre chose. Comme leur ami Esquiros et quelques autres rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, ils professaient le culte de cet homme de génie ; et c'était leur religion de dire : « *Fusillez-moi ça !* » Ils avaient des instincts, des habitudes,

1. *Derniers Mélanges*, IV, 34.

2. *Ibid.*, p. 35.

des mœurs, ils disaient des mots, ils faisaient des choses qui n'appartiennent qu'à des voltairiens formés et complets et qui ne peuvent être osés qu'en présence d'une société anticléricale formée et complète que de tels mots et de telles choses ne surprennent plus¹...

III. — SON APOTHÉOSE

« Il peut y avoir un siècle plus misérable que celui dont Voltaire a été le docteur », écrivait Louis Veillot le 22 septembre 1867, « c'est celui dont Voltaire serait le saint et qui, se rendant bien compte de son œuvre, se prêterait de plein gré et en connaissance de cause à lui élever une statue². »

Dire dans quelle mesure le peuple français *s'est prêté* à la *canonisation* de Voltaire au cours du XIX^e siècle est chose malaisée ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Voltaire, « le monstrueux Voltaire, qui n'eut point de probité, point de patrie, point d'ami, point de Dieu, point de cœur », a été l'objet, en France, de maintes apothéoses officielles. On lui a élevé, non pas une statue, mais « des statues », on lui a tressé « des guirlandes », on l'a célébré dans « les Académies » ; un jour même, « à propos de la Pologne », on l'honora « à la tribune comme un apôtre de l'humanité³. »

Lorsque Voltaire mourut à quatre-vingts ans, « surmené et brûlé par des joies d'histrion, enragé comme toujours, hurlant, blasphémant, souillé, épouvantable. — on a des procès-verbaux qui font frémir, — la loi du pays chrétien qu'il avait insultée sans re-

1. *Derniers Mélanges*, IV, 36.

2. *Mélanges*, III sér. II, 161.

3. *Ibid.*, I sér. III, 289.

lâche, lui refusa la sépulture des chrétiens. Elle se fit respecter de son cadavre. »

« On farda cette dépouille horrible, on la roula dans un habit, et quelqu'un l'emporta de nuit, en hâte, et la glissa dans un sépulcre escroqué ¹. »

Mais la Révolution « exhuma » Voltaire, et « ce fut à l'outrage de Dieu et des hommes. »

Au milieu d'un clinquant stupide, avec des vociférations, ils le traînèrent dans une église polluée, afin que la putréfaction de sa chair fit à Geneviève l'injure que la putréfaction de son esprit avait faite à Jeanne, et qu'il eût la gloire d'insulter la France au baptême comme il avait insulté la France au combat ².

A peine sur le trône, Louis-Philippe s'empressa de réaliser « l'idée qui tenaillait depuis longtemps les folles têtes libres penseuses », en plaçant la statue de l'idole, « élevée des deniers publics, au fronton même de l'église Sainte-Geneviève, d'où l'on avait arraché la croix ³. »

Sur nos vieilles cathédrales, les Barbares et les sectaires de tous les siècles ont marqué leur passage par d'impuissantes dévastations : l'incendie, les mutilations, le pillage, ce sont leurs traces ; leurs monuments sont des ruines. Ici les Normands ; ici les protestants ; ici les révolutionnaires. Il fallait un monument plus effronté du siècle de Voltaire, une offense plus signalée aux vertus qu'il aurait voulu abolir. Et, comme il n'a

1. *Mélanges*, III sér. II, 318.

2. *Ibid.*, p. 319.

3. *Ibid.*, I sér. VI, 523.

rien tant haï que la foi, l'humilité et la charité, ses disciples ont eu cette inspiration digne de lui : dans la pierre consacrée au Dieu vivant, ils ont figuré l'insulteur de la chaste Jeanne, et ils ont insulté le souvenir de l'humble Geneviève.

Puis, ces « renégats du Dieu et de l'honneur de la France, » ayant commis d'un seul coup ce triple outrage, ils ont appelé le peuple : « Viens voir ! connais le génie de tes maîtres ! Apprends d'eux ce qu'ils croient et ce qu'ils honorent ! » Voilà « ce qu'ils faisaient, ces hommes d'État, ces penseurs, ces premiers-nés du nouveau genre humain ; voilà les monuments de leur règne, voilà leur foi, leur sagesse et leur reconnaissance ¹. »

Cependant la statue de Voltaire au fronton de Sainte-Geneviève ne satisfait pas les fortes têtes libres penseuses. Avoir, par la main d'un prince français, effacé la gloire de la vierge qui vainquit Attila, pour y substituer la gloire du proxénète qui insulta la vierge de Vaucouleurs et flatta le cynique vainqueur de Rosbach, c'était encore trop peu. Le fanatisme anticatholique ne se tint pas content. Au fronton de Sainte-Geneviève, Voltaire n'était pas traité avec assez de considération. On le voyait là dans la foule, mêlé à quantité de gens qu'il avait détestés ou qu'il eût fort méprisés, accolé notamment à ce *fou*, à ce *polisson*, à ce *chien*, à ce *singe* de Jean-Jacques, *le plus méchant coquin qui ait jamais déshonoré la littérature*. Il fallait une statue plus insolente, une statue à part,

1. *Mélanges*, I sér. VI, 524.

et qui tirât l'auteur de *Candide* du vulgaire des grands écrivains¹.

Notons en passant, qu'en 1848, l'on hissa « sa grimaçante image sur les portiques du Louvre² », et arrivons à la grande initiative que prit, en 1867, M. Havin, « grand pontife de Voltaire », de lui élever, au cœur même de Paris, une statue monumentale, au moyen d'une « souscription populaire à 25 centimes. »

Louis Veuillot s'attaqua avec une vigoureuse indignation aux promoteurs de ce projet :

Dans quelle vue faites-vous tant d'efforts pour élever une statue à Voltaire ?

Est-ce que Voltaire est autre chose que l'anti-christianisme à son plus haut degré de déraison et de fureur ?

Est-ce que cette statue peut être autre chose qu'une trompette colossale, sans cesse embouchée par vous pour répondre sans cesse au son des cloches catholiques par le cri de Voltaire : « Ecrasez l'infâme³ ? »

Dès que parut, au mois d'avril de cette même année, le premier volume de la *Vie de Voltaire* par l'abbé Meynard, ouvrage provoqué par « l'entreprise de M. Havin », et qui lui fit pousser « des cris d'alarme », Louis Veuillot pronostiqua, en raillant, une « chose singulière » :

Un accord s'établira entre les voltairiens et les catholiques, non sur les idées, mais sur le per-

1. *Mélanges*, III sér. v, 47.

2. *Ibid.*, II sér. iv, 472.

3. *Ibid.*, III sér. i, 575.

sonnage. Les catholiques accorderont aux voltairiens que Voltaire par ses services mérite la statue ; les voltairiens accorderont aux catholiques que le piédestal de cette statue ne peut être qu'un pilori. C'est la transaction qu'entrevoyait le génie de Joseph de Maistre, bien plus conciliant que ne le croit M. Havin : « Dressons-lui une statue... par la main du bourreau¹. »

Mais, « pour employer le bourreau, il faut d'abord un jugement. »

M. l'abbé Meynard a rempli cette clause essentielle : il a instruit la cause et prononcé l'arrêt... La glorification de Voltaire est un attentat contre le genre humain, une insulte à toute justice, à toute pudeur, à tout bon sens... Un homme ne fait pas métier d'outrager Dieu sans se mettre en dehors de l'humanité, et Voltaire eut au delà du contingent de vices ordinaire à l'espèce. Voilà un point établi sur pièces authentiques. A présent la statue peut venir : qui que ce soit qui l'élève, celui-là sera le bourreau ; et quand tout le genre humain s'y mettrait et ferait de cette statue d'ignominie une idole, cela ne prouverait qu'une chose, qui fut le crime de Voltaire : l'avilissement du genre humain.

Le très pauvre esprit qui anime le *Siècle*, principal moteur de cette sottise entreprise de canoniser Voltaire, se réjouit de la douleur qu'en ont les catholiques et de l'affront qu'elle leur inflige. Il a chargé un subalterne d'adresser à un évêque le

1. *Mélanges*, III sér. I, 524.

premier volume d'une édition complète de Voltaire, piédestal nécessaire de cette statue, et il s'admire de trouver ces gentilleses. Voltaire allait plus loin. Pour humilier son évêque et montrer tout son génie, il communiait. C'était bien plus drôle ; et ceux qui lui dressent une statue pour ce fait comme pour les autres, prouvent qu'ils ne sont pas encore bons voltairiens.

Notre douleur est immense et d'une nature qu'ils ne peuvent comprendre ; mais quant à l'affront, nous ne croyons pas qu'aucun catholique rougisse de l'honneur de n'être point avec eux. Ce sont eux-mêmes qui se trouvent mal à l'aise, encore qu'ils ne manquent point d'une certaine ingénuité. Ils se font un Voltaire retouché, très différent de celui dont ils louent la vie et les œuvres ; ils le couvrent de feuilles de vigne auxquelles ils donnent les plus amples dimensions que puisse avoir un manteau ; aussi respectueux que les fils de Noé, ils s'approchent à reculons, ils allongent ce manteau jusque sur les pieds, ils le font monter jusque sur le visage, ils prodiguent les plis. Nul d'entre eux n'ose dire : Eh bien, oui ! le Voltaire vrai, celui que vous nous montrez et que ses œuvres montrent à qui peut braver l'horreur de les lire, l'impie de profession, le ribaud, l'horrible jeune homme, l'horrible homme fait, l'horrible vieillard, c'est là notre père et notre prophète, et c'est ainsi que nous l'aimons.

Jamais, jamais ils n'avouent ce vrai Voltaire. Ils offrent à l'admiration du monde un Voltaire drapé, un philosophe, un sage, un croyant, tranchons le

mot, un imbécile qui aurait fait sans le vouloir les trois quarts de ses livres ; qui a naïvement écrit la *Pucelle* pour n'être pas publiée, *Candide* pour purifier les mœurs, le *Dictionnaire philosophique* pour faire suite aux œuvres de Fénelon et répandre l'amour de Dieu. C'est M. Havin qui dit cela... Tout simplement M. Havin rougit de Voltaire¹.

Voltaire, écrivait un autre jour Louis Veuillot, « n'a qu'une qualité éclatante, la qualité de la vipère, la puissance de son venin irrégieux. »

Cette tête morte, *caput mortuum*, est le chaudron des sorcières de Macbeth, pleine d'un poison mortel.

Les sorcières composent leur charme du suc de cinquante ingrédients immondes qu'elles font bouillir sur un feu infernal et qu'elles refroidissent ensuite « dans du sang de singe. »

Refroidie, « l'œuvre sans nom » acquiert toute sa puissance ; elle évoque les fantômes qui poussent Macbeth, déjà coupable, à commettre pour sa perte des crimes nouveaux : « Ris-toi jusqu'à l'insulte du pouvoir de l'homme. Sois de la nature du lion, orgueilleux comme lui. » On ne peut lire cette scène sans penser au charme de Voltaire, refroidi dans l'encrier des journaux, et devenu plus actif par cette magie incompréhensible. Comment les opérations de M. Havin ont-elles accru le charme de Voltaire ? Mais le prodige s'effectue, les nuages se forment, les fantômes apparaissent, ils parlent à Macbeth et lui suggèrent

1. *Mélanges*, III sér. II, 153.

des actions qu'il fera. Macbeth, c'est le peuple. Les sorcières ont dit : « Tu seras roi ! » elles lui disent : « Tu seras Dieu ! »

Voltaire est la grande figure de l'apostasie. Il a apostasié non seulement le nom chrétien, mais encore, par une conséquence inévitable, le nom français. Il est le prophète de l'apostasie, et à ce titre le chef d'une race nouvelle qui s'est implantée en France pour y établir d'autres lois, d'autres mœurs, un autre culte, et la transformer à tout prix en une tout autre nation. Les quarante de M. Havin sont le sénat de cette race conquérante... *Le jour où ils pourront élever la statue de Voltaire, on verra combien de choses françaises sont tombées, présages d'autres ruines.* Dans Shakespeare, Macbeth réussit en tout ce qu'il entreprend de criminel, et cependant son attente est trompée. *Des actions contre nature produisent des désordres contre nature ;* et les médecins trouvent le mal au-dessus de leur art.

Dresser une statue publique à Voltaire, c'est se séparer de Jésus-Christ. Et il est contre la nature de la France, fille aînée de l'Eglise, de la séparer de Jésus-Christ¹...

Enfin, au mois de janvier 1869, le *Siècle* annonça triomphalement qu'il avait sa statue de Voltaire : la souscription avait produit quarante mille francs ; « le modèle choisi » était « celui de Houdon agrandi », et « l'emplacement, promis par l'autorité », était fixé « aux aboutissants de la rue de Rennes et de l'Institut². »

1. *Mélanges*, III sér. v, 190.

2. *Ibid.*, III sér. III, 287.

Louis Veillot laissa alors tomber de sa plume ces réflexions philosophiques qui étaient un sinistre pressentiment :

On a fait subir à la religion catholique des outrages plus dangereux ; depuis 1830, elle n'en a pas subi de plus brutal. Le *Siècle* le voulait, il en est venu à bout. En dépit de tout, le bœuf aura dressé une statue au singe. Nos compliments à M. Rouher, par qui ce qui reste de la France de saint Louis et de Jeanne d'Arc reçoit cet ignoble soufflet ! Nous lui donnons notre parole qu'on le sentira.

Louis-Philippe fit cela dans ses commencements. Il mit ou laissa mettre Voltaire au fronton de Sainte-Geneviève. Nous pensons qu'il y fut forcé. Si le gouvernement impérial se trouve contraint de l'imiter par cette érection d'une statue de Voltaire, c'est une ressemblance instructive. Elle n'est pas sans consolation pour ceux qui en ont assez.

Nous ne voulons pas priver le *Siècle* de la gloire à laquelle il peut légitimement prétendre, et nous le laissons sonner tout au long sa trompe de mardi gras. Le mardi gras est le dernier jour du carnaval.

Proudhon avait prédit ce dernier carnaval de la bourgeoisie. Il le croyait nécessaire à la cause du socialisme.

Le carnaval a eu lieu, il a duré et le *Siècle* et plusieurs autres s'en seront donné. Nous arriverons aux extrêmes farces ; on casse la vaisselle ¹...

1. *Mélanges*, II sér. III, 286.

Mais la place de Rennes n'était point achevée, et l'on avait hâte de faire admirer au peuple français les augustes traits du « conseiller et trompette de Frédéric de Prusse. » On éleva donc provisoirement la statue au square Monge, et l'on choisit pour la cérémonie « une heure prussienne », celle où la France était battue à Reischoffen...

Aussitôt parut, dans *l'Univers*, un article de Louis Veillot, intitulé : *La statue de Voltaire* :

Donc le 14 août 1870, après deux victoires des Prussiens sur le sol français, lorsque l'armée française bat en retraite, et pendant qu'une sédition sauvage éclatait au faubourg de Belleville, la statue du blasphème a été érigée dans Paris!

Après l'abandon de Rome, il nous semble bien qu'on ne pouvait rien faire de mieux pour attirer la foudre.

Louis Veillot voulut reproduire *ad perpetuam rei memoriam* la relation officielle de la cérémonie. En voici la fin :

« ... En des temps meilleurs, et lorsque la statue du grand penseur, du grand philosophe, du grand écrivain sera transportée sur la place de Rennes, la commission se fera un devoir d'appeler la population de Paris à honorer cette impérissable mémoire.

« Hier dimanche, lorsque le bronze a été posé sur le socle provisoire, la foule nombreuse qui assistait à cette opération a salué la statue de cris mille fois répétés : *Vive Voltaire!*

« Comme le socle définitif, le socle provisoire portera cette simple inscription :

A VOLTAIRE

SOUSCRIPTION POPULAIRE

A Voltaire, souscription populaire!... « C'est un mensonge public que M. le préfet de la Seine¹ a permis d'ajouter à un blasphème public », protesta énergiquement Louis Veillot.

Il n'avait pas le droit de permettre le mensonge qui impute à trente millions de catholiques ce qui n'est le fait que d'une cohue de libres penseurs, dont le plus illustre fut le risible Havin, mort millionnaire, sans que personne ait su ni lui-même s'il croyait ou ne croyait pas en Dieu...

Le moment est dur! On nous demande des prières et de la fidélité pour un gouvernement qui fait ériger une statue au blasphème, et l'on nous présente d'autre part un programme de liberté dont les auteurs ne sont bien fixés que sur la nécessité de renverser l'autel, en attendant de lui substituer la guillotine. Pendant ce temps-là, le sang coule, la France est envahie, le trouble est dans la rue, dans la bataille et dans les conseils.

O Empire! O République! ni l'un ni l'autre vous n'êtes et vous ne connaissez la patrie...

L'amour de la patrie élève les cœurs au-dessus des chagrins vulgaires. On veut bien être ruiné, on veut bien mourir. Mais ces choses abjectes mêlées aux choses tragiques, ces chansons avinées quand le sang le plus généreux arrose la

1. Après le siège, le préfet, M. Chevreau, déclara à Louis Veillot que sa bonne foi avait été surprise, et qu'il n'était pour rien dans l'autorisation donnée.

terre, ces hommes d'Etat qui demandent des prières et qui autorisent le blasphème, ces blasphèmes sous la foudre qui tombe, ces assassins sur le pavé et ces orateurs à la tribune, toute cette révélation de la stupide multitude qui ne veut pas être sauvée, c'est cela qui tient les âmes sous la meule.

On étouffe et on est broyé¹.

Vers la fin de septembre, avant que la statue fût posée sur son socle définitif, un incident se produisit qui ameuta la presse rouge. « L'insolente idole », qui avait été placée momentanément dans le vestibule du Théâtre Français, où était établie une ambulance dont s'étaient chargées les Filles de la Charité, se trouva soudain voilée, sans qu'on sût comment. « Là-dessus, feu et flamme contre les sœurs », qui étaient bien innocentes du *forfait*...

Louis Veillot se porta crânement leur défenseur.

« Après tout », dit-il, les sœurs auraient-elles commis « le légitime affront fait à la statue de Voltaire », elles seraient « dans leur droit. »

Il leur est permis de ne pas entrer là où le diable est honoré sous sa forme la plus hideuse, qui est la figure glorifiée de l'impie.

Les lèpres, les gales, les gangrènes, toutes espèces d'horreurs, les sœurs affrontent tout cela. Elles touchent le pestiféré, l'emportent dans leurs bras, le nettoient, le recouchent au lit dont elles ont remué et enlevé les puanteurs. Elles auraient très courageusement et très tendrement soigné Voltaire lui-même et exposé leur visage à son

1. *Mélangés*, III sér. v, 33.

haleine, fallût-il en mourir. Mais s'il avait voulu leur réciter ses poèmes favoris et jeter aussi son souffle sur leur âme, elles se fussent enfuies à bon droit.

D'un autre côté, c'est un droit civique de ne point passer devant le portrait de Voltaire. Ces guenillards rouges prétendent-ils nous réduire tous à saluer le portrait de Voltaire, comme Gessler faisait saluer son chapeau¹?...

Quand même les sœurs auraient fait jeter un torchon quelconque sur une statue privée, dans un lieu devenu momentanément leur domicile, qu'auraient-ils à dire? Le 4 Septembre, lorsque le « gouvernement » prit siège pour la première fois à l'Hôtel-de-Ville, M. Gambetta fit retourner contre la muraille les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice qui ornaient la salle, et que le vandalisme républicain voulait lacérer. En quoi les sœurs serait-elles plus blâmables que M. Gambetta? Elles n'ont jamais prêté aucun serment à Voltaire, ni porté aucun vêtement à son chiffre, ni touché aucune monnaie marquée à son effigie².

Sans retard, le « voile sacrilège » fut arraché par « la main pieuse » d'un adjoint au maire de Paris, le citoyen Henri Brisson, l'un des « infiniment petits du journalisme », qui, « s'essayant au rôle de Mirabeau », admonesta en ces termes le directeur du Théâtre Français : « Vous devriez vous souvenir, monsieur, que Voltaire est l'immortel initiateur de la Révolution française³! »

1. *Mélanges*, III sér. v, 167.

2. *Ibid.*, p. 168.

3. *Ibid.*, p. 179.

« Ainsi », dit Louis Veuillot, « Voltaire est passé dieu. »

Dieu, car *saint*, cela le ferait rire, et nous aussi, et « Brisson » aussi. Nul moyen de dire *saint* Voltaire. Il est dieu, et le citoyen adjoint est son prêtre.

Prends le bras pieux de l'adjoint et monte au pinacle de ton temple, dieu Voltaire, « immortel initiateur de la Révolution française. » A droite, à gauche, en avant, en arrière, ton œil pourra se rassasier de la vue de tes chers Prussiens. Ils sont là, comme tu l'as annoncé; leur canon bat les murs des « stupides Welches », comme tu l'as désiré; et parmi ces Welches, il y en a de plus bêtes encore que tu ne le disais ¹!

Tandis que M. Havin triomphait, en 1869, des quarante mille francs de sa souscription soi-disant *populaire*, Sainte-Beuve faisait « comparaître devant son tribunal » le « grand inculpé, Maurice de Talleyrand. » Avec « son talent de conteur », le critique narra « la dernière apparition que fit Talleyrand à l'Académie quelques mois avant sa mort, voulant prendre congé du monde en homme qui a droit d'abdiquer. » Ce fut, observa Louis Veuillot, « un triomphe comparable à cette fameuse représentation d'*Irène*, où Voltaire, charlatan moins délicat, prit le même plaisir. »

Seulement le grand seigneur corrigéait le procédé du poète. Il n'était pas, lui, populaire partout; il n'avait pas la foule, il pouvait plutôt craindre ses huées. En allant prendre la palme, il

1. *Mélanges*, III sér. v, 180.

bravait quelque chose, et les roues de son carrosse faisaient jaillir les vers de la Némésis révolutionnaire en même temps que l'eau du ruisseau :

Le mensonge incarné, le parjure vivant,
Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent ¹.

Or, Sainte-Beuve s'irritait contre « le propos de Cousin », qui avait osé, « en cette occasion, rappeler Voltaire. » Il trouvait que « Cousin faisait injure à l'auteur de la *Pucelle*, en lui comparant ce renard d'apostat qui arrivait enfin à croquer tous les raisins mûrs de la classe morale et politique, dont plusieurs demeurent trop verts pour Voltaire et pour ses petits » ; et, « furieux, en vrai fanatique », il entra « incontinent dans l'éloge le plus ridicule de Voltaire, considéré comme bienfaiteur du genre humain. »

« Voltaire était sincère, passionné, possédé jusqu'à son dernier soupir du désir de changer, d'*améliorer*, de perfectionner les choses autour de lui... Il repoussait avec horreur ce qui lui semblait faux et mensonger... Dans sa noble fièvre perpétuelle, il était de ceux qui ont le droit de dire : *Est Deus in nobis...* »

« Du pur La Bédollière ! » dit Louis Veillot, « il n'y faudrait que le mot *moraliser*. »

Voltaire moralisateur ! M. La Bédollière ne l'eût pas omis. M. Sainte-Beuve est moins simple, et son ivresse voltairienne ne lui fait pas à ce point heurter les murailles. Mais enfin, voyons, en bonne foi, est-il niabile que notre grand et

1. *Mélanges*, III sér. III, 339.

utile Voltaire était « orné de tous les vices? » Vices privés, publics, sociaux, nationaux, internationaux, est-ce qu'il s'en fallût d'un seul?...

Pourquoi êtes-vous si dur à ce pauvre Maurice de Talleyrand-Périgord? Lui du moins il resta français; il ne renia pas, il n'insulta pas, ne trahit pas la patrie.

Au lieu d'une académie de lettrés et de gens du monde comme la cinquième chambre de l'Institut ou d'une synagogue turbulente et ignare comme le public du bon vieux M. La Bédollière, supposons un tribunal véritable, légitimement sorti des entrailles de la France, nous ne disons pas de la vieille France catholique, mais de la France telle qu'elle est, avec son contingent d'incrédulité, mais avec sa probité : devant cette magistrature, qu'on appelle ces deux hommes, Voltaire et Talleyrand; qu'on fouille bien leur vie, qu'elle soit tout entière épluchée, qu'on entende les témoins, qu'on lise les pièces : lequel sortirait plus écrasé, plus honni, déclaré plus basement, plus ignoblement, plus persévèrement coupable, plus traître au don de Dieu et de la France, moins homme de cœur, moins chrétien, surtout moins français? Nous croyons, nous, que Talleyrand recevrait un second triomphe. Il peut avoir commis le plus grand crime, puisqu'enfin il abjura son sacerdoce; mais le vil et obstiné coquin, le menteur, le souilleur, le haineux, le lâche, c'est Voltaire¹!

Arriva enfin l'année du centenaire, 1878. Louis

1. *Mélanges*, III sér. III, 343.

Veillot tailla sa bonne plume pour une étude qu'il intitula : *Sur Voltaire, à propos de la célébration de son centenaire.*

Voltaire, qui se proclamait l'ennemi de Jésus-Christ, est mort pendant la fête de l'Ascension. Après avoir sottement vécu, c'était sottement mourir et siffler d'avance ses admirateurs présents et futurs. Désormais, les regards du monde verraient du même coup d'œil Jésus s'élevant dans le ciel et son *ennemi* plus bas que terre... Un jour de l'Ascension, Voltaire achèvera de mourir¹...

Nous savons bien que Dieu l'a fait inexterminable comme toute créature humaine, mais il cessera de nuire, et en ce sens, tout inexterminable qu'il soit, il n'existera plus. Déjà, sa vie posthume diminue. Ceux qui ont voulu le ressusciter se sont trompés. Le xviii^e siècle avait enterré un singe malfaisant, mais lesté; le xix^e, fouillant ce tombeau, a exhumé un détritüs sans forme, qui fait connaître combien le péché peut sentir mauvais. Le volume tiré des œuvres de Voltaire surpasse en puanteur la politique nouvelle. Son odeur est celle d'un club très avancé. Les fossoyeurs eux-mêmes n'y peuvent tenir. Quoi! c'est là Voltaire, au bout d'un siècle seulement! Quelle infection, quelle fadeur et surtout quel ennui! Ils s'habitueraiient encore à l'odeur, mais l'ennui particulièrement les étonne. Ils s'écartent, demandant qu'on leur laisse M. Hugo.

Voltaire passe. Le centenaire pourrait bien être son dernier enterrement. Il sera enterré au

1. *Derniers Mélanges*, IV, 292.

son des cloches de l'Ascension, retentissant dans les mêmes clochers où elles sonnaient le jour de sa mort. Après cent ans de triomphe, on se demande ce qu'il a tué? Lui-même et ceux qui veulent que la France lui ressemble.

De ceux-là, sans doute, il en reste, et ils parlent de continuer et d'achever ses *combats*... La guerre revivra, mais Voltaire est usé... Il n'est pas d'ennemi de Dieu qui ne vendît, à l'heure qu'il est, Voltaire pour une croix d'honneur...

Cette bêtise du centenaire n'est qu'une goutte d'eau...; mais c'est la goutte d'eau inepte et insolente qui fait déborder le vase déjà plus que plein¹.

Louis Veillot avait prophétisé vrai; et il pouvait écrire le 8 juin suivant, après les fêtes en l'honneur du dieu :

Le centenaire l'a bien tué, il est bien mort. Quelques adorateurs lui restent, çà et là; des directeurs de théâtre, des municipaux, des préfets. Leurs oraisons funèbres achèvent cette grande mémoire. C'est un regain de réprobation et de risée. On s'étonne de l'amplitude et de la profondeur des mépris que Voltaire inspire. Le sentiment est universel. Il y a comme un besoin de le témoigner. La *Revue des Deux-Mondes* lance des carreaux qui égalent presque en éclat ceux de Mgr Dupanloup... On a contemplé le voltairianisme dans la politique, dans la morale, dans la littérature, et Voltaire est mort, tout entier. On

1. *Derniers Mélanges*, IV, 293.

lui laisse *Zaire* à cause du personnage de Lusignan : *Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire*. Le reste, au ruisseau ! Voltaire y demeure noyé, et c'est la fête du centenaire¹...

À Paris, pendant la fête, quelques oisons, voulant se montrer, et embarrassés de leur figure, ont imaginé de promener dans les boues un drapeau sur lequel ils avaient écrit : *Ecrasons l'infâme !* Cette jeunesse croyait que la phrase est de leur grand homme. C'est simplement une consigne que le vainqueur de Rosbach lui a donnée et à laquelle il a obéi. Elle peut être gravée sur la pierre de sa tombe, maintenant scellée. Elle résume son histoire éternelle : il a été infâme, il est écrasé².

*
* *

Les « bons voltairiens », les « fiers et les crânes » paient d'audace.

Ils trouvent que Voltaire avait parfaitement le droit de n'être pas un honnête homme, qu'il en a usé, qu'il a bien fait, et que le souci de l'humanité n'eût pu que gâter un si grand esprit. Honnête, philanthrope, bon citoyen, apôtre d'un bien quelconque, à moins que ce ne fût pour son plaisir ou pour son intérêt, il les amuserait moins. — Roi de l'esprit, disent-ils, c'est bien assez³ !

— « Je ne trouve pas ! » riposte Louis Veuillot. En

1. *Derniers Mélanges*, IV, 295.

2. *Ibid.*, p. 297.

3. *Mélanges*, III sér. I, 300.

fait, tous les « jugements » de Voltaire sont « cassés par la science. »

Ce n'est pas la preuve d'un grand esprit d'avoir travaillé soixante ans pour se faire une pareille renommée. Les noms de Bossuet, de Racine, de Corneille, de J. de Maistre, rendent un autre son¹.

M. Hugo le qualifie de « singe de génie. » Euphémisme reçu de beaucoup de ceux qu'un mot plus clair révolterait... Après tout, Voltaire eut un grand talent pour le temps où il vécut. Il sut merveilleusement s'emparer de la force brutale, il fascina même ses adversaires ; cet art peut bien s'appeler du génie.

A présent ce serait autre chose. Privé des libertés dont la littérature jouissait de son temps ; n'ayant plus les imprimeurs clandestins, les libraires de Hollande, les fermiers généraux, les complices riches et puissants qu'il rencontrait partout ; forcé de laisser au greffe le plus vert de son esprit, Voltaire aujourd'hui ne ferait qu'un bon *charivariste*... un peu vieux...

Il publierait la *Henriade* et *Candide*, et le monde dirait : — Quel singulier mélange de Viennet et d'About !

Beaucoup lui préféreraient M. Ponsard ; beaucoup quelque jeune plume à deux sous...

Il imprimerait les *Épîtres*, et on le prendrait pour un échappé des Jeux Floraux.

Il ferait *Nanine*, et au-dessous de qui ne le mettrait-on pas²?...

1. *Çà et Là*, II, 445.

2. *Mélanges*, III sér. I, 313.

L'*Univers* ayant reçu, un jour, une « forte sermonce » d'un journaliste de province qui, « sans être athée, sceptique ni révolutionnaire », confessait néanmoins « le génie d'un Voltaire, la pénétration d'un Stendhal, le délicat esprit d'un Alphonse Karr », et exhortait vivement les rédacteurs de l'*Univers* à « l'imiter », Louis Veillot répliqua par un article fort original intitulé : *Des égards dus au génie. Les sots éternels*. Il y soutint cette thèse, que, pour nous catholiques « il est à peu près de foi, par déduction, que les libres penseurs ne peuvent pas avoir complètement ce qui s'appelle de l'esprit. »

Ne nommons personne parmi les vivants, généralement peu faits pour ruiner ce principe. On est lourd, vulgaire et trivial, en ce siècle léger ! On fait beaucoup de bruit, peu de musique ; on bat beaucoup le briquet, peu de feu s'allume ; on a beaucoup d'argot, peu de pointe ; et la farine, et le fard, et la grimace, et l'étope remplacent la force comique. Les tréteaux s'élèvent partout, la grande scène est fermée.

Prenons ailleurs un exemple et un nom : Voltaire, voilà un homme d'esprit, n'est-ce pas, et une réputation incontestée ? Voltaire néanmoins est un sot, et nous ne pensons pas même qu'on puisse le nier après la confection de sa dernière statue. Il y a des gens qui s'étaient aperçus de la sottise du prince de l'esprit moderne, bien avant que le vieil Havin ne l'eût élu pour lui servir de prospectus et d'enseigne.

Voltaire fut un véritable sot, qui travailla, vécut et mourut sottement. Il se donna beaucoup de peine, endura beaucoup de transes humiliantes,

prit beaucoup de vils soucis, trembla, enragea, fut mortifié de quantité de soufflets et de sifflets, pour recevoir ensuite son jugement de la justice divine et sa statue de la justice de M. Havin. C'est sot; c'est même bête. Ce serait bête même quand on ne mourrait pas, et l'on meurt!

De quel éclat d'esprit doit rayonner au tribunal du souverain juge, le plaisant qui peut lui dire :

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta honte ?

J'ai fait la *Henriade* pour l'admiration officielle, et autre chose pour l'autre admiration. Je me suis moqué de ta loi naturelle que tu avais mise dans mon cœur, et de ta loi de grâce que tu m'avais révélée. Je me suis moqué de tes justes, de tes pauvres, de tes commandements, de ton amour, de ta lumière, et de ton évidence. J'ai laissé un arsenal bien rempli d'armes empoisonnées à ceux qui voudront perdre les âmes que tu veux sauver!...

Que tout cela est charmant, spirituel, et prête à rire !

Un grand homme de l'antiquité chrétienne, Tertullien, je crois, parlant des très grands génies païens, Aristote et Platon, les appelle des *sots éternels*. Assurément, il eût mis une grande distance entre eux et Voltaire ! Il les appelle des sots, et il a raison, parce qu'ils n'ont pas vu Dieu dans ses œuvres comme ils le pouvaient voir, ou que, voyant Dieu, ils ne l'ont point reconnu pour Dieu. Dès lors, que dire des négateurs qui viennent, après des siècles de christianisme, insulter Dieu, lorsqu'ils le connaissent à ses

œuvres de créateur et à ses œuvres de rédempteur? Et ils ne se contentent pas de l'insulter, ils commettent un plus grand crime : ils s'efforcent de le faire insulter, ils le cachent et le diffament tout à la fois. Ne pouvant abolir ce soleil qui offense leur sottise, ils crèvent les yeux qui le verraient... Sots éternels, ils contempleront un moment cette lumière et en emporteront le tourment dans l'éternelle nuit.

Que diront-ils? quel sera leur cri? *Ergo erravimus!* Donc nous nous sommes perdus. Donc *nous avons été des sots!*

Or, en bonne conscience, comment pouvons-nous, nous autres chrétiens, considérer et traiter comme gens d'esprit des hommes dont nous savons qu'ils passeront l'éternité à confesser qu'ils furent des sots, et qui peuvent s'en douter dès à présent?

Ne savent-ils pas qu'ils prennent constamment cent détours pour éviter le vrai, qu'ils mentent, qu'ils se mentent, qu'ils blasphèment ce qu'ils devraient honorer, qu'ils abusent ceux qui les écoutent? Sont-ils assez simples pour ne pas voir que le péché à l'encre, où ils prennent un si sot plaisir, est le plus dommageable au prochain, partant le plus dur à expier? Plus ils le commettent avec art, plus ils sont sots.

Nous avons beaucoup de respect et beaucoup de pitié pour leur âme immortelle; nous voulons bien croire que leur cœur vaut mieux que leurs paroles, et leur fait faire des actions qui plaideront pour eux. Mais quant à leur génie politique, social et littéraire, il nous inspire certai-

nement tout le dédain que l'intelligence humaine peut comporter, et c'est leur rendre service de ne pas les laisser en doute là-dessus. Sots éternels¹.

1. *Mélanges*, III sér. III, 561.

CHAPITRE VII

ROUSSEAU

Tandis que Voltaire remettait triomphalement sur la scène son « drame audacieux » de *Mahomet*, « dans un galetas, au fond d'une rue bourbeuse de Paris, vivait ignoblement un déclamateur malade d'orgueil, doublement étranger à la France par son origine et par sa religion. » Il se nommait Rousseau.

La rudesse affectée de ses mœurs ne l'avait pas empêché de chercher à gagner quelques louis en travaillant aux plaisirs du roi, et de piquer l'assiette chez certains grands de bas étage, Mécènes secondaires des libres penseurs du temps. Sa vanité, toujours hérissée et souffrante, l'ayant bientôt chassé de ces tables où la lourdeur de son esprit l'exposait sans défense aux piquûres de la conservation, il affectait de ne vouloir vivre que du travail de ses mains ; mais il acceptait des aumônes qui le mettaient en état de goûter le plaisir auquel peut-être il s'est montré le plus sensible, celui d'être ingrat. Il avait pour compa-

gnie ordinaire, une concubine idiote, et la digne mère de cette créature, femme à toutes mains, qui portait sous le manteau tout ce qui naissait du personnage, les manuscrits aux imprimeries clandestines, les enfants à la Charité¹.

Louis Veillot confesse tout franc que si « les gens du XVIII^e siècle » lui « font mal au cœur », Rousseau « surtout » lui est « insupportable. »

C'est ma *bête noire*. Tous mes instincts se piètent contre lui. Il me répugne dans ses raisonnements, dans ses sentiments, dans ses agréments.

Ce Rousseau est l'effronterie incarnée, l'ingratitude incarnée, l'emphase incarnée. Il est sale. Il est de cette nature de domestiques qui souillent les maisons.

Je n'admire rien de ce qu'il a dit, j'ai dégoût de tout ce qu'il a fait. Quand il est dans le vrai, j'attends avec impatience qu'il en sorte.

Je ne le plains d'aucun de ses malheurs. Il a couru après toutes ses disgrâces, et toutes sont de légitimes punitions ou de sa bassesse ou de son orgueil.

Le vilain être, avec son habit arménien, sa sonde, sa Julie, sa Thérèse, ses pleurs, sa pose, son droit de cité dans Genève, sa noire et méchante folie²!

C'est le héros dont Louis Veillot conçut, un jour, le dessein d'écrire la *Vie* de façon à être applaudi de M. Foisset³, — dessein qu'il ne réalisa point, malheu-

1. *Mélanges*, II Sér. 1, 9.

2. *Çà et Là*, I, 62.

3. *Correspondance*, tome VII, 181.

reusement, — et qu'il s'est attaché, dans ses ouvrages, à montrer tour à tour, comme *démagogue*, comme *éducateur* et comme *saint*.

I. — LE DÉMAGOGUE

Chose stupéfiante ! Rousseau était le « seul homme » à qui « la folie » de son siècle « permettait de parler de vertu. »

Son taudis, à la porte duquel se morfondaient l'imbécile curiosité des grands et l'enthousiasme de quelques misérables femmes, moitié duchesses et moitié courtisanes, était fréquenté d'un petit nombre de pamphlétaires encore obscurs, fabricants aussi de livres prohibés, et qui prétendaient, comme le maître du lieu, ramener l'honneur et la probité sur la terre. Ils le trouvaient fou et se moquaient de lui ; lui les jugeait traîtres, menteurs, débauchés et lâches, et les haïssait.

Un jour, des longues rêveries de sa haine, de sa jalousie et de son orgueil, amalgamés par le sophisme dans les ténèbres de son esprit, se forma un livre arrogant, passionné, absurde, qu'on se passa bientôt de main en main. Tout ce qui savait lire le lut et l'admira. C'était l'Évangile de la destruction, qui allait remplacer en Europe l'Évangile de Dieu, déchiré par Voltaire et renié par la France... Le livre était intitulé : *le Contrat social*. Il parut en 1752, et valut à l'auteur la protection ou pour mieux dire la complicité de Malesherbes. Quarante ans après, ce même livre était le manuel de Robespierre ; et les assemblées révolutionnaires, ce livre à la main, sapaient,

renversaient, détruisaient si bien dans la vieille France, que, depuis lors, la société n'y a plus d'abri, plus de boussole, et qu'elle ignore s'il lui reste un avenir¹.

Si, dans la catholique France, nous ne savions pas, après quatorze siècles, ce que c'est qu'un tyran, nous eûmes alors « Marat, Robespierre et la suite. »

La fange devint du sang. Voltaire lui-même, dans la personne de ses disciples, monta sur l'échafaud où la postérité de Rousseau, inopinément victorieuse, entassa pêle-mêle des victimes que le supplice, à quelques exceptions près, ne purifia point, et qui ne trouvèrent point grâce auprès de Dieu pour ceux de leur Ordre ou de leur Tribu qui échappèrent à la mort... C'est ainsi que les luthériens, au moment même de la victoire, avaient vu éclater sur leur tête la sauvage logique des anabaptistes. Marat et Robespierre, dictateurs de la populace, furent les Munzer et les Jean de Leyde de la Révolution de 1789 ; ils eurent, comme eux, un règne court, mais qui coûta des millions de vies ; ils furent, comme eux, terrassés, non vaincus. Et de même que le triomphe des folies anabaptistes, c'est-à-dire, la destruction de la destruction, resta, quoique ajourné, la conséquence infaillible des dogmes luthériens, de même, en dépit de toutes les réactions, le futur triomphe de Rousseau demeura le dernier mot des négations de Voltaire... Rousseau suit Voltaire comme la punition suit le crime².

1. *Mélanges*, II sér. I, 9.

2. *Ibid.*, p. 13.

C'est, du reste, une loi de l'histoire.

Quand les classes que Dieu met à la tête de la société méconnaissent les devoirs qu'elles doivent remplir ; lorsqu'elles oublient que leur privilège est une fonction ; lorsqu'elles secouent toute autorité et s'affranchissent de toute charité ; lorsque, pour être plus libres dans leur ambition, dans leur orgueil et dans leur plaisir, elles disent : Il n'y a plus de Dieu ! aussitôt la multitude les prend au mot. Car, en effet, il n'y a plus de Dieu pour le peuple, dès que ses supérieurs cessent de lui donner les exemples et les soins qui lui sont dus : il n'est plus instruit, il n'est plus aimé, il n'est plus soulagé, et dans son cœur s'agite le redoutable problème de l'inégalité des conditions humaines. Comment tenterait-il de le résoudre autrement qu'il n'a toujours fait ? Oté Dieu, ce problème fait chanceler la raison même des bons et des sages, il écrase l'humanité. D'un côté tant de misérables, et de l'autre si peu d'heureux, c'est une injustice dont la conscience, livrée à elle-même, ne peut prendre son parti. La félonie des démagogues et l'enthousiasme des faux prophètes s'empareront toujours aisément des intérêts divers, jaloux, méchants, quelquefois aussi généreux, qui se résignent plus volontiers à l'égalité dans la misère qu'au poids et à l'horreur de voir toujours les biens de ce monde trop inégalement partagés. Les démagogues et les faux prophètes apparaissent donc, suivis d'une foule doublement tourmentée de la faim du corps et de celle de l'âme, et qui demande du pain et de la foi. Les uns

pour se faire un parti, les autres obsédés du sentiment confus de l'ordre et de la justice, parlent à cette foule : ils l'assouplissent à leurs désirs en lui permettant tout ce qu'elle souhaite, tout ce qui lui manque, des plaisirs, des vengeances, des doctrines, la paix ! L'élève de Rousseau dit au disciple effrayé de Voltaire ; l'homme du peuple, socialiste convaincu, dit au bourgeois bel esprit qui cesse de rire : Oui, plus de Dieu ! Au spectacle de vos jouissances égoïstes et de mes misères inconsolées, je sens qu'il n'y a pas de Dieu ! Mais pourquoi des grands, pourquoi des forts, pourquoi des propriétaires et des capitalistes ? pourquoi toute l'humanité condamnée à nourrir dans l'abondance un petit nombre d'oisifs insolents ?

La question réduite à ces termes n'a plus de solution pacifique possible : on tue.

Le christianisme a partout élevé ses autels sur les débris d'idoles abominables auxquelles l'homme sacrifiait des victimes humaines : l'autel chrétien renversé, l'idole se redresse ; elle demande du sang, elle en est abreuvée, et elle en veut encore. Elle en aura encore. Jusqu'à ce que la société ait expié son crime en replantant la croix sur l'idole abattue de nouveau, le sang coulera devant l'idole¹.

L'influence démagogique de Rousseau se prolongea durant le XIX^e siècle.

Dès le lendemain de l'avènement de Louis-Philippe, « Rousseau reparut. »

1. *Mélanges*, II sér. I, 14.

Il vint, comme la première fois, ajouter aux négations voltairiennes, ses conclusions et ses affirmations sauvages¹.

Après les journées de Juin, Louis Veillot, voulant « dire franchement » son avis sur ces « sombres événements », écrivait :

Nous avons depuis si longtemps prévu cette catastrophe, nous y marchions si infailliblement, et les premiers coupables sont si nombreux et si loin déjà de la scène du monde, qu'il n'y a eu de place dans notre âme que pour une immense douleur. Ce n'est pas d'hier, ce n'est pas depuis le 24 février, c'est depuis plusieurs années que tout faisait prévoir et que nous annoncions une guerre sociale. Qui l'a préparée, cette guerre, qui en a formé les éléments redoutables ? Est-ce tel ou tel homme, tel ou tel événement particulier ? est-ce même telle ou telle classe de la société ? Non, c'est la société tout entière. Les conspirateurs, quel que soit leur funeste génie, ne font point les situations semblables à celle où nous sommes ; ils les exploitent seulement, et ils sont eux-mêmes l'inévitable produit de cette situation. Faites naître un demi-siècle plus tôt Mirabeau, Danton, Robespierre, Bonaparte : vous n'aurez que deux débauchés vulgaires, un écrivain moins que médiocre, et peut-être un aventurier de génie. Tous ensemble n'ont pas la valeur d'un sophisme de Rousseau².

1. *Mélanges*, II sér. I, 21.

2. *Ibid.*, I sér. IV, 438.

Quelques mois après, en septembre 1848, lors de la discussion par l'Assemblée nationale constituante des articles du préambule de la Constitution, l'on vit un spectacle étrange : « Tous les partis, Parisiens de l'ancienne opposition, Athéniens de la République modérée, Spartiates de la République rouge », conseillaient et voulaient « imposer au peuple français la plus pratique, la plus héroïque des vertus chrétiennes ¹. »

Le président de l'Assemblée, M. Marrast, « avec ce coup d'œil profond du législateur à qui rien n'échappe », vit bien que « l'exécution des décrets de vertu » souffrirait de grandes difficultés, et s'en prit au « régime monarchique. »

« L'explication n'est pas fine », fit observer Louis Veillot.

M. Marrast devrait se souvenir de s'être beaucoup moqué, comme toute la grande et illustre école à laquelle il appartient, des gens qui disaient, peut-être avec plus de justice : *C'est la faute à Voltaire; c'est la faute à Rousseau.* Mon Dieu ! la monarchie, sans distinction de la dernière et de l'avant-dernière, ni de l'antipénultième, a sans doute très amplement contribué à créer les difficultés et les misères du temps présent. Mais si la plus effrayante de ces difficultés et la plus atroce de ces misères est la décadence, ou, pour mieux parler, la ruine totale dans un très grand nombre d'âmes de ces nobles et fraternels sentiments vainement évoqués par les décrets de l'Assemblée Nationale, M. Marrast, bourgeois voltairien, n'a pas le droit d'en accuser la monarchie. Depuis soixante ans, depuis cent ans, depuis l'avènement

1. *Mélanges*, I sér. IV, 485.

de madame de Pompadour, la monarchie, quel qu'ait été le monarque, n'a pas cessé d'être voltairienne et bourgeoise. Elle n'a rien fait, dans l'ordre moral, à quoi les diverses écoles républicaines n'aient applaudi; elle n'a donné aucun scandale, dans l'ordre politique, que ces mêmes écoles, parvenues à l'absolu pouvoir, n'aient renouvelé et dépassé. Lorsqu'on s'honore d'avoir pour ancêtres tous les écrivains philosophes du XVIII^e siècle, depuis l'auteur du *Contrat social* jusqu'à celui du *Compère Mathieu*, c'est une étrange ingratitude d'oublier que ces précurseurs ont été tolérés, protégés et encouragés par la monarchie. Lorsque l'on a créé et occupé la noblesse de la veille, lorsque l'on a fait en six mois tout ce que nous avons vu et tout ce que nous voyons, il faut une audace qui touche au cynisme pour parler des méfaits politiques et administratifs de l'ancien régime, de sa faiblesse devant l'étranger, et de sa hauteur envers les citoyens, de ses dilapidations, de son arbitraire, de ses mensonges, de l'abus des privilèges, de l'incapacité des favoris, de la bassesse des courtisans, du luxe et de l'insolence des faquins parvenus. Car, si tels étaient les traits caractéristiques de l'ancien ordre de choses, ou nous étions déjà en république, ou nous sommes toujours en monarchie.

Non, ce n'est pas parce que nous avons un roi il y a six mois, que nos âmes et nos mœurs ne répondent pas au besoin de la société actuelle! C'est parce que, depuis cent ans, une philosophie et une littérature abjectes, dominant l'Etat et,

le prenant pour auxiliaire, nous ont abreuvés et saturés d'impiété, de raillerie, d'égoïsme et d'orgueil. *Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché dans la voie mauvaise*; voilà pourquoi cette grande France, ce grand peuple, en dépit des flagorneries de ses parasites, éprouve à l'aspect du danger cette impression si nouvelle d'incertitude et de stupeur. Samson a dormi dans les bras de l'Impudique; il en sort avec toute sa majestueuse stature, mais il y a laissé sa vertu.

M. Marrast aura beau faire, ce n'est pas lui qui nous rendra ce qui nous manque. Qu'il écrive à ce sujet des rapports, qu'il prononce des discours, qu'il compile une constitution, ou qu'il donne des bals, c'est absolument la même chose... Nous en dirons autant des décrets de l'Assemblée... S'il est manifeste que nous avons besoin de toutes les vertus chrétiennes, il est manifeste aussi que nous y répugnons extrêmement et que nos nouveaux législateurs ne prennent nullement le chemin de nous y conduire. Malgré l'instinct qui les presse, et qu'on pourrait appeler l'instinct de la conservation, la passion antireligieuse est plus forte... C'est une volonté persévérante de restreindre, d'énervier la religion catholique et de la mettre à l'écart. Elle est vieille, elle est épuisée, dit le *National*; il en faut une autre, en harmonie avec les institutions nouvelles. Cette nouvelle religion sera fabriquée si adroitement, qu'elle enfantera des vertus publiques, sans gêner en rien les passions privées¹.

1. *Mélanges*, I sér. IV, 486.

« Tel est », affirmait Louis Veillot, avec preuves à l'appui, « le plan qui met d'accord toutes les factions à peu près de l'Assemblée nationale et presque tous les journaux. »

Trois jours après les fraternelles affaires de juin, quand tous les blessés ne sont pas hors de péril, quand tous les morts ne sont pas ensevelis, quand l'archevêque de Paris est encore sur son lit de parade, ces législateurs affamés de paix, d'amour et de justice, pensent avec le citoyen Froussard, avec le citoyen Ménard, avec le citoyen Quinet, qu'avant tout il importe de ruiner dans le pays « l'influence cléricale ! »

Les Arabes racontent qu'afin de décider une tribu à quitter, sous leur conduite, le territoire où elle vivait heureuse, des hommes méchants et ambitieux persuadèrent à la foule que les puits où tout le monde allait boire étaient empoisonnés. Les puits furent comblés, et la tribu se mit en marche pour aller chercher plus avant dans le désert les beaux arbres et les sources vives qu'on lui promettait. Elle ne trouva que du sable et des ennemis. Il fallut revenir à l'ancien territoire ; mais il était devenu aussi aride que le désert, et ceux qui restaient de cette malheureuse tribu, trois fois décimée par la guerre, la fatigue et la faim, moururent de soif près des puits qu'ils avaient comblés.

Cette légende est l'histoire de la monarchie ; elle serait celle de la République et de la civilisation française elle-même, si le sentiment profondément catholique de la nation ne résistait pas aux folles entreprises de la bourgeoisie voltai-

rienne et de cette partie du peuple à qui, après un siècle de travail, elle a pu imposer enfin une irreligion qui est le grand et unique péril de la société¹.

« Grande », sans contredit, fut et reste toujours « l'influence de Rousseau », déclare Louis Veillot ; mais, ajoute-t-il :

Le xviii^e siècle s'appelle avec raison le siècle de Voltaire. Rousseau n'est que le bourreau, Voltaire est le crime. Sans Voltaire, Rousseau n'aurait rien pu faire, et probablement n'eût rien écrit. Pour que le socialiste genevois portât aux institutions des coups si victorieux, il fallait d'abord que le bel esprit parisien ruinât les croyances, et que la ruine des croyances précipitât la dissolution des mœurs².

Au surplus, parce que « le mauvais style sert lui-même à décrier le faux qu'il habille », Louis Veillot tient Rousseau, « écrivain souvent ridicule », pour « moins dangereux que Voltaire, écrivain habituellement parfait³. »

II. — L'ÉDUCATEUR

Non moins accusée, ni moins néfaste, fut l'influence de Rousseau sur l'éducation des générations de son époque et du siècle suivant. Il est vrai qu'il trouva un puissant « concours » dans « l'éducation publique », foncièrement *païenne*, que la Renaissance avait mise en honneur.

1. *Mélanges*, I sér. iv, 489.

2. *Ibid.*, II sér. i, 10.

3. *Ibid.*, II sér. iii, 218.

Le paganisme n'est pas seulement une forme, c'est une doctrine, et dans les sociétés chrétiennes, cette doctrine est la contradiction formelle de la doctrine catholique. La recherche, l'amour effréné du *vrai* matériel est l'expression de la révolte païenne contre le *vrai* surnaturel, qui a été révélé au monde par l'Évangile. C'est ce que l'on a nommé la *glorification de la matière*, la *réhabilitation de la chair*, *l'art pour l'art*, enfin la *liberté de penser*, qui passe pour être la mère et qui est bien plutôt la fille de la liberté de faire. Tout cela se tient, tout cela remonte au paganisme, qui fut le règne de Satan. Cette doctrine, depuis trois siècles, a eu sa marche logique, ses développements réguliers; elle a dû produire et elle a produit ce que nous voyons en politique, en philosophie, en morale, en littérature, en toute manifestation de l'intelligence humaine. Tout ce qui dans nos sociétés modernes est contraire au principe chrétien ou ne découle pas légitimement du principe chrétien est faux, quelle qu'en soit la forme; et c'est le propre de tout ce qui est faux de dégénérer promptement. La perfection d'une idée fautive est d'arriver à l'absurde, à l'abject et au monstrueux. Dans le christianisme, nous allons de l'homme jusqu'à Dieu; c'est l'infini. Le paganisme ne peut monter plus haut que l'homme: sa marche et son progrès sont de descendre jusqu'à la brute. Voilà le sort des créations humaines. Comme le libéralisme politique, enfant du libre examen luthérien, a dégénéré en républicanisme, le républicanisme en socialisme, et le socialisme lui-même en communisme, jus-

qu'à des profondeurs d'ignominie incalculables ; de même, dans la littérature et dans les arts plastiques, le paganisme, en ressuscitant sous le nom de Renaissance, a fait d'abord du nu, puis tout de suite du déshabillé et du charnel, puis enfin de l'obscène et de l'ignoble... Ce progrès était inévitable. Il faut que la vérité soit honorée, la matière glorifiée, la chair réhabilitée jusqu'à...

Les études classiques étaient bonnes, dans ce ridicule et odieux xviii^e siècle, qui eut des couronnes pour tous les vices : orgie de lettrés et de philosophes, terminée par une orgie de brigands ! Le grec et le latin n'empêchèrent pas le triomphe du rococo dans les arts, ni celui de l'emphase dans les lettres, ni celui de l'impudicité dans les mœurs. On vit là l'effet des belles maximes de l'antiquité. Tout le siècle, à la fin, prit pour prophète et législateur cet impudent de Genève, ce reptile gonflé de vertu lacédémonienne, ce Rousseau, pour l'appeler par son nom, qui comme chrétien, comme citoyen, comme père, avait publiquement apostasié trois choses, à savoir : son culte, sa patrie et ses enfants¹.

C'est en 1867 que Louis Veillot fut amené à juger l'éducateur dans Rousseau, par une parole jaillie des lèvres de M. Duruy : « Il faut faire des *libres penseuses* ! »

Il faut faire des *libres penseuses* ! C'est le cri de l'Instruction publique et de l'Université, et l'éton-

1. *Mélanges*, II sér. I, 219.

nément de nos oreilles. Depuis la faveur de M. Duruy, nous avons entendu force paroles bizarres, singulières, étranges, aucune qui nous étonnât précisément, aucune non plus qui nous fit d'une certaine façon tant de plaisir. Par la franchise ou par l'audace ou par la simplicité de cet aveu, nous savons enfin sur quel terrain nous sommes, nous voilà forcés de le savoir...

A vrai dire, nous n'en doutions pas, nous autres, que la perpétuelle entreprise de l'Université sur l'éducation des femmes était de faire des libres penseuses ; l'Université doit poursuivre dans l'éducation des femmes le même but que dans l'éducation des hommes. Mais nous n'aurions pas affirmé avec cette netteté que c'était aussi le dessein du Grand-Maitre¹...

Faire des libres penseuses, rien que cela ! Se débarrasser de la femme forte, produit de l'Église, et la remplacer par la femme esprit-fort, qui sera le produit du collège ! Si nous sommes mûrs pour cette confection, ainsi que M. Duruy s'en flatte, ... il arrivera des choses dures et des choses gaies dont on se fatiguera promptement... Sous le régime de la libre penseuse, il y a des chances pour que Chrysale et Georges Dandin paraissent des époux fortunés.

M. Duruy, peut-être, n'a pas bien calculé qu'il a contre lui le gaulois comme le chrétien. Ce sont deux grands adversaires à combattre que Molière et Bossuet !

Si ses universitaires et ses journalistes n'avaient

1. *Mélanges*, III sér. II, 241.

parlé que de la femme lettrée et instruite, il n'y aurait eu qu'à discuter sur le degré, la nature et la qualité de l'instruction, et là-dessus il aurait quelquefois pour lui le chrétien contre le gaulois, Bossuet contre Molière. Tant s'en faut que l'Eglise soit ennemie de l'instruction des femmes !

Bossuet ne repousse pas même la femme savante, dont Molière se moque implacablement... Mais il s'agit de faire des libres penseuses, et le chrétien veut encore moins de la libre penseuse que le gaulois du *bas-bleu*.

La femme esprit-fort est essentiellement ce que l'on appelle la « faible femme. » Angélique de Sottenville, embryon de la libre penseuse, est déjà faible devant Clitandre ! Lorsqu'elle aura passé par la littérature, par l'histoire, par la philosophie, par l'esthétique et l'exégèse de l'Université ; lorsqu'elle saura qu'il ne faut pas croire en Dieu ; lorsqu'elle sera *solidaire* ; lorsqu'elle récitera les leçons d'Abélard, hélas ! pauvre Dandin ! Non seulement Clitandre paraîtra toujours aimable, mais Trissotin et Vadius encore auront des auréoles.

En vérité, le monde révolutionnaire offre bien son côté comique ! Il a le côté de l'encre, d'un comique bas et grotesque, comme il a le côté du sang, d'un tragique bas et hideux...

Le grand type de la Révolution n'est pas le bourreau, c'est le cuistre. De là le filial amour des révolutionnaires pour Rousseau, cuistre parfait... Or, ce fut le rêve de Rousseau et c'est le rêve perpétuel du cuistre d'instruire les demoiselles. Le cuistre est sensible et prudent !

Pour donner une forme à son rêve, Rousseau a écrit l'*Héloïse*, — voyez le naturel souvenir d'Abélard! — cette fameuse *Héloïse* si justement conspuée de Voltaire, impie, mais non cuistre. Il a créé Saint-Preux, le cuistre idéal. Personne autant que les cuistres de Genève et de Lausanne n'a nui au bon sens du monde et gâté l'Europe. Ils avaient été depuis un quart de siècle les maîtres d'école de tous les princes et de tous les grands, lorsque la Révolution a éclaté. Ils avaient tout éduqué à la Saint-Preux, garçons et filles, tout rempli d'Emiles et de Julies. On connaît l'histoire intime et le fruit de ces éducations.

Les bons parents de Julie d'Etanges, pénétrés de l'utilité des lumières, ont fait à l'avance tous les raisonnements de M. Duruy. Voyant comme leur fille est apte aux sciences, ils la mettent dans les mains du cuistre, lequel se déclare « heureux d'orner de quelques fleurs un si beau naturel. » Elle s'instruit très bien, devient très forte d'esprit, très ennemie des préjugés, très éloquente; son père en est ennuyé, mais trop tard. C'est l'histoire privée. Dans l'histoire publique, les inconvenients ne furent pas moindres; il en résulta deux inventions, celle de l'Etre suprême et celle de la guillotine...

M. Duruy connaît-il beaucoup de barons de Wolmar qui voulussent épouser la Julie de Rousseau, une fois son éducation terminée? La recommanderait-il aux jeunes fils et aux hommes graves du corps enseignant? Pour notre part, nous ne saurions pousser si loin la rancune envers aucun professeur ni envers aucun agrégé. Il

aurait trop le goût de la vengeance, le clérical qui mettrait un universitaire en pareil paradis¹ !

Louis Veillot terminait son article par ce mot : « En français, la femme chrétienne instruite s'appelle *Sévigné* ; la libre penseuse instruite s'appelle *Ninon*². »

Et aussi bien, « la pompeuse courtisane » fabriquée par George Sand sait-elle « Rousseau à merveille³. »

Avec quelle véhémence Louis Veillot ne flétrit-il pas la lâcheté de Louis XV, laissant, malgré la censure, « les magistrats mêmes », qui devaient « surveiller les auteurs les plus dangereux », se faire criminellement leurs « complices ! »

Tandis que l'historien Jean-Jacques, jouant au martyr, faisait semblant de se cacher, le *vertueux* Malesherbes corrigeait les épreuves d'une édition clandestine de l'*Emile*, condamné au feu par le Parlement⁴... Le roi regardait, et disait : « J'aurai le temps de mourir. »

Par le fait, les livres révolutionnaires et séditieux, les livres athées et obscènes, qui paraissent toujours ensemble, et qui, pour l'ordinaire, sortent des mêmes mains, jouissaient, non pas d'une liberté, mais d'une licence complète. Répandus partout, lus partout, commentés, disent les contemporains, jusque dans les boutiques, jusque dans les collèges, où ils venaient en aide aux en-

1. *Mélanges*, III sér. II, 242.

2. *Ibid.*, p. 248.

3. *Les Livres Penseurs*, p. 191.

4. Le Parlement de Paris proscrivit également, le 19 mars 1765, les *Lettres de la Montagne*, de Rousseau. (*Mélanges*, I sér. III, 63.)

seignements de la littérature païenne, ils corrompaient à loisir cette malheureuse nation qu'ils allaient jeter en démence et précipiter sous le joug le plus terrible et le plus ignoble qu'aucun autre peuple chrétien eût encore subi¹.

Pour mesurer l'influence de Rousseau sur l'éducation des générations du XIX^e siècle, il suffit de se reporter à la discussion du projet de loi de M. Villemain, en avril 1844. M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, développa, dans un discours d'ailleurs « remarquable », où il fit « un éloge de la Religion digne des plus éloquents paroles que les hommes aient prononcées sur ce grand sujet », la thèse suivante : « Il faut que cette religion si nécessaire ne soit pas enseignée, et que, jusqu'à seize ou dix-huit ans, l'élève de l'Université, comme celui de Jean-Jacques, vive dans l'ignorance de toute religion positive, quitte à choisir celle qui lui conviendra². »

Le résultat, Louis Veuillot le faisait toucher au doigt, le 24 juillet suivant :

Le musulman et le fétichiste — tant la philosophie a bien manœuvré, — sont aujourd'hui moins loin de l'Évangile que les trois quarts, peut-être, de nos électeurs, de nos législateurs, de nos hommes d'État, de nos publicistes, enfin de tout ce qu'on appelle en jargon politique le *pays légal*. Leur langage sur les matières de la religion révèle une ignorance qui fait honte et pitié. La doctrine catholique est pour eux lettre close. Les uns l'ignorent totalement, les autres l'ont méprisée ou ne l'ont connue que par des calomnies per-

1. *Mélanges*, I sér. I, 227.

2. *Ibid.*, I sér. II, 316.

fides, et tous semblent vouloir vivre dans cette ignorance où les entretient habilement un petit nombre de sophistes qui, à force d'avoir expérimenté tous les systèmes de l'erreur, ont fini par pouvoir tourner à coup sûr le dos à la vérité. Considérez ces hommes qu'ils ont façonnés à leur obéir, et qui, de près ou de loin, gouvernent la France... Ces hommes, ces infidèles étranges, qui naissent, vivent et meurent dans le sein de l'Eglise et ne la connaissent pas, ce sont eux qui font les lois ; et il leur arrive souvent d'en proposer et d'en faire... qui touchent de près aux intérêts les plus chers de la Religion. Ils sont dirigés dans leur travail par une secte qui est l'ennemie déclarée du christianisme et qui s'en prétend l'héritière. Cette secte a voix partout, et presque partout voix prépondérante ¹.

Rousseau ! Ah ! s'écrie Louis Veillot :

Quels disciples il a faits ! Tous les professeurs, tous les révolutionnaires, toutes les femmes de lettres émancipées raffolent de Rousseau ².

Des disciples, il en eut surtout, au XIX^e siècle, parmi les « poèteraux pantelants, jeûnants et mourants », qui faisaient « rire » Louis Veillot et ne pouvaient lui inspirer de la pitié :

S'ils ont faim, cela les empêchera de rimer. C'est un avertissement que la Providence leur envoie dans sa miséricorde. Quant aux poitrinaires, qu'ils boivent du lait d'ânesse. Tout poète qui

1. *Mélanges*, I sér. II, 388.

2. *Çà et Là*, I, 62.

meurt de la poitrine n'est que malade ; tout poète qui meurt de faim, s'il chante uniquement pour chanter, n'a que sa rétribution...

Toi qui rimes à Chloris, que m'importent ta vie et tes chansons?... Quand j'aurai pleuré le soldat qui tombe sous la mitraille, quand j'aurai pleuré l'ouvrier qui ploie sous le fardeau, et l'enfant pauvre qui expire l'hiver dans ses langes glacés, s'il me reste des larmes pour les fous, alors je pourrai te plaindre de cette lèpre de paresse et d'orgueil dont tu vas mourir. Mais, te plaignant, je te tiendrai pourtant heureux d'avoir pu sortir du monde avant que fussent éclos tous ces germes de lubricité, d'impiété, de jalousie imbécile et féroce que je voyais poindre en tes premiers sonnets. Va, je suivrai ton cercueil, tout consolé des chefs-d'œuvre que j'y perds. Qu'y a-t-il là-dedans ? Les contes de La Fontaine, les épigrammes de Rousseau, la *Pucelle*... Grand Dieu, que voilà l'humanité privée d'un rare trésor¹ !

Et pourtant, Rousseau, « qu'il est ennuyeux ! » dit Louis Veillot, qui juge bon de souligner particulièrement l'abus que le triste philosophe fait dans ses livres du mot de *nature* et du mot de *vertu*.

Rousseau de Genève, qui était « fou des grands hommes de Plutarque² », et qui « avait l'esprit des anciens, quoiqu'il ne les eût pas lus en original », disait : *Lisons les anciens ; quand ils n'auraient que cet avantage, ils étaient plus près de la nature.* » Louis Veillot admire Rousseau « prononçant que les anciens étaient *plus près de la nature* » ; puis il demande ce

1. *Les Livres Penseurs*, p. 104.

2. *Çà et Là*, II, 441.

qu'il faut penser « de ceux qui répètent cette bourde à propos de Virgile et de ses bergers. »

Les bergers des églogues sont aussi près de la nature que les héros de Rousseau lui-même. Ils ne disent rien qui ne signale la civilisation la plus raffinée et la plus perverse. Ils sont renchérissés, précieux, subtils, corrompus. Sauf certains traits de passion amoureuse (quelle passion ! quel amour !), rien ne leur échappe qui sente la nature. Mettez leurs discours en français : ces bergers ressemblent à l'abbé Delille, ou à son élève favori, l'académicien Tissot. Je n'ai jamais pu voir dans les églogues ni champs, ni bergers : je n'y vois qu'un bel esprit infatué, qui joue avec ses passions, en prodiguant aux puissants de la terre des flatteries rebutantes ¹.

Et Louis Veillot appuie ses dires d'exemples topiques. Après quoi :

Vous connaissez la quatrième églogue et les prédictions faites à l'enfant qui va naître dans la famille d'Auguste ; la fierté chrétienne a justement hué les modernes qui ont osé tourner cela en français, à l'occasion des grossesses royales. J'admire volontiers les vers heureux ; mais franchement, je me lasse vite d'aller ramasser ces perles à travers tant de bassesses et tant d'impuretés ; surtout quand je pense aux pauvres enfants qu'on tient là-dessus des années entières, et qui, incapables d'en goûter la beauté, en absorbent le poison...

1. *Çà et Là*, I, 422.

Mais qu'entendait donc Rousseau (de Genève) lorsqu'il disait que les anciens étaient plus près de la nature?...

C'était un mot de leur jargon, comme la *sensibilité* et quelques autres. Ces philosophes voulaient passer pour des hommes bons, sans préjugés ni vices, qui sortaient quasi du paradis terrestre et qui allaient ramener le monde à sa première innocence, heureusement conservée en eux. Ils sont partis de là pour abolir toutes les lois sociales, et ils ont engendré les terroristes, d'où sont sortis plus tard les théophilanthropes; ceux-ci, gens aimables, amoureux de fleurs, de rubans, de repas agrestes. Ils se reposaient d'avoir dansé la Carmagnole autour des guillotines, en dressant à l'Être Suprême des autels de gazon... Voilà ce qu'ils appellent la *nature*, un contraste agréable aux scènes violentes, une sensualité douce pour les reposer de la sensualité brutale¹.

Plus tard, en novembre 1872, à l'occasion du « mariage sérieux et religieux » d'Henri Rochefort, qui avait voulu « relever une pauvre femme tombée..., se relever avec elle », et ainsi « légitimer leurs enfants », Louis Veillot, félicitant le « lanternier de cet acte généreux », disait, non sans ironie :

Il faut bien que la *nature*, de qui l'on parle tant, soit pour quelque chose et pour beaucoup dans les institutions de la vieille société, puisque, tout Parisien que l'on soit, tout lanternier que l'on se fasse et tout désespéré que l'on puisse devenir, on reste encore sujet à conserver quelque

1. *Ci et Li*, I, 423.

chose du cœur humain, quelque chose qui exige un ordre, qui requiert une purification, qui réclame une durée, quelque chose qui aime et qui se tourne vers Dieu. Tout le monde n'arrive pas à se consommer en philosophie, en littérature, beaux-arts et politique, au point de pouvoir étouffer entièrement et ignominieusement la nature comme par exemple Rousseau de Genève¹...

Quant à la *vertu*, Rousseau en parle à temps et à contretemps, et de manière à en dégoûter à jamais : témoin le peintre Sylvestre du *Vol de l'âme*.

Louis, l'un des interlocuteurs de ce ravissant dialogue, vient de décrire un séjour de rêve : « une riche maison de campagne au bord de l'eau », près de laquelle « on voit un petit dôme qui porte la croix ; en sorte que cette maison se dénonce chrétienne. » Or, dit-il, « il n'est pas téméraire d'y supposer le bonheur, puisqu'on y peut supposer la vertu. »

— Je crois à la vertu, répond le peintre, et je la révère sous toutes ses formes ; mais je n'en peux supporter le nom... Vous savez qu'il y a des mots qu'on n'aime pas : je n'aime pas celui-ci, lorsqu'on l'applique à d'honnêtes gens comme nous autres. Je le trouve janséniste, philosophe, genevois, tout ce que vous voudrez : enfin je ne l'aime pas. Cela me vient d'une entorse que j'eus à la main, l'an passé. Ne pouvant dessiner, j'entrepris de lire. J'étais chez un vieux notaire devenu rat des champs, dont la bibliothèque absurde ne renfermait rien de plus amusant et de plus chrétien que Rousseau. Je lus donc ce Rousseau.

1. *Mélanges*, III sér. vi, 581.

— Eh bien ? fit André.

— Eh bien, reprit Sylvestre, voilà où je me dégoûtai de la vertu... Je parle du mot. N'avez-vous pas remarqué comme ce Suisse le met en toutes sauces ? Ma foi ! depuis ce temps, la vertu me fait l'effet d'un Natoire ou d'un Fragonard. Je vois toujours le vertueux Saint-Preux, la vertueuse Julie, le vertueux Wolmar, la vertueuse Levasseur, ou encore le vertueux vicaire savoyard. Pouah ! j'en suis malade. Quelle chienne de vertu, *ostentatrice et parlière*, dit Montaigne. Tiens, Louis, ne fût-ce que par amitié pour moi, au lieu de *vertu*, mets *piété*, afin que personne ne vienne à penser qu'il s'agit de l'honnêteté des philosophes ¹.

III. — LE SAINT

Les *Pèlerinages de Suisse* s'ouvrent par un récit descriptif, intitulé : *Un saint genevois*.

Nous arrivâmes à Genève le 28 juin (1838), sur le soir d'une belle journée. Quand la nuit commença, nous aperçûmes, des fenêtres de notre auberge, un certain mouvement de lumières qui se faisait sur le lac, puis nous vîmes poindre des illuminations, et nous entendîmes des pétards et les sons d'un orchestre : cela sentait fort sa réjouissance nationale. Nous descendîmes pour savoir ce qu'on célébrait. Que peuvent donc fêter les Genevois ? nous disions-nous ; quel souvenir glorieux les met en dépense de bruit et de fumée ? Quel nom vénèrent-ils ? Et, tout en suivant la

1. *Historiettes et Fantaisies*, p. 68.

foule, nous songeâmes à la dernière solennité publique que nous avons vue. C'était à Ancône, le jour de la Fête-Dieu : au son des cloches, une immense procession s'était mise en mouvement, sous l'escorte des troupes de France, qui se trouvaient là, par grand hasard, à leur place de soldats du fils aîné de l'Église ; les rues étaient tendues de soie, semées de fleurs ; le peuple s'y pressait, retenu à grand'peine par une double haie de militaires. On voyait s'avancer d'abord, sous la cagoule des pénitents gris, une confrérie formée des bourgeois de la ville, puis d'autres vêtus de bleu, de noir, de blanc, au nombre de plusieurs centaines, artisans, matelots, gens de la campagne, suivant de larges bannières et psalmodiant les chants sacrés ; puis venaient divers ordres religieux, parmi lesquels une vingtaine de capucins qui laissaient lire sur leurs pâles visages le récit éloquent de leurs souffrances et de leur tranquillité. Ils marchaient, jeunes et vieux, pieds nus sur le pavé brûlant, tête nue sous le ciel, tellement exténués pour la plupart, que leur robe usée, serrée par une corde blanche, semblait ne rien cacher sous ses larges plis. D'une main tenant le cierge symbolique, l'autre posée sur la poitrine, ils allaient lentement, sans voir la foule parée qu'ils traversaient, l'œil fixé sur ces flambeaux toujours prêts à s'éteindre, comme leur misérable vie ; et ils chantaient ! Enfin, la fumée des encensoirs annonçait le Saint-Sacrement ; il paraissait bientôt, porté sous un dais magnifique. A son aspect tout pliait le genou, dans la rue, aux fenêtres des maisons ; les soldats présentaient

les armes ; les hommes, les enfants et les femmes joignaient les mains. Le sentiment qui dominait cette grande scène était une sincérité sublime, un immense respect ; et, si dans la foule quelques-uns restaient insensibles, il n'en était pas un seul du moins qui ne comprit parfaitement et ce qu'il faisait et ce qu'il voyait faire. Il ne pouvait y avoir deux opinions sur la pensée et sur le but de cette manifestation pieuse. Tout s'adressait au père commun des hommes, au maître bienfaisant de l'univers, à Dieu très puissant et très bon, qui veut qu'on l'honore par la pratique de toutes les vertus.

Ce souvenir de la Romagne nous occupait encore, lorsque, après avoir traversé un petit pont de fer qui pliait sous la foule, nous nous trouvâmes au centre de la fête genevoise, dans un îlot planté d'arbres, au milieu duquel se voyait une statue de bronze en toge romaine, et assise sur la curule. Nous étant approchés, nous ne pûmes, malgré le respect que commandait la circonstance, nous empêcher de bien rire : c'était la statue du *philosophe de Genève* ! Ces braves gens fêtaient saint Jean-Jacques Rousseau. Vraiment nous ne nous attendions pas à celle-là.

Du reste, la chose n'était pas somptueuse. Une guirlande de godets supportant une étoile en verres de couleur ; quatre couronnes de fleurs fanées, pendues aux angles du piédestal ; un cercle de lampions qui commençaient à entourer l'image du grand homme d'un encens et d'une lumière dignes de lui ; quelques barques sur le lac, chargées de musiciens qui n'avaient pas même

l'esprit de jouer les airs du *Devin du Village*; un cabaret illuminé sans profusion sur l'autre rive, et des fusées pour divertir la canaille; c'était tout. La splendeur de la fête consistait principalement dans le concours du public, et, de fait, nous vîmes bon nombre de dames genevoises, beaucoup de bourgeois qui conduisaient là leurs enfants, faisant le tour des quinquets avec de grandes jeunes personnes au bras. J'aurais voulu connaître ces pères de famille pour leur demander s'ils faisaient lire à leurs filles les œuvres de l'écrivain qu'ils honoraient d'une si belle statue, de si beaux lampons et d'une si éloquente solennité... Mais l'allumeur remplissait sa charge avec une dignité et un sentiment de sa gloire qui nous firent désirer d'avoir son opinion sur le héros de la cérémonie. — Quel est ce monumènt? lui demandâmes-nous. — C'est, dit-il, la statue du grand Jean-Jacques Rousseau. — C'était donc un Genevois? — Et un fameux! — Mais qu'a-t-il fait? — Il a écrit contre ces gredins de prêtres.

Un membre du grand conseil ou de la vénérable compagnie des pasteurs n'aurait certainement pas mieux répondu. Voilà tout le secret de ces ineptes hommages. Les bourgeois de Genève, les plus vaniteux des hommes et les plus aristocrates des gouvernants, expulseraient de la ville quiconque s'aviserait d'élever contre leur pouvoir les principes de Jean-Jacques Rousseau; mais pour ce qu'il y a dans ses ouvrages de fiel et d'infamies contre l'Eglise catholique, ils lui ont tout pardonné, la honte de ses mœurs, le poison de ses livres, les scandales de sa vie. Voilà pourquoi

on a dressé un monument à cette mémoire fan-geuse, pourquoi on lui décerne sans respect humain des fêtes publiques; tristes fêtes dont personne n'est dupe, dont les Genevois eux-mêmes n'osent pas parler sans affecter une espèce de dédain et de moquerie; car, que dire pour justifier cela! Tristes fêtes dont nous n'osons plus rire quand nous songeons qu'il est une autre vie, et que probablement ce malheureux Rousseau, mort dans l'hérésie, sans sacrements, et, selon toute apparence, sans repentir, a plus affaire à la justice de Dieu qu'à sa clémence. Hélas! là où il est maintenant, quel supplice pour lui que toute cette misérable et fausse gloire, s'il est vrai qu'une peine est ajoutée aux peines des maudits à mesure qu'une âme est perdue par eux!

Comme on pouvait d'un moment à l'autre aggraver les lampions, la musique et les pétards, de quelque discours en style de Genève, nous ne voulûmes point attendre davantage. Mon compagnon, qui devait avant moi rentrer en France, me promit bien d'aller faire pour nous deux, aussitôt son retour, une petite prière à Saint-Vincent-de-Paul, dussent tous les Genevois, adorateurs de Jean-Jacques Rousseau, se moquer de notre idolâtrie.

Pauvres gens de Genève! C'était bien la peine de briser les saintes images, d'abolir la messe et le culte des saints, pour enseigner à votre peuple, à vos femmes, à vos filles, le culte de Jean-Jacques Rousseau¹!

1. *Les Pèlerinages de Suisse*, p. 5.

Dans le I^{er} livre de *Çà et Là* : « Du Mariage et de Chamounix », Louis Veillot raconte que, pendant son voyage de noces, étant à Genève, et « marchant au hasard », il se retrouva tout à coup « dans l'île de Rousseau, devant la statue de Rousseau. » Il siffla de nouveau « ce même Jean-Jacques sur ce même piédestal », redit que sa statue est « bête et commune » ; puis il fit un beau rêve...

Tournez le dos à la statue ; l'île est un belvédère admirable. La bonne nature ne se lasse pas de sourire en présence des absurdités de l'homme.

Le lieu siérait pour une belle statue de saint François de Sales. Les Genevois y viendront, je n'en doute pas. Je leur conseille de se hâter.

Ils ont brûlé jadis les écrits de Rousseau. C'est le trait le plus honnête de leur histoire, depuis le temps de Calvin ; aujourd'hui ils en rougissent.

Mais le chemin de fer démolit les remparts de Genève, il met le faubourg catholique dans la ville protestante. En dérangeant tout, il arrangera bien des choses.

On verra quelque jour à Genève quelque préfet français (mon Dieu, oui, un préfet, un Français!).

Pour l'honneur de la littérature,

Pour le bien de la religion, de la famille et de la propriété, dont Rousseau de Genève n'a pas protégé les affaires,

Ce préfet français comprendra qu'il est sage de remplacer par une statue de saint François de Sales cette mauvaise figure de Rousseau.

Mais que fera-t-on de la statue de Rousseau ? On la fondra ; elle deviendra la cloche de quelque petite paroisse.

Oh ! comme joyeusement elle appellera tout ce peuple à la prière ! Quelquefois j'incline à croire que l'époque n'en est pas très éloignée.

Je le sais bien, les hommes ne le veulent pas. Mais Dieu fait ce que les hommes ne veulent pas, et les hommes ne font pas ce qu'ils veulent.

Lorsqu'on adjoignit à Genève, en 1815, un certain territoire catholique, la vieille intolérance calviniste dut battre en retraite. Elle prendra le pas accéléré.

Il n'y a point de révolution aussi mauvaise qu'elle voudrait l'être, et la Providence ne s'endort pas. Dieu secoue l'arbre quand le fruit est mûr.

Pauvres Genevois, qui ont déjà des Sœurs de Charité ! Pauvres Genevois, qui honoreront publiquement saint François de Sales !! Pauvre, pauvre peuple¹ !!!

En attendant la réalisation de ce rêve, les Français se piquaient d'émulation pour honorer saint Jean-Jacques.

N'avait-il pas déjà sa statue au fronton du Panthéon ? Il est vrai, remarque Louis Veuillot, parlant des « statues dressées de tous côtés », et qui « nous font un Olympe pareil à celui des païens », qu'on « ne connaît guère de vice qui n'y possède son représentant. » Et même :

Quelquefois tous les vices y sont glorifiés en une seule figure. Au fronton du Panthéon, entre beaucoup d'autres, on voit Voltaire, Rousseau, Mirabeau, c'est-à-dire l'improbité, l'avarice, la

1. *Çà et Là*, I, 62.

diffamation, la révolte, la félonie, la débauche, l'athéisme, le suicide, les mauvais livres, les mauvais discours, les mauvaises actions, tous les péchés capitaux et toutes leurs catégories¹.

En 1848, après la plantation d'innombrables « arbres de la liberté », le *National* réclama du gouvernement l'institution de « grandes fêtes républicaines », qui à la fois satisfissent et élevassent « les sentiments de la population. » Ces fêtes devraient « se rapporter au sacerdoce de l'humanité, seul but désormais des efforts humains. » En conséquence, elles seraient « essentiellement commémoratives », et on y célébrerait les grands événements qui ont avancé les destinées de l'humanité et les hommes illustres qui ont eu une action directe sur le *progrès des choses*¹. »

Dans la liste de ces derniers figurait naturellement Jean-Jacques Rousseau.

Louis Veillot fit à ce sujet cette très judicieuse réflexion :

Le peuple livre aisément son esprit, mais sa conscience n'est pas si facile à surprendre ! Pour être populaire, il ne faut que du courage, du bonheur, du talent, de la folie quelquefois ; pour être vénéré, il faut des vertus et des œuvres catholiques, des vertus comprises de tous, des œuvres utiles à tous. Jean-Jacques Rousseau aurait fléchi le genou devant l'image de saint Vincent de Paul ; quel citoyen, digne d'exercer ses droits civils, se sentira jamais l'envie de faire une prière au pied de la statue de Rousseau² ?

1. *Mélanges*, I sér. iv, 316.

2. *Ibid.*, p. 321.

Louis Veillot convenait qu' « il faut des fêtes », que « tout peuple en a besoin »; mais il faisait observer que « l'Église n'a point méconnu cette nécessité » et qu'elle y a pourvu « d'une manière assez raisonnable. » Il ajoutait :

Rien de plus simple que de donner une fête, rien de plus difficile que d'instituer des fêtes. La première République était bien puissante, elle avait à sa disposition l'enthousiasme et la terreur; elle employa tout sans succès. Nous avons sous les yeux le programme de la fête de l'Être Suprême, célébrée à Nancy, le 20 prairial, an II, conformément à la loi du 18 floréal, an I. Ce programme est d'une précision qui ne laisse rien à désirer. L'allégresse y manœuvre comme un régiment. Le tout était exécutoire sous peine d'incivisme, c'est-à-dire sous peine de mort. Nous ne croyons pas qu'on ait jamais affiché plus hautement l'absolu mépris du bon sens, du bon goût et de la dignité d'un peuple. On ne demanderait rien de plus à des comparses d'opéra. Sans doute, nous ne verrons plus de telles parodies; mais, hors de là, et hors des pompes religieuses, que reste-t-il? Les lampions, les feux d'artifice et les mâts de cocagne¹.

Lorsqu'en 1876, un groupe de députés rouges exigea Sainte-Geneviève pour tombeau des grands révolutionnaires, Louis Veillot écrivit contre eux un article fort raide :

Un empereur romain, averti par sa propre

1. *Mélanges*, I sér. iv, 322.

odeur, disait à ses familiers, insensibles à toutes les putréfactions : « Je sens que je deviens dieu ! » Je ne suppose aucun flair à nos avancés. Mais quelque chose néanmoins leur fait connaître qu'ils avancent, et ils se cherchent un tombeau. Avec la délicatesse qu'on leur connaît, et leur goût enragé pour le bien mal acquis, ils veulent le prendre à Dieu. C'est le Panthéon qu'ils guettent : qu'ils soient tranquilles, leur ambition ne se trompe pas. Ils auront une tombe, celle-ci ou une autre. Dieu la leur donnera.

On a lu leur proposition... Que c'est hypocrite, que c'est furieux, que c'est vieux, que c'est sordide et que c'est bête, et comme ils sont bien dignes d'être tous là, avec l'ombre de Rousseau, l'ombre de Voltaire et la belle ombre de Lepelletier Saint-Fargeau ! On dit que Rousseau a perdu aux Enfants-Trouvés la postérité qu'il eut de celle que Voltaire appelait « Vachine ». Que l'immortelle « Vachine », cette Rachel qui n'a point pleuré, se réjouisse : ses veaux sont retrouvés et rassemblés, et nous les reconnaissons à la voix ; ils réclament le glorieux tombeau de leur père. La Constituante le leur avait donné : aucune libéralité n'était plus digne d'elle et mieux faite pour eux. Seulement, si l'on veut que Sainte-Genève soit le tombeau des grands révolutionnaires, il faut que M. Sée, et tous les chimistes de son ordre, trouvent une manière d'embaumer de qualité vraiment supérieure pour que cet ancien temple, en devenant un tel égout de gloire, ne devienne pas un foyer de peste capable, à lui seul, de *mortifier* toute la ville et tout le département. Ces mes-

sieurs, enfants de « Vachine », ont toutes sortes de frères utérins plus odorants qu'eux-mêmes. Tout cela sera donc mis au Panthéon.

Je vois qu'on fait mine de discuter leur proposition. Non, non, qu'on la laisse aller et que ce destin s'accomplisse ! A quoi bon répondre aux raisons qu'ils donnent pour déposséder Dieu et pour le remplacer ? Au fond, ils prennent ce temple, déjà mort et ressuscité, par les motifs que les Juifs mettaient en avant pour tuer Lazare sorti du tombeau, parce que son existence attestait un miracle de Jésus. Lazare mort, Jésus a vécu tout de même, et quand les morts entassés au Panthéon auront empuanti le monde, le monde se souviendra tout de même qu'autrefois le tombeau de Geneviève fut là, et qu'alors les affligés y retrouvaient la force, les malades, la santé et les morts, la vie¹...

1. *Derniers Mélanges*, III, 223.

CHAPITRE VIII

ENCYCLOPÉDISTES ET LIBRES PENSEURS

« Diderot et la foule de ces esprits souvent éclatants qui surent donner une sorte de charme à tous les vices et à toutes les erreurs ¹ », forment la galerie des *Encyclopédistes*.

Mais il convient de placer à côté d'eux « quelques philosophes et quelques philosophies » qui, vers le même temps, portèrent également « les palmes de la popularité », jouèrent « un rôle », conquirent « une renommée », et finalement ont été inscrits au « calendrier des *Libres penseurs* ². »

1. — ENCYCLOPÉDISTES

Lorsque Louis Veuillot voulut aborder les œuvres des *Encyclopédistes*, « l'ennui vint tout de suite », et il les « éloigna. » Plus tard, « la nécessité » les lui fit « reprendre ³. »

1. *Mélanges*, I sér. IV, 5.

2. *Ibid.*, II sér. I, 95.

3. *Çà et Là*, II, 444.

Il explora donc « l'horrible puisard des pamphlets du XVIII^e siècle, ... ces principales archives des maladies de l'intelligence humaine », et ses yeux « consternés » virent « cent fois passer et repasser en triomphe tout ce que le mensonge a inventé pour enfler l'ignorance et river la pauvreté d'esprit à l'incrédulité¹. » Les *Encyclopédistes* lui parurent d'abord avoir « glané » sur le « terrain religieux » où avait « moissonné » Voltaire².

Nous avons toujours cru que si la philosophie irréligieuse pouvait avoir pour le commun des hommes une séduction, un but et un résultat, c'était de leur apprendre à faire en tranquillité de conscience tout ce que la religion défend. Or, comme la religion défend toute espèce de mal, il nous a toujours paru clair que la philosophie antireligieuse, qui est par essence anticatholique, ne pouvait se proposer de faire toute espèce de bien³.

Les *Encyclopédistes* furent en outre, à la suite de Voltaire, « les précurseurs et les pionniers de Robespierre⁴. »

Nous avons toujours cru que la Révolution française avait commis d'épouvantables crimes en tout genre, et que ces crimes étaient la conséquence forcée de la philosophie qui avait préparé cette révolution⁵.

Comptez bien les encyclopédistes : chacun d'eux

1. *Mélanges*, I sér. vi, 575.

2. *Ibid.*, p. 416.

3. *Ibid.*, II sér. II, 446.

4. *Ibid.*, I sér. iv, 5.

5. *Ibid.*, II sér. II, 446.

reparaît sous les traits d'un révolutionnaire, et la plume du sophiste devient l'ignoble sabre du septembriseur¹.

Or, parmi les écrivains qui travaillèrent activement à l'*Encyclopédie*, il n'y a guère que Diderot, d'Alembert et Helvétius, dont Louis Veillot parle un peu spécialement.

1° *Diderot*. — Diderot, le directeur et « l'âme » de l'*Encyclopédie*, personnifié aux yeux de Louis Veillot le *philosophisme*, qu'il appelle bien « l'acolyte du Protestantisme² », si légère est la « différence » qui distingue les luthériens du xvi^e siècle des philosophes du xviii^e ! C'est, après Voltaire et à son exemple, celui qui a le plus « traîné dans la fange, non seulement le prêtre, mais la mémoire des saints et jusqu'au nom redoutable de Dieu. » Et ses « œuvres abominables ne sont pas seulement les jeux d'une âme perdue, comme celles de Crébillon le fils », mais elles sont « l'effet et le travail d'un dessein philosophique³. »

L'influence de sa *Religieuse* fut particulièrement néfaste, comme on put le constater, même un siècle après, en 1872, lors de l'affaire du couvent de Sainte-Gracieuse à Carcassonne.

Une effrontée s'amuse à lancer contre des religieuses une accusation aussi visiblement stupide qu'infâme. La justice tombe dans le piège, comme si rien n'était plus ordinaire et plus croyable qu'un crime de ce genre hideux. Voilà des juges qui besognent avec l'éclat le plus accusateur, le plus insultant, l'on peut dire le plus

1. *Mélanges*, I sér. VI, 585.

2. *Ibid.*, I sér. III, 147.

3. *Ibid.*, I sér. II, 518.

meurtrier. Descente judiciaire à grand appareil, papiers saisis, arrestations brutales et scandaleuses, séquestration de personnes qui n'ont jamais éveillé l'ombre d'un soupçon injurieux, dame Justice ne se refuse rien. Elle marche sur l'honneur des religieuses, des prêtres et de la religion, comme une cavalerie prussienne dans un blé français. Pendant ce temps-là, les ignobles journaux, les plumes salissantes et assassines qui abondent en France, écrivent partout que l'on tient enfin les religieuses de Diderot, depuis si longtemps si inutilement cherchées sous tous les cieux¹...

Pervers comme prosateur, Diderot ne l'est pas moins comme poète ; et, dans ses *Libres Penseurs*, Louis Veillot, parlant du poète «*amant de la gloire*» et «*prophète de l'avenir*», qui «*se croira coupable envers les belles-lettres... si le torrent impudique dont son cœur s'inonde ne court pas aussitôt sur le papier*», pour qui «*le bâton, la réprobation universelle, la colère divine enfin, n'ont pas pesé dans sa raison autant que l'honneur de divertir quelques débauchés et quelques laquais*», cite, comme exemple, après Voltaire, Diderot².

2° *D'Alembert*. — Si Voltaire fut le «*chef des philosophes du XVIII^e siècle*», c'est «*l'illustre mécréant, Jean le Rond, dit d'Alembert*³» qui «*lui succéda*⁴» ; et il n'est que juste de reconnaître qu'il hérita à la fois de son *antichristianisme* et de son *antipatriotisme*.

a) *Antichristianisme*. — Auteur de la fameuse Pré-

1. *Mélanges*, III sér. VI, 298.

2. *Les Libres Penseurs*, p. 83.

3. *Mélanges*, II sér. II, 429.

4. *Ibid.*, p. 446.

face de l'*Encyclopédie*, il prétendait que « la science où la folie de l'esprit humain est dans sa plénitude » est la théologie¹.

« Je vois tout couleur de rose », s'écriait-il, pronostiquant un très prochain avenir, « je vois d'ici les jansénistes mourant l'année prochaine de leur belle mort, après avoir fait mourir cette année-ci les jésuites de mort violente ; la tolérance s'établir, les protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie et le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive². »

De tous les encyclopédistes, c'est d'Alembert qui pressa le plus Frédéric de Prusse de « mettre la main à la destruction de la Compagnie de Jésus. » Il fut, il est vrai, joliment rabroué.

D'Alembert lui avait « un peu bêtement envoyé une tirade, une sorte de premier-Paris sur les dangers que les Jésuites ne manqueraient pas de faire courir à son gouvernement et à ses jours. » Voici la réponse du roi. Elle est du 7 janvier 1774 :

« Vous pouvez être sans crainte pour ma personne ; je n'ai rien à craindre des jésuites : le cordelier Ganganelli leur a rogné les griffes ; il vient de leur arracher les dents mâchelières et les a mis dans un état où ils ne peuvent ni égratigner ni mordre, mais bien instruire la jeunesse, de quoi ils sont plus capables que toute la masse³. »

D'Alembert ne se tient pas pour battu, et fait valoir d'autres terreurs. Il redoute que les princes,

1. *Mélanges*, II sér. II, 429.

2. *Ibid.*, I sér. III, 479.

3. *Ibid.*, p. 133.

encouragés par le roi de Prusse, ne sollicitent de lui quelques jésuites. Frédéric le rassure d'une voix goguenarde (15 mai 1774) :

« Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un vrai sage ? diraient les pauvres Jésuites, s'ils apprenaient comment, dans votre lettre, vous vous exprimez sur leur sujet. Je ne les ai pas protégés tant qu'ils ont été puissants ; dans leur malheur, je ne vois en eux que des gens de lettres qu'on aurait bien de la peine à remplacer pour l'instruction de la jeunesse. C'est un objet précieux qui me les rend nécessaires, puisque de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres. Ainsi n'aura pas de moi un Jésuite qui voudra¹. »

Deux mois plus tard, le 28 juillet, il délivre aux Jésuites un certificat de bonne conduite qu'il adresse au même d'Alembert :

« Ils n'ont point usé du coutelet dans ces provinces où je les protège ; ils se sont bornés, dans leurs collèges, aux humanités qu'ils ont enseignées ; serait-ce une raison pour les persécuter ? M'accusera-t-on de n'avoir pas exterminé une société de gens de lettres, parce que quelques individus (en supposant le fait vrai) de cette Compagnie ont commis quelques attentats à deux cents lieues de mon pays ? Les lois établissent la punition des coupables, mais elles condamnent en même temps cet acharnement atroce et aveugle qui confond dans ses vengeances les criminels avec les innocents. Accusez-moi de trop de tolé-

1. *Mélanges*, I sér. III, 134.

rance, je me glorifierai de ce défaut; il serait à souhaiter qu'on ne pût reprocher que de telles fautes aux souverains¹. »

Ainsi parlait aux philosophes le roi que leur basse adulation surnommait le Salomon du Nord, et ce n'était point par caprice qu'il agissait de la sorte... Frédéric était un roi, et il n'admettait point à ses conseils cette livrée académique, ces philosophes bavards, méchants, lâches, surtout médiocres, dont le renom chatouillait sa vanité, et dont l'esprit amusait ses vices.

Catherine en fit autant. Elle protégea contre les vils ressentiments de la philosophie les débris malheureux de la Compagnie de Jésus. Elle alla même plus loin que Frédéric, et se montra plus hardie... Non moins sanguinaire qu'Elisabeth et plus impudique peut-être,... elle entendait l'art de gouverner,... et elle appréciait d'un juste coup d'œil la valeur politique des encyclopédistes et les résultats déjà prochains de l'encyclopédie².

D'autre part, au sujet d'un projet de la liberté d'enseignement dont auraient profité les Jésuites, d'Alembert écrivait à Voltaire :

« Vous sentez tout ce qu'il y a d'insidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la *canaille* sera établie, elle se mettra bientôt en possession de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer en ce moment pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs... Il est clair que ces *marauds* ne demandent rien en ce moment que d'obtenir un

1. *Mélanges*, I sér. III, 134.

2. *Ibid.*, p. 135.

souffle de vie qui deviendra bientôt, grâce à leurs intrigues, un état de vigueur et de santé¹. »

D'Alembert semble bien pourtant avoir mis quelque réserve dans ses attaques contre le catholicisme, réserve qui lui valut cette algarade de Voltaire :

« J'ai vu avec horreur que vous dites de Bayle : *Heureux s'il avait pu respecter la religion et les mœurs!* Vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes : qu'elles soient mouillées de vos larmes²! »

D'Alembert écrivit même « confidentiellement » à Frédéric, à propos du *Système de la nature*, que « la sottise et l'impudence de certains philosophes l'effrayaient. »

Qu'aurait-il dit si ces doctrines, au lieu d'être perdues dans quelques mauvais livres peu connus ou tout à fait ignorés du peuple, avaient été, comme de nos jours, la lecture à peu près exclusive du peuple, avec tant de facilité pour une application immédiate et populaire³?...

b) *Antipatriotisme*. Très odieux, comme on l'a vu, fut le rôle tenu par Voltaire dans l'égorgeement de la Pologne. Et toutefois, Louis Veillot, tout en flagellant ce lâche, le ménage un peu, parce que, dit-il :

Dans cette lugubre aventure où nous le voyons se rire du courage, de la patrie, de la justice, du malheur, un autre personnage se montre tout à coup derrière lui, grave, austère et quasi plus

1. *Mélanges*. I sér. III, 547.

2. *Ibid.*, II sér. II, 446.

3. *Ibid.*, p. 448.

abominable que lui. Celui-ci ne poursuit pas de ses sarcasmes indécents les héros qui sont morts, il cherche à exploiter l'intérêt qui s'attache à ceux qui vont mourir. Il s'approche d'eux avec les apparences de la pitié, pour se faire une auréole des bénédictions qu'il leur demande : c'est un philosophe en quête d'une *réclame* ; il se nomme M. d'Alembert.

M. d'Alembert, quand tout fut fini, pensa que ce serait un grand honneur à la *philosophie* et à lui-même s'il obtenait de Catherine ces prisonniers français dont la déconvenue égayait tant Voltaire. Il écrivit donc à l'impératrice, en faveur des *pauvres étourdis Velches*, une longue lettre, le *plus éloquent plaidoyer*, dit-il à Voltaire, *que de mémoire de singe on ait fait*. Catherine esquiva la requête, et s'en moqua même un peu avec Voltaire, qui avait pourtant promis à d'Alembert le concours de son crédit. D'Alembert insista, priant toujours Voltaire de venir à son aide. Catherine (ou, comme la nommaient entre eux les deux amis d'une façon plus philosophique et plus fraternelle, la *belle Cateau*) continua de faire la sourde oreille ; et Voltaire, promettant toujours son appui, protestant toujours à d'Alembert qu'il faisait toujours l'impossible pour le seconder, continua de rire, bafouant les prisonniers, d'Alembert et même Cateau. A la fin, d'Alembert, mortifié, finit par confesser tout au long son ignoble secret, que Voltaire d'ailleurs n'ignorait pas. « Il était, écrivit-il, facile à cette personne (la belle Cateau) de faire une *réponse honnête, satisfaisante et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en*

aucune manière et sans accorder ce qu'on lui demandait, *comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher!* Je vous aurais, mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse que je désire. » Le *cher ami*, c'était Voltaire. La naïveté du pauvre M. d'Alembert est aussi admirable que son action est basse, d'avoir cru un instant que le seigneur de Ferney lui fournirait la fausse clé dont il avait besoin pour filouter la gloire. Voltaire ne travaillait en ce genre que pour lui-même et ne prêtait point ses rossignols. Non que l'idée de d'Alembert lui parût mauvaise : au contraire, il la trouvait excellente ; il s'en voulait de ne l'avoir pas eue le premier, et c'est pourquoi il ne songeait qu'à la faire échouer. Elle échoua. Voltaire se garda de laisser entendre à l'impératrice qu'on lui demandait beaucoup moins les prisonniers qu'un tour de passe-passe en l'honneur de la philosophie, et M. d'Alembert, après avoir écrit ses trois lettres les *plus éloquentes de mémoire de singe*, n'obtint pas cette réponse honnête et flatteuse qu'il voulait colporter dans les salons comme une preuve de son humanité et de son influence sur la *Sémiramis du Nord*, surnommée Cateau¹.

Voilà quels étaient ces hommes, voilà leurs pensées en présence de la catastrophe qui ensevelissait toute vive une grande nation sous les cadavres de ses héros. L'un tente d'escroquer un certificat d'humanité ; l'autre, par jalousie, lui escroque son espérance. La fourberie de ces sca-

1. *Mélanges*, I sér. III, 286.

pins aurait un côté plaisant, si l'on y voyait, comme dans les comédies, arriver le bâton. Mais, au lieu du bâton, lorsqu'on voit arriver l'apothéose, le panthéon, les éloges solennels, l'*hosanna* d'une postérité trompée durant quatre-vingts ans, une inexprimable amertume saisit le cœur.

Ce froid et antipathique d'Alembert n'a pu tomber encore dans l'oubli, malgré l'affreux ennui de ses ouvrages... Mon Dieu! on a donc rendu aux hommes un grand service, lorsque, à force de pasquinades, de blasphèmes et de scandales, on a détruit en eux tout ce qui pourrait comprimer l'essor de leurs plus inavouables cupidités! C'est donc une chose dont ils ont bien besoin, d'entendre nier la divinité, de voir outrager la pudeur, d'être instruit à se rire du devoir, puisque, cela fait, on peut, sans décourager jamais leur reconnaissance imbécile, tout se permettre contre tout ce qu'ils vénèrent encore, et trahir même la liberté, même la patrie, même ces restes d'instincts souillés et falsifiés qu'ils appellent la probité et l'honneur!

Mais la vérité reste, et avec elle d'inflexibles cœurs qu'une révolte éternelle soulève contre ces gloires impies¹.

Disons, pour finir, que Voltaire prit ouvertement la défense de d'Alembert contre un satirique, nommé Clément, qui s'était avisé de le trouver « précieux². » Nul d'ailleurs n'ignore son jugement sur d'Alembert : « Il n'y a que vous qui empêchez que ce siècle ne soit la *chiasse* du genre humain! » Jugement « aussi juste

1. *Mélanges*, I^{er} sér. III, 288.

2. *Ibid.*, III sér. I, 305.

qu'ignoble », souligne Louis Veillot; « et comptez que l'exception faite en faveur de d'Alembert ne pesait pas plus aux yeux de Voltaire qu'aux miens ¹. »

3. *Helvétius*. Le jeune Helvétius, fermier général, « malgré les brocards des gens de lettres », « adorait Voltaire », et « il le disait. »

Un jour, M. le Fermier fut mordu des Muses. Il ne s'en gêna pas. Il fit une épître sur *l'Orgueil et la Paresse de l'Esprit*, qu'il envoya tranquillement à Voltaire pour la corriger.

Voltaire y trouva peu d'orthographe mais beaucoup de sublime, admira sincèrement quelques vers sentencieux et ronflants dans le goût de l'époque, en fit effacer beaucoup d'autres totalement ineptes, et cria merveille. Helvétius relit sa pièce suivant les conseils du maître; nouvelles observations de Voltaire, troisième refonte. Cet Helvétius travaillait comme un bœuf.

Au troisième coup, soit que Voltaire en eût assez, soit qu'en effet il fût content, et cela pourrait bien être, il écrivit au jeune fermier général qu'il approchait de la perfection : « Vous êtes le génie que j'aime et qu'il fallait aux Français... Mon cher rival, mon poète, mon philosophe!... J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi et qu'il a fait les mêmes critiques... Vous ne savez pas combien cette épître sera belle, et moi je vous dis que les plus belles de Boileau seront au-dessous », etc., etc. Car il ne peut s'assouvir ²...

1. *Çà et Là*, II, 444.

2. *Mélanges*, III sér. I, 307.

L'on conçoit que, « muni de tels papiers », le jeune Helvétius ne doutât « plus de rien. »

Il enfanta une seconde pièce : *Épître sur l'amour de l'étude, à madame la marquise du Châtelet, par un élève de Voltaire*. Il l'adressa, comme la première, à Voltaire, qui était en ce moment à Cirey près de la marquise fameuse.

Pour dire la vérité, c'était bien le fatras le plus lourd et le plus sot et parfois le plus inintelligible qui pût sortir de la tête ou du ventre d'un nourrisson de l'*Encyclopédie*. L'orthographe y manquait plus encore que dans la première pièce, et c'était son moindre défaut. Les barbarismes, les solécismes, les pléonasmes, les incorrections et les impropriétés de tout genre s'y pressaient, s'y entassaient ; et rien à faire admirer au roi de Prusse ! Rendons justice à Voltaire : il n'y tint pas ; ses remarques sabrèrent là-dedans, et plusieurs ont le terrible accent de son rire, comme si les vers étaient de La Motte ou de Rousseau¹...

C'est dans ces moments-là sans doute, entre le sifflet de Clément et l'encensoir d'Helvétius, corrigeant les épreuves de la sublime Emilie, qu'il s'écriait si douloureusement et si sincèrement :

« O CHIASSE des siècles² ! »

II. — LIBRES PENSEURS

Le « terrain religieux » sur lequel Voltaire avait « moissonné », Diderot et consorts abondamment

1. *Mélanges*, III sér. I, 309.

2. *Ibid.*, p. 312.

« glané », les libres penseurs l'ont « fouillé de leurs groins ¹. »

Les principaux de la « bande » que Louis Veuillot montre « en déshabillé » sont : Sylvain Mareschal, Lalande, Parny et Pigault-Lebrun : « figures laides, mais curieuses » et qui « ressemblent bien à leurs livres ². »

1° *Sylvain Mareschal*. Il fut « l'un des gredins les plus affreux qui aient paru dans cette glorieuse époque de notre affranchissement, si féconde en toutes sortes de gredins », l'un de « ces êtres que toute société compte pour ennemis mortels. »

Après s'être essayé dans la bergerie sans succès aucun; hideusement bête, comme il était hideusement laid, Sylvain Mareschal connut sa vocation : il se gorgea de mauvaises lectures et vomit des obscénités et des impiétés. Chassé d'une bibliothèque où il avait pu se placer, et bientôt logé par arrêt dans la prison affectée aux gens de mauvaises mœurs, il attendit le jour des vengeances. Ce jour vint. La Révolution lui ouvrit les portes de Saint-Lazare. On peut penser si le personnage salua avec bonheur « l'aurore de la régénération sociale. »

Lié d'amitié avec Hébert, Chaumette et les autres, estimé de Marat, apprécié de Saint-Just, tous écrivains de sa force et gens de sa vertu, Sylvain se rua au pillage de la société. Il eut enfin le plaisir de voir égorger les grands, les nobles, les prêtres, la magnificence, l'élégance, la beauté, l'honneur, tout ce qu'il n'avait pu, jus-

1. *Mélanges*, I sér. VI, 116.

2. *Ibid.*, II sér. I, 95.

qu'alors, que haïr et insulter dans l'ombre. Ce furent d'heureuses années pour Sylvain ! Il publia pamphlets sur pamphlets et prit sa part à tout ce qui se fit de mal¹...

Une chose pourtant troublait Sylvain Mareschal. Quoique les églises fussent fermées, quoique le sang des prêtres coulât sur tous les échafauds et qu'il y eût des échafauds partout, quoique l'on eût décerné à Marat des apothéoses, quoique l'on adorât la déesse Raison, ... Sylvain Mareschal avait un ennemi encore, qu'il n'était pas assuré d'avoir vaincu : c'était Dieu. Il le combattait sans relâche et ne se trouvait jamais content de ses victoires. Il résolut de lui livrer un assaut public, le second décadi de brumaire, an II, sur la place du Carrousel, où l'on faisait ce jour-là une cérémonie funèbre en l'honneur de Marat. Des chœurs conduits par Sylvain Mareschal chantaient un « hymne » de la composition du citoyen Joigny, artiste dramatique, que l'on a vu plus tard à l'Ambigu-Comique représenter les pères *Ganaches* :

Formons des chants funèbres,
Donnons cours à nos pleurs :
Dans la nuit des ténèbres
Marat git, ô douleurs !

Le buste du nouveau saint étant placé dans la chapelle qu'on lui avait destinée, et le peuple *ayant fléchi les genoux*, Sylvain prit la parole. Il récita d'abord des vers de sa façon, ce qu'il ne négligeait jamais de faire ; ensuite il prononça un

1. *Mélanges*, II sér. 1, 99.

discours contre Dieu. Voyez-vous cette scène? le peuple agenouillé devant le buste de Marat, et Dieu insulté par Sylvain Marechal!

« Un Dieu, dit-il, ne convient pas à l'homme. Surveillez plutôt ceux d'entre vous qui sont chargés de vos intérêts extérieurs. Vos agents ne sont pas fâchés que la foule tienne sans cesse ses yeux levés au ciel; pendant ce temps, elle ne prend pas garde à ce qui se passe sur la terre...

« Qu'il soit donc proclamé le bienfaiteur de l'espèce humaine, le législateur qui trouvera le secret d'effacer du cerveau des hommes le mot Dieu! »

Sylvain Marechal est mort trop tôt pour l'accomplissement de ses vœux. Aucun législateur n'avait encore trouvé, de son temps, le secret d'effacer du cerveau des hommes le mot Dieu. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, il aurait du moins pu applaudir à beaucoup d'efforts tentés par voie législative et par voie administrative pour atteindre graduellement ce but. Quel chaud ami aurait en lui certaine grande institution, où déjà Dieu n'a plus que des attributs mystiques, une nature douteuse, une existence incertaine! Mais le pauvre Sylvain n'a point vu ces merveilles; il a même vu tout le contraire. Ayant échappé au sort de ses plus intimes amis et survécu à sa chère guillotine, il apprit avec autant d'étonnement que de douleur la réouverture de quelques églises. Pour combattre cette offense à la raison, il fit paraître, en 1797, le *Code d'une société d'hommes sans*

Dieu... Sylvain y ajouta, en 1798, les *Pensées libres sur les prêtres de tous les temps et de tous les pays*... En 1799, un jeune insolent osa écrire un livre dans un autre sens, intitulé *le Génie du Christianisme*. Sylvain mit aussitôt la main à la plume et lança : *Pour et contre la Bible*, ramassé imbécile d'objections ignares, destiné, disait Sylvain, à balancer le succès déplorable du livre fanatique de ce petit Chateaubriand...

Sylvain ne borna pas là ses prouesses. L'infortuné n'avait point de succès. Il lui arrivait ce qui arrive à tant d'autres, qui finissent par apprendre que les plus folles et les plus immondes audaces de l'impiété ne valent pas un peu de talent. Exaspéré, il rassembla ses forces et publia le *Dictionnaire des athées*, « dernière écume du xviii^e siècle. » Mais l'intention se trouva plus coupable que l'œuvre elle-même, qui est une ineptie. Pour grossir sa liste, où l'athéisme est le premier titre d'honneur, aux noms de Voltaire, de Rousseau, de Ninon, de Spinoza, de La Mettrie, de Vanini, il ajoute ceux de Pascal, de Montaigne, d'Arnauld, de Grotius, ceux même de Fénelon et de Bossuet. Il va plus loin, il y met saint Augustin¹...

Le *Dictionnaire des athées* fut la dernière lueur que projeta sur le siècle naissant ce précurseur de la république sociale. Il n'y a outa qu'une brochure, terminée par un projet de loi portant défense aux femmes d'apprendre à lire, ce qui le rapproche de M. Proudhon. Dans ce temps-là, on le crut fou. Une femme de ses amis, l'unique ami

1. *Mélanges*, II sér. I, 102.

qu'il eût au monde, le réfuta avec emportement. Elle était athée et se nommait Gâcon Dufour. Ce nom traîne quelque part dans les catalogues. Ainsi, ils n'étaient que deux athées qui se con-nussent intimement, et voilà comment ils se met-taient d'accord. Néanmoins, ils ne cessèrent pas de se fréquenter. Sylvain se perfectionnait dans l'athéisme, il devenait même ascète. Ne pouvant pas empêcher le ciel d'être toujours sur sa tête, il fermait les yeux pour ne pas le voir. La fière Gâcon pouvait-elle refuser d'admirer tant de vertu? Elle reçut le dernier soupir de l'athée, le 10 janvier 1803. « Si ce dernier soupir était une âme, écrivit-elle, je devrais déclarer que c'est une âme qui pue¹. »

2° *Lalande*. Joseph-Jérôme Lefrançais, « plus cé-lèbre sous le nom de Lalande », collabora au *Diction-naire des Athées*.

On ne peut pas absolument appeler celui-ci un méchant; il était athée pour faire parler de lui. La vanité le perdit; il aurait pu devenir un savant estimable, il devint par vanité un personnage des plus grotesques. Cependant il s'honora toute sa vie par un trait de reconnaissance. Elevé chez les Jésuites, il leur a toujours rendu justice. Quel-ques paroles touchantes, où il exprime ses re-grets, feront plus que ses contestables décou-vertes pour sauver son nom de cet oubli qu'il a toujours tant redouté.

Lalande fut l'inventeur de la *réclame*. Les res-

1. *Mélanges*, II sér. 1, 103.

sources qu'il déploya pour forcer le public à s'occuper de lui sont dignes d'admiration encore maintenant qu'on a vu tant de chefs-d'œuvre en ce genre. Il se fourrait partout, se mêlait de tout, écrivait dans tous les recueils. Il eut l'art d'intéresser les femmes à l'astronomie, qu'il professait, et elles le célébrèrent avec le talent qu'elles y savent employer. Mais il ne se contentait pas de ces bonnes trompettes, il employait aussi les journaux ; il obtint de quelques faiseurs de nomenclatures qu'ils donnassent à une plante le nom de *Lalandia* ; quand Montgolfier eut inventé les aérostats, il fit une ascension ; enfin, il imagina de manger des araignées. Voilà ce qui s'appelle aimer la gloire ! Il portait dans sa poche une bonbonnière remplie de ces affreuses bêtes, et il les croquait devant les dames, qui poussaient des cris d'horreur. — « L'araignée, disait-il, a un goût de noisette. — Oui, répondit une femme, comme l'athéisme a un air de philosophie. » Malgré quelques accrocs de ce genre, la réclame fit merveille. On en parle encore. Néanmoins tout s'use ; les araignées finirent par ne plus étonner. Lalande s'en aperçut, et il eut la faiblesse de se copier lui-même : il mangea des chenilles ; après les chenilles, il s'essaya sur les souris. Ce fou représentait bien tout ce que fait avaler aux hommes l'appétit de la renommée.

Ce fut en se régaland de la sorte que Lalande travailla au *Dictionnaire des Athées*¹.

Mais Napoléon « se fâcha de ces farces qui, en se

1. *Mélanges*, II ser. I, 104.

prolongeant, lui gâtaient son Académie, dont Lalande était membre. » Napoléon voulait « que son Académie fût considérée et ne donnât pas dans des opinions trop bêtes. » Il écrivit donc, « à l'occasion de l'astronome, de son athéisme et de ses araignées », une lettre qui se trouve aux Archives nationales, et où se montre « un goût de commandement très décrié. » Louis Venillot la dédiait, en juillet 1876, « aux softas de Paris, ces enfants de cœur de la philosophie et de l'Université, qui de leur voix aigrette », se proclamaient « athées, socialistes et républicains, mais point mangeurs d'araignées », quoiqu'ils fissent de la « toile », et observait que « M. Lalande était ces trois choses-là assez grandement. »

Voici cette lettre :

L'Empereur Napoléon à M. de Champagny.

Schœnbrunn, 22 frimaire, an XIV.
(13 décembre 1805.)

C'est avec un sentiment de douleur que j'apprends qu'un membre de l'Institut, célèbre par ses connaissances, mais tombé aujourd'hui en enfance, n'a pas la sagesse de se taire et cherche à faire parler de lui, tantôt par des annonces indignes de son ancienne réputation et du corps auquel il appartient, tantôt en professant hautement l'athéisme, principe destructeur de toute organisation sociale, qui ôte à l'homme toutes ses consolations et toutes ses espérances.

Mon intention est que vous appeliez auprès de vous les présidents et les secrétaires de l'Institut et que vous les chargiez de faire connaître à ce

corps illustre, dont je m'honore de faire partie, qu'il ait à mander M. Lalande et à lui enjoindre, au nom du corps, de ne plus rien imprimer et de ne pas obscurcir dans ses vieux jours ce qu'il a fait dans ses jours de force pour obtenir l'estime des savants; et si ces invitations fraternelles étaient insuffisantes, je serais obligé de me rappeler aussi que mon premier devoir est d'empêcher que l'on empoisonne la morale de mon peuple, car l'athéisme est destructeur de toute morale, sinon dans les individus, du moins dans les peuples.

NAPOLÉON.

Lalande « obéit¹. »

Malgré tout, « dans ses vieux jours, » il ne laissa pas de signer « quelquefois ses lettres : *Lalande, doyen des athées.* »

Au fond, tout cet athéisme n'était qu'une pose, une araignée. Il avouait de bonne grâce que son incrédulité le tourmentait un peu. Toutefois, il ne se démentit pas au moment de la mort, et il termina sa vie d'histrion par un acte d'énergie sauvage contre lui-même. Voyant son heure approcher et s'étant fait lire une dernière fois les journaux, pour voir s'il y était question de lui, il fit retirer ses amis et sa famille, et il expira seul. Si son dernier mot fut une prière ou un blasphème, nul ne le sait. Presque immédiatement son corps devint noir et se corrompit².

1. *Derniers Mélanges*, III, 179.

2. *Mélanges.*, II sér. 1, 105.

3° *Parny*. — Héritier de Diderot, comme celui-ci l'avait été de Voltaire¹, M. le chevalier de Parny, « après avoir fait quelques mois de séminaire et parlé d'entrer à la Trappe, trouva que cette profession contrariait trop la nature. Il alla rimer des élégies à l'île Bourbon. »

L'élégiaque était un petit monsieur sec, laid, gauche, bègue, malsain, empêtré de plusieurs infirmités fâcheuses à ses voisins. Il ne plaisait point dans la bonne compagnie et ne s'y plaisait guère. Quand on mit la bonne compagnie en coupe réglée, il échangea lestement son habit à paillettes contre une carmagnole ; sa plume amoureuse trotta pour la liberté, l'égalité, la fraternité et la mort. Cela était plus facile que de se montrer gentilhomme. Il faisait jouer à l'Opéra des pièces *sans-culottes*, il composait des hymnes à l'Être Suprême. Plus tard, il figura comme employé supérieur, avec Dulaure, dans les premiers essais de l'Université de France, qui peut ainsi le revendiquer comme un de ses pères. Son poème abominable, dont les impies de ce temps eux-mêmes, à l'exception de quelques forcenés, eurent honte, vit le jour en 1799. Après dix années de proscription sanglante, le culte commençait à reparaitre timidement ; M. de Parny sentit le besoin de s'opposer à ce retour du fanatisme. Telle est la haine des renégats. Rien ne la désarme ni ne l'éclaire².

Parny avait un « protecteur, Français (de Nantes),

1. *Mélanges*, I sér. II, 518.

2. *Ibid.*, II sér, I, 96.

Mécène de tous les écrivains obscènes et impies », lequel pourvut le « Tibulle français » d'une petite sinécure qui lui permit de rimer un second poème contre le Christianisme » ; mais « cette saleté n'a pu trouver d'éditeur ; les libraires mêmes de la Restauration n'en ont point voulu. »

Quant au poème imprimé, il fait toujours les délices du baigneur ; et c'est une excellente pièce de débit pour les colporteurs socialistes ¹.

Parny fut reçu à l'Académie française ; mais Napoléon « exigea que le nouvel Académicien frappât d'une sorte de désaveu son plus illustre ouvrage. » Parny « y conse tit. ² »

Un jour même, dans une lettre dont on possède l'autographe, ne s'avisait-il pas de protester de « ses sentiments religieux ? » Il y disait :

« Avec quelle légèreté les auteurs eux-mêmes lisent, jugent et condamnent les auteurs ! Vous me reprochez l'athéisme, le matérialisme ; et j'ai clairement énoncé dans mon poème la doctrine contraire, un Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures. Les prêtres voudraient bien que je fusse athée ; et beaucoup me traitent de capucin..... »

A quoi, Louis Veuillot :

Comme M. le comte de Mirabeau disait : « Mon nom est celui d'un homme d'honneur », M. le chevalier de Parny aurait dit : Mon nom est celui d'un homme religieux. Cela me paraît un peu

1. *Mélanges*, II sér. I, 98.

2. *Ibid.*, p. 97.

cafarde; mais toutefois ceux qui traitaient M. Parny de capucin se montraient difficiles¹.

La vérité est que « Parny n'était pas sûr de son sacré-lulité. »

Lorsqu'il tomba sérieusement malade, la peur le prit. Un médecin illustre qui lui donnait ses soins, l'excellent et pieux docteur Récamier, eut la charité de l'avertir que le temps pressait, et le conjura de songer à son âme. Le malheureux laissa échapper le secret de sa faiblesse. Il avait tout osé contre Dieu; il avait osé encourir même le mépris des hommes. — Quoi! s'écria-t-il, rétracter mes livres! *Que dira-t-on?* Mais pendant que quelques re-tes de foi luttèrent en lui contre la puissance de l'orgueil, l'heure de la miséricorde passa; la main de Dieu s'abattit sur cette intelligence coupable. Parny vivait encore, il n'avait plus sa raison; il était incapable d'exprimer et probablement de concevoir une pensée de repentir. Ainsi se termina tristement une vie triste.

Vain et lascif, avide de plaisir et de gloire, mais disgracieux de corps et faible d'esprit, Parny vécut doublement rebuté, doublement malheureux².

Au demeurant, « aucun homme de quelque valeur morale n'a jamais prononcé, ne prononcera jamais le nom de Parny sans dégoût³ », déclare fermement Louis Veuillot; « jamais Racine ne donnera la main à Parny », non plus que « Bossuet à Voltaire⁴! »

1. *Mélanges*, II sér. II, 333.

2. *Ibid.*, II sér. I, 97.

3. *Ibid.*, p. 99.

4. *Ibid.*, I sér. VI, 388.

En juin 1860, Louis Veillot écrivant à son ami Segretain, du château d'Erquy, où il était en villégiature, lui disait que « furetant dans la bibliothèque, très noblement garnie », il avait trouvé « en un certain fond, un affreux nid de serpents du XVIII^e siècle, charmants de peau, de dorure, d'impression ; quant au surplus, de quoi pourrir la Bourse. »

Le propriétaire ne se connaissait pas cette richesse. Je lui ai proposé de tout mettre au feu. Il y avait M. de Parny... et d'autres. Nous en avons fait un beau bûcher, pour solenniser la fête de saint Vincent de Paul. J'ai jeté les yeux dans quelques-uns de ces livres, que je ne connaissais que de nom. C'est complètement ignoble et complètement inepte, et il faut bien avoir envie de se corrompre pour dévorer tant d'ennui. Ma foi, je suis ouvertement de l'avis d'Hello : Le diable est un être médiocre¹ !

4^o *Pigault-Lebrun*. Il clôt dignement la série.

Un vrai *picaro*, et pour parler français, une franche canaille ! C'est dans les tripots, dans les prisons où son père le faisait enfermer, c'est sur les planches des théâtres de petites villes, où l'on sifflait sa personne et son talent, qu'il puisa l'inspiration de ses romans immondes. Cet inepte voltairien, méchant et malpropre, après avoir insulté toute sa vie aux croyances chrétiennes avec une rage qui n'eut d'égale que son ignorance, mourut plein de foi... au magnétisme...

Dieu lui donna de longs jours ; le malheureux

1. *Historiettes et Fantaisies*, p. 404.

n'en profita point. Il tomba dans la décrépitude, passa par l'idiotisme, et parut devant le juge éternel souillé de soixante ou soixante-dix ans d'athéisme pratique. C'était un fervent républicain. Il brilla dans cette bande hideuse de publicistes et d'auteurs dramatiques qui forment la couronne littéraire des grandes années de la Révolution. Pendant que les prêtres et les gentils-hommes étaient égorgés de toutes parts, ou mouraient de faim dans les cachots et dans l'exil, il criait : Tue ! Il écrivait contre le *parti clérical*, et il y avait des goujats qui admiraient son génie. Vingt années durant il fut à la mode parmi les lecteurs crapuleux¹.



Louis Veillot ne peut contenir son indignation contre les « thuriféraires du progrès », qui sans vergogne brûlent de l'encens aux « gloires de l'époque encyclopédiste². » Il se révolte lui-même — et il s'en fait « gloire », — contre « les renommées de ce siècle imbécile et impur », qui est bien « le plus déplorable des siècles chrétiens », « siècle réprouvé... dont on pourrait faire le blason en dessinant la machine de Guillotin sur le fatras de l'Encyclopédie³. » Car :

Il a tout faussé, tout gâté, la politique, la littérature, les arts, et plus que tout, la conscience publique. Il commence dans l'obscénité, il avance dans l'impiété, il achève dans une dissolution sanglante. Ses adultères ont enfanté des monstres.

1. *Mélanges*, II sér. I, 96.

2. *Ibid.*, I sér. VI, 582.

3. *Ibid.*, I sér. I, 161.

Eh quoi ! s'écrie Louis Veuillot :

On prétend nous faire admirer cette longue fermentation du sophisme, de l'impunité, de la sottise, terminée par une irruption de cannibales surgissant à la fois de tous les égouts et communiquant à la France et au monde la peste la plus meurtrière qui ait désolé et châtié la civilisation chrétienne ! On propose à notre vénération ces hommes dont la biographie souillée traîne comme appendice des noms sur lesquels l'humanité entière ne peut accumuler assez d'exécutions ! Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, madame Duchâtelet, madame Voland, mademoiselle Levasseur, beaux modèles, excellents ménages, crème d'honnêtes gens¹ !

Il proteste qu'on ne lui « fera pas encenser les gens qui ont écrit la *Pucelle*, les *Confessions*, la *Religieuse* et le reste. »

Mon parti en est pris : je m'insurge contre ces cuistres faulillés à des drôlesses ; je lève la main contre ces malfaiteurs qui ont pensé, qui ont écrit, qui ont vécu avec faste dans le mépris du devoir et dans la haine de la vérité. Et si quelquefois, comme André Chénier, je suis tenté de m'écrier : *O mon cher trésor, ô ma plume !* c'est quand je trouve l'occasion de souffleter ces sophistes barbouilleurs de consciences, précurseurs et pères des *bourreaux barbouilleurs de lois*.

J'honore ce qu'ils ont insulté, je sers ce qu'ils ont haï, je suis du parti qu'ils ont écrasé de leurs

1. *Mélanges*, I sér. VI, 534.

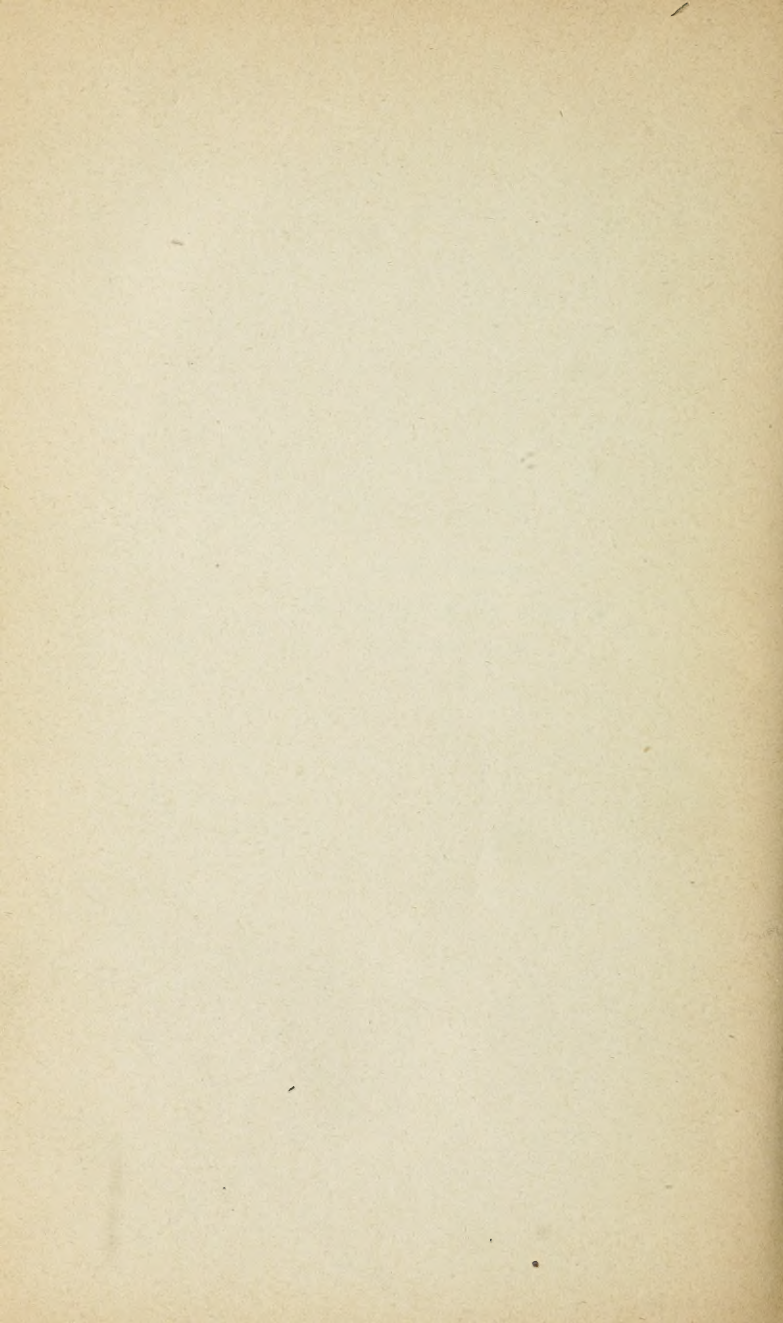
sarcasmes longtemps victorieux, qu'ils ont décimé ensuite par la main de leurs adeptes, qu'ils oppriment encore par la multitude des esprits qu'ils ont gâtés, et qui pourtant les vaincra. J'appartiens à *Celui* que les rédacteurs du *Siècle* appellent hypocritement le Christ, mais que leur Béranger appelle un *Fou*, que leur Voltaire appelait l'*Infâme*, et que j'appelle mon Dieu. Dans cet âge pervers qui l'a injurié, qui l'a trahi, qui l'a renié, partout où je vois ses confesseurs et ses martyrs, là sont mes héros ; suppliciés par l'injure ou abattus par le fer, ce sont eux que je salue. Quel chrétien ne préférerait la part de ces humbles athlètes frappés aux pieds de Jésus-Christ, à toutes les couronnes de leurs vainqueurs ? Les uns et les autres ont été jugés. La raillerie qui grimace encore sur la mémoire des vaincus les a suivis devant Dieu¹.....

1. *Mélanges*, I sér. VI, 386.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	v
CHAPITRE I. — Luther	1
— II. — Calvin	32
— III. — Rabelais, Montaigne et Shakespeare. . .	48
— IV. — Molière.	63
— V. — Lesage, Buffon et Beaumarchais	121
— VI. — Voltaire	148
— VII. — Rousseau.	210
— VIII. — Encyclopédistes et Libres Penseurs . . .	243

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY





LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET C^{ie}

- JOUBERT.** — *Pensées.* Édition complète. 1 vol. in-16..... 1 50
 — *Correspondance.* 1 vol. in-16. 3 50
FALLOUX (C^{ie} de). — *Madame Swetchine.* Sa vie et ses œuvres. 2 vol. in-16..... 8 »
 — *Correspondance du P. Lacordaire et de M^{me} Swetchine.* 1 vol. in-16. 4 »
Lettres de Madame Swetchine. 3 vol. in-16..... 12 »
 — *Augustin Cochin.* 1 vol. in-16, avec beau portrait gravé..... 3 50
LAUDET (FERNAND). — *Les Semeurs* Joubert, M^{me} de Chateaubriand, M^{me} Swetchine, La sœur Rosalie, Augustin Cochin. 1 vol. in-16..... 3 50
MARGUERITE AUGUSTIN FÉRAUD. — *Un problème féminin. Apprendre à vouloir.* 1 vol. in-16..... 3 50
GODARD (ANDRÉ). — *Les Réflexions françaises Les Jardins volières.* 1 vol. in-16..... 3 50
JOERGENSEN (JOHANNÈS). — *Saint François d'Assise.* Sa vie et son œuvre. 1 vol. in-8^e écu..... 5 »
 — *Pèlerinages franciscains.* 1 vol. in-8^e écu..... 3 50
 — *Le Livre de la Route.* 1 vol. in-8^e écu..... 3 50
Les Petites fleurs de saint François d'Assise (Fioretti), suivies des considérations des très saints stigmates. Traduction nouvelle d'après les textes originaux, par T. DE WYZEWA. 1 vol. in-16..... 3 50
VORAGINE (LE BIENHEUREUX JACQUES DE). — *La Légende dorée,* traduite du latin d'après les plus anciens manuscrits, par T. DE WYZEWA. 1 vol. in-8^e écu..... 5 »
SERTILLANGES (A. D.). — *Les Secrets de la croyance en Dieu.* 1 volume in-16..... 3 50
GOYAU (LUCIE FÉLIX-FAURE). — *Vers la Joie. Ames païennes. Ames chrétiennes.* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *La Vie et la Mort des Fées.* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Spectacles et Reflets. L'Âme des enfants des pays et des saints.* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Christianisme et Culture féminine.* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Choses d'âme.* 1 vol. in-16... 3 50
J. PH. HEUZEY. — *Un apostolat littéraire. Lucie Félix-Faure Goyau.* Sa vie et ses œuvres, son journal intime, avec portrait. 1 vol. in-16. 3 50
HELLO (ERNEST). — *L'Homme. La Vie. La Science, l'Art.* 1 vol. in-16.. 3 50
 — *Physionomies de Saints.* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Paroles de Dieu. Réflexions sur quelques textes sacrés.* 1 vol. in-16. 3 50
 — *Le Siècle. Les hommes et les idées.* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Rusbrock l'Admirable (Œuvres choisies).* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Contes extraordinaires.* 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Philosophie et Athéisme.* 1 vol. in-16..... 3 50
EYMIEU (ANTONIN). — *Le Gouvernement de soi-même.* Essai de psychologie pratique, 1^{re} série. Les Grandes Lois. 1 vol. in-16..... 3 50
 — *Le Gouvernement de soi-même.* 2^e série. L'Obsession et le Scrupule. 1 vol. in-16..... 3 50